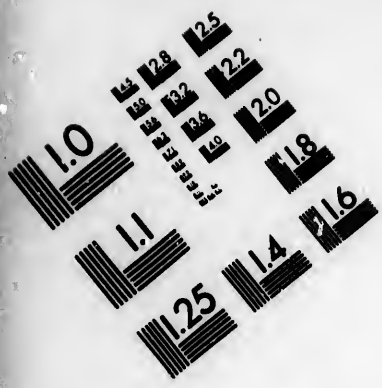


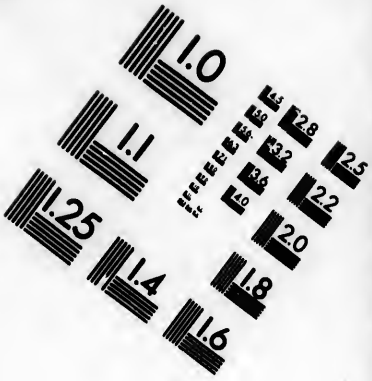
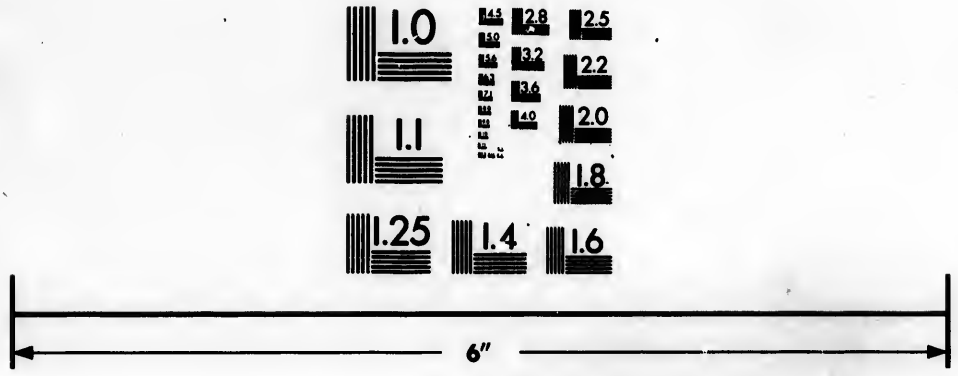
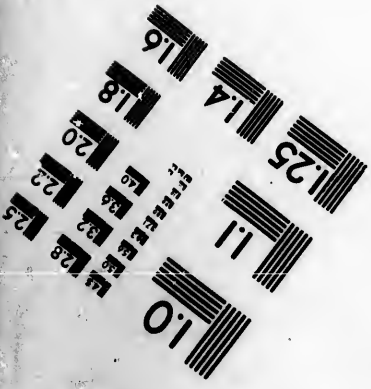


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured covers/ Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/ Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☑ Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- ☐ Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- ☑ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- ☐ Coloured pages/ Pages de couleur
- ☐ Pages damaged/ Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☑ Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached/ Pages détachées
- ☑ Showthrough/ Transparence
- ☐ Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Only edition available/ Seule édition disponible
- ☑ Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

☑ Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
			✓								

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

Seminary of Quebec
Library

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

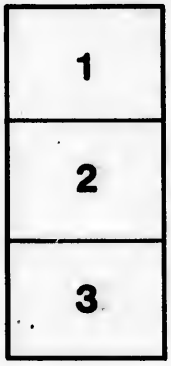
Séminaire de Québec
Bibliothèque

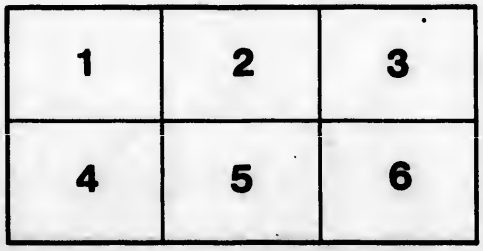
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.





HISTOIRE NATURELLE

DE BUFFON.

QUADRUPEDES.

TOME IV.

De la Bibliothèque
du
Chanoine Scott
curé
de Ste Foy

186

HISTOIRE NATURELLE

DE BUFFON,

classée par ordres, genres et espèces,
d'après le système de Linné;

AVEC LES CARACTÈRES GÉNÉRIQUES
de la nomenclature Linnéenne;

PAR RENÉ RICHARD CASTEL, auteur du poëme
des *Plantes*.

BIBLIOTHEQUE
S.M.E.
1964
Séminaire de Québec

NOUVELLE ÉDITION.

TOME V.

BIBLIOTHEQUE
S.M.E
QUEBEC

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez DETERVILLE, rue du Battoir, n° 16.

AN X — 1802.

BIBLIOTECA NACIONAL

Desseve del. *Desisse Sculp.*

1. LE CHACAL. 2. L'HYCENE.

HISTOIRE NATURELLE

DES QUADRUPÈDES

SUITE DU VIIIe GENRE.

LE CHACAL DE L'ADIPE.

Quoique l'espèce du loup soit fort voisine de celle du chien, celle du chacal ne laisse pas de trouver place entre les deux; *le chacal ou adipe*, comme dit Belon, *est bête entre loup et chien*; avec la férocité du loup, il a en effet un peu de la familiarité du chien: [illegible] est un hurlement mêlé d'abois[illegible] de gémissemens; il est plus [illegible] chien, plus vorace que le loup [illegible] jamais seul, mais tou-

HISTOIRE NATURELLE DES QUADRUPÈDES.

SUITE DU XIII.e GENRE.

LE CHACAL ET L'ADIVE.

QUOIQUE l'espèce du loup soit fort voisine de celle du chien, celle du chacal ne laisse pas de trouver place entre les deux; *le chacal* ou *adive*, comme dit Belon, *est bête entre loup et chien;* avec la férocité du loup, il a en effet un peu de la familiarité du chien: sa voix est un hurlement mêlé d'aboiement et de gémissemens; il est plus criard que le chien, plus vorace que le loup; il ne va jamais seul, mais tou-

jours par troupe de vingt, trente ou quarante; ils se rassemblent chaque jour pour faire la guerre et la chasse; ils vivent de petits animaux, et se font redouter des plus puissans par le nombre; ils attaquent toute espèce de bétail ou de volailles presque à la vue des hommes; ils entrent insolemment, et sans marquer de crainte, dans les bergeries, les étables, les écuries, et lorsqu'ils n'y trouvent pas autre chose, ils dévorent le cuir des harnois, des bottes, des souliers, et emportent les lanières qu'ils n'ont pas le temps d'avaler. Faute de proie vivante, ils déterrent les cadavres des animaux et des hommes; on est obligé de battre la terre sur les sépultures, et d'y mêler de grosses épines pour les empêcher de la gratter et fouir; car une épaisseur de quelques pieds de terre ne suffit pas pour les rebuter; ils travaillent plusieurs ensemble, ils accompagnent de cris lugubres cette exhumation, et

lorsqu'ils sont une fois accoutumés aux cadavres humains, ils ne cessent de courir les cimetières, de suivre les armées, de s'attacher aux caravanes: ce sont les corbeaux des quadrupèdes; la chair la plus infecte ne les dégoûte pas; leur appétit est si constant, si véhément, que le cuir le plus sec est encore savoureux, et que toute peau, toute graisse, toute ordure animale leur est également bonne. L'hyæne a ce même goût pour la chair pourrie; elle déterre aussi les cadavres, et c'est sur le rapport de cette habitude que l'on a souvent confondu ces deux animaux, quoique très-différens l'un de l'autre. L'hyæne est une bête solitaire, silencieuse, très-sauvage, et qui quoique plus forte et plus puissante que le chacal, n'est pas aussi incommode, et se contente de dévorer les morts sans troubler les vivans, au lieu que tous les voyageurs se plaignent des cris, des vols et des excès du chacal, qui réunit

l'impudence du chien à la bassesse du loup, et qui, participant de la nature des deux, semble n'être qu'un odieux composé de toutes les mauvaises qualités de l'un et de l'autre.

Il se pourroit que l'adive ne fût que le chacal privé dont on auroit fait une race domestique plus petite, plus foible et plus douce que la race sauvage; car l'adive est au chacal à-peu-près ce que le bichon ou petit chien barbet est au chien de berger; cependant comme ce fait n'est indiqué que par quelques exemples particuliers, que l'espèce du chacal en général n'est point domestique comme celle du chien, que d'ailleurs il se trouve rarement d'aussi grandes différences dans une espèce libre, nous sommes très-portés à croire que le chacal et l'adive sont réellement deux espèces distinctes.

Il paroît par les écrits des voyageurs qu'en Arménie, en Cilicie, en Perse

et dans toute la partie de l'Asie que nous appelons *le Levant*, où cette espèce est très-nombreuse, très-incommode et très-nuisible, ils sont communément grands comme nos renards, qu'ils ont seulement les jambes plus courtes, et qu'ils sont remarquables par la couleur de leur poil, qui est d'un jaune vif et brillant: c'est pour cela que plusieurs auteurs ont appelé le chacal *loup doré*. En Barbarie, aux Indes orientales, au Cap de Bonne-Espérance, et dans les autres provinces de l'Afrique et de l'Asie, cette espèce paroît avoir subi plusieurs variétés; ils sont plus grands, dans ces pays plus chauds, et leur poil est plutôt d'un brun roux que d'un beau jaune, et il y en a de couleurs différentes. L'espèce du chacal est donc répandue dans toute l'Asie, depuis l'Arménie jusqu'au Malabar, et se trouve aussi en Arabie, en Barbarie, en Mauritanie, en Guinée, et dans les terres du Cap; il semblo

qu'elle ait été destinée à remplacer celle du loup, qui manque ou du moins qui est très-rare dans tous les pays chauds.

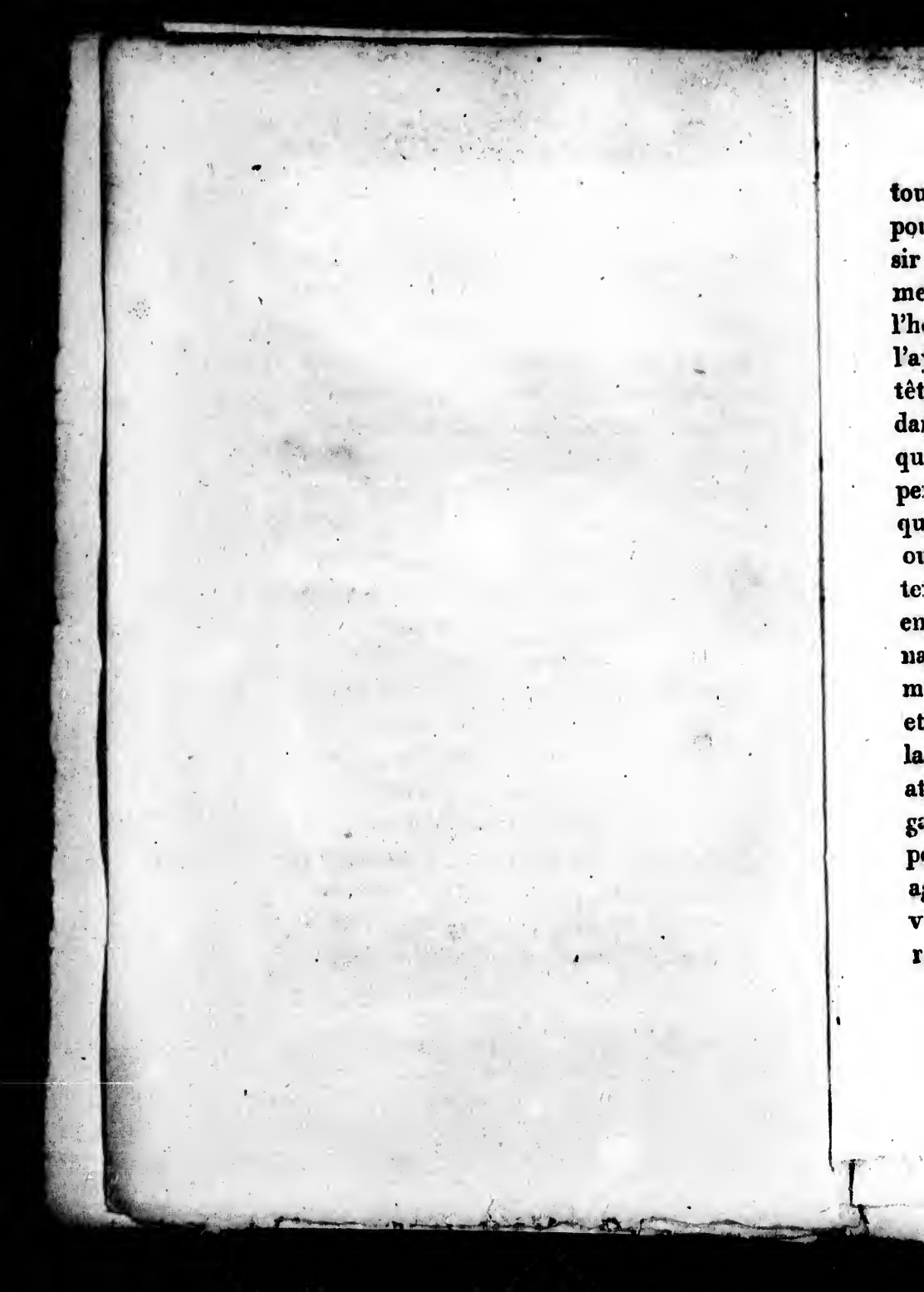
Cependant, comme l'on trouve des chacals et des adives dans les mêmes terres; comme l'espèce n'a pu être dénaturée par une longue domesticité, et qu'il y a constamment une différence considérable entre ces animaux pour la grandeur et même pour le naturel, nous les regarderons comme deux espèces distinctes, sauf à les réunir lorsqu'il sera prouvé par le fait, qu'ils se mêlent et produisent ensemble.

LE LOUP.

Le loup est l'un de ces animaux dont l'appétit pour la chair est le plus véhément; et quoiqu'avec ce goût il ait reçu de la nature les moyens de le satisfaire, qu'elle lui ait donné des armes, de la ruse, de l'agilité, de la force,

Desève del. *Le Vilain Sculp.*

1. LE LOUP. 2. LE RENARD.



tout ce qui est nécessaire en un mot pour trouver, attaquer, vaincre, saisir et dévorer sa proie ; cependant il meurt souvent de faim, parce que l'homme lui ayant déclaré la guerre, l'ayant même proscrit en mettant sa tête à prix, le force à fuir, à demeurer dans les bois, où il ne trouve que quelques animaux sauvages qui lui échappent par la vîtesse de leur course, et qu'il ne peut surprendre que par hasard ou par patience, en les attendant longtemps, et souvent en vain, dans les endroits où ils doivent passer. Il est naturellement grossier et poltron, mais il devient ingénieux par besoin, et hardi par nécessité ; pressé par la famine, il brave le danger, vient attaquer les animaux qui sont sous la garde de l'homme, ceux sur-tout qu'il peut emporter aisément, comme les agneaux, les petits chiens, les chevreaux ; et lorsque cette maraude lui réussit, il revient souvent à la charge

jusqu'à ce qu'ayant été blessé ou chassé et maltraité par les hommes et les chiens, il se recèle pendant le jour dans son fort, n'en sort que la nuit, parcourt la campagne, rôde autour des habitations, ravit les animaux abandonnés, vient attaquer les bergeries, gratte et creuse la terre sous les portes, entre furieux, met tout à mort avant de choisir et d'emporter sa proie. Lorsque ces courses ne lui produisent rien, il retourne au fond des bois, se met en quête, cherche, suit à la piste, chasse, poursuit les animaux sauvages, dans l'espérance qu'un autre loup pourra les arrêter, les saisir dans leur fuite, et qu'ils en partageront la dépouille. Enfin, lorsque le besoin est extrême, il s'expose à tout, il attaque les femmes et les enfans, se jette même quelquefois sur les hommes, devient furieux par ces excès, qui finissent ordinairement par la rage et la mort.

Le loup, tant à l'extérieur qu'à l'in-

térieur, ressemble si fort au chien, qu'il paroît être modelé sur la même forme ; cependant il n'offre tout au plus que le revers de l'empreinte, et ne présente les mêmes caractères que sous une face entièrement opposée : si la forme est semblable, ce qui en résulte est bien contraire ; le naturel est si différent, que non-seulement ils sont incompatibles, mais antipathiques par nature, ennemis par instinct. Un jeune chien frissonne au premier aspect du loup ; il fuit à l'odeur seule, qui, quoique nouvelle, inconnue, lui répugne si fort, qu'il vient en tremblant se ranger entre les jambes de son maître. Un mâtin qui connoît ses forces, se hérisse, s'indigne, l'attaque avec courage, tâche de le mettre en fuite, et fait tous ses efforts pour se délivrer d'une présence qui lui est odieuse ; jamais ils ne se rencontrent sans se fuir ou sans combattre, et combattre à outrance jusqu'à ce que la mort

suive. Si le loup est le plus fort, il déchire, il dévore sa proie; le chien au contraire, plus généreux, se contente de la victoire, et ne trouve pas que le *corps d'un ennemi mort sente bon;* il l'abandonne pour servir de pâture aux corbeaux, et même aux autres loups, car ils s'entre-dévorent; et lorsqu'un loup est grièvement blessé, les autres le suivent au sang et s'attroupent pour l'achever.

Le chien, même sauvage, n'est pas d'un naturel farouche; il s'apprivoise aisément, s'attache et demeure fidèle à son maître. Le loup pris jeune se prive, mais ne s'attache point; la nature est plus forte que l'éducation; il reprend avec l'âge son caractère féroce, et retourne, dès qu'il le peut, à son état sauvage. Les chiens, même les plus grossiers, cherchent la compagnie des autres animaux; ils sont naturellement portés à les suivre et à les accompagner; et c'est par instinct seul,

et non par éducation, qu'ils savent conduire et garder les troupeaux. Le loup est au contraire l'ennemi de toute société, il ne fait pas même compagnie à ceux de son espèce; lorsqu'on les voit plusieurs ensemble, ce n'est point une société de paix, c'est un attroupement de guerre, qui se fait à grand bruit avec des hurlemens affreux, et qui dénote un projet d'attaquer quelque gros animal, comme un cerf, un bœuf, ou de se défaire de quelque redoutable mâtin. Dès que leur expédition militaire est consommée, ils se séparent et retournent en silence à leur solitude. Il n'y a pas même une grande habitude entre le mâle et la femelle, ils ne se cherchent qu'une fois par an, et ne demeurent que peu de temps ensemble. C'est en hiver que les louves deviennent en chaleur: plusieurs mâles suivent la même femelle, et cet attroupement est encore plus sanguinaire que le premier; car ils se la dispu-

BIBLIOTHEQUE S.M.E. 1964 Séminaire de Québec

tent cruellement, ils grondent, ils frémissent, ils se battent, ils se déchirent, et il arrive souvent qu'ils mettent en pièces celui d'entr'eux qu'elle a préféré. Ordinairement elle fuit longtemps, lasse tous ses aspirans, et se dérobe pendant qu'ils dorment, avec le plus alerte ou le mieux aimé.

La chaleur ne dure que douze ou quinze jours, et commence par les plus vieilles louves ; celle des plus jeunes n'arrive que plus tard. Les mâles n'ont point de rut marqué, ils pourroient s'accoupler en tout temps ; ils passent successivement de femelles en femelles à mesure qu'elles deviennent en état de les recevoir ; ils ont des vieilles à la fin de décembre, et finissent par les jeunes au mois de février et au commencement de mars. Le temps de la gestation est d'environ trois mois et demi, et l'on trouve des louveteaux nouveaux-nés depuis la fin d'avril jusqu'au mois de juillet.

Lorsque les louves sont prêtes à mettre bas, elles cherchent au fond du bois un fort, un endroit bien fourré, au milieu duquel elles applanissent un espace assez considérable, en coupant, en arrachant les épines avec les dents; elles y apportent ensuite une grande quantité de mousse, et préparent un lit commode pour leurs petits; elles en font ordinairement cinq ou six, quelquefois sept, huit et même neuf, et jamais moins de trois; ils naissent les yeux fermés comme les chiens; la mère les alaite pendant quelques semaines et leur apprend bientôt à manger de la chair qu'elle leur prépare en la mâchant. Quelque temps après elle leur apporte des mulots, des levreaux, des perdrix, des volailles vivantes; les louveteaux commencent par jouer avec elles et finissent par les étrangler, la louve ensuite les déplume, les écorche, les déchire, et en donne une part à chacun. Ils ne sor-

tent du fort où ils ont pris naissance qu'au bout de six semaines ou deux mois; ils suivent alors leur mère, qui les mène boire dans quelque tronc d'arbre ou à quelque mare voisine; elle les ramène au gîte, ou les oblige à se receler ailleurs lorsqu'elle craint quelque danger. Ils la suivent ainsi pendant plusieurs mois. Quand on les attaque, elle les défend de toutes ses forces, et même avec fureur : quoique dans les autres temps elle soit, comme toutes les femelles, plus timide que le mâle, lorsqu'elle a des petits elle devient intrépide, semble ne rien craindre pour elle, et s'expose à tout pour les sauver; aussi ne l'abandonnent-ils que quand leur éducation est faite, quand ils se sentent assez forts pour n'avoir plus besoin de secours; c'est ordinairement à dix mois ou un an, lorsqu'ils ont refait leurs premières dents, qui tombent à six mois, et lorsqu'ils ont acquis de la force, des armes et des talens pour la rapine.

Les mâles et les femelles sont en état d'engendrer à l'âge d'environ deux ans. Il est à croire que les femelles, comme dans presque toutes les autres espèces, sont à cet égard plus précoces que les mâles : ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elles ne deviennent en chaleur tout au plutôt qu'au second hiver de leur vie, ce qui suppose dix-huit ou vingt mois d'âge, et qu'une louve que j'ai fait élever n'est entrée en chaleur qu'au troisième hiver, c'est-à-dire, à plus de deux ans et demi. Les chasseurs assurent que dans toutes les portées il y a plus de mâles que de femelles ; cela confirme cette observation qui paroît générale, du moins dans ces climats, que dans toutes les espèces, à commencer par celle de l'homme, la nature produit plus de mâles que de femelles. Ils disent aussi qu'il y a des loups qui dès le temps de la chaleur s'attachent à leur femelle, l'accompagnent toujours jusqu'à ce qu'elle soit sur le point de mettre bas ;

qu'alors elle se dérobe, cache soigneusement ses petits, de peur que leur père ne les dévore en naissant; mais que lorsqu'ils sont nés, il prend de l'affection pour eux, leur apporte à manger, et que si la mère vient à manquer, il la remplace et en prend soin comme elle. Je ne puis assurer ces faits, qui me paroissent même un peu contradictoires. Ces animaux qui sont deux ou trois ans à croître, vivent quinze ou vingt ans; ce qui s'accorde encore avec ce que nous avons observé sur beaucoup d'autres espèces, dans lesquelles le temps de l'accroissement fait la septième partie de la durée totale de la vie. Les loups blanchissent dans la vieillesse, ils ont alors toutes les dents usées. Ils dorment lorsqu'ils sont rassasiés ou fatigués, mais plus le jour que la nuit, et toujours d'un sommeil léger; ils boivent fréquemment, et dans les temps de sécheresse, lorsqu'il n'y a point d'eau dans les ornières ou dans les vieux

troncs d'arbres, ils viennent plus d'une fois par jour aux mares et aux ruisseaux. Quoique très-voraces, ils supportent aisément la diète; ils peuvent passer quatre ou cinq jours sans manger, pourvu qu'ils ne manquent pas d'eau.

Le loup a beaucoup de force, surtout dans les parties antérieures du corps, dans les muscles du cou et de la mâchoire. Il porte avec sa gueule un mouton, sans le laisser toucher à terre, et court en même temps plus vîte que les bergers, en sorte qu'il n'y a que les chiens qui puissent l'atteindre et lui faire lâcher prise. Il mord cruellement, et toujours avec d'autant plus d'acharnement qu'on lui résiste moins, car il prend des précautions avec les animaux qui peuvent se défendre. Il craint pour lui, et ne se bat que par nécessité, et jamais par un mouvement de courage : lorsqu'on le tire et que la balle lui casse quelque membre, il crie, et

cependant lorsqu'on l'achève à coups de n, il ne se plaint pas comme le chien ; il est plus dur, moins sensible, plus robuste ; il marche, court, rôde des jours entiers et des nuits ; il est infatigable, et c'est peut-être de tous les animaux le plus difficile à forcer à la course. Le chien est doux et courageux ; le loup, quoique féroce, est timide. Lorsqu'il tombe dans un piége, il est si fort et si long-temps épouvanté, qu'on peut ou le tuer sans qu'il se défende, ou le prendre vivant sans qu'il résiste ; on peut lui mettre un collier, l'enchaîner, le museler, le conduire ensuite par-tout où l'on veut sans qu'il ose donner le moindre signe de colère ou même de mécontentement. Le loup a les sens très-bons, l'œil, l'oreille, et sur-tout l'odorat ; il sent souvent de plus loin qu'il ne voit : l'odeur du carnage l'attire de plus d'une lieue ; il sent aussi de loin les animaux vivans, il les chasse même assez long-temps en les suivant

aux portées. Lorsqu'il veut sortir du bois, jamais il ne manque de prendre le vent; il s'arrête sur la lisière, évente de tous côtés, et reçoit ainsi les émanations des corps morts ou vivans que le vent lui apporte de loin. Il préfère la chair vivante à la morte, et cependant il dévore les voieries les plus infectes. Il aime la chair humaine, et peut-être, s'il étoit le plus fort, n'en mangeroit-il pas d'autre. On a vu des loups suivre les armées, arriver en nombre à des champs de bataille où l'on n'avoit enterré que négligemment les corps, les découvrir, les dévorer avec une insatiable avidité, et ces mêmes loups, accoutumés à la chair humaine, se jeter ensuite sur les hommes, attaquer le berger plutôt que le troupeau, dévorer des femmes, emporter des enfans, &c. L'on a appelé ces mauvais loups, *loups garoux*, c'est-à-dire, loups dont il faut se garer.

On est donc obligé quelquefois d'ar-

mer tout un pays pour se défaire des loups. Les princes ont des équipages pour cette chasse, qui n'est point désagréable, qui est utile, et même nécessaire. Les chasseurs distinguent les loups en *jeunes loups*, *vieux loups*, et *grands vieux loups*; ils les connoissent par les *pieds*, c'est-à-dire par les *voies*, les traces qu'ils laissent sur la terre : plus le loup est âgé, plus il a le pied gros; la louve l'a plus long et plus étroit, elle a aussi le talon plus petit et les ongles plus minces. On a besoin d'un bon limier pour la quête du loup, il faut même l'animer, l'encourager, lorsqu'il tombe sur la voie; car tous les chiens ont de la répugnance pour le loup, et se rabattent froidement. Quand le loup est détourné, on amène les levriers qui doivent le chasser, on les partage en deux ou trois laisses, on n'en garde qu'un pour le lancer, et on mène les autres en avant pour servir de relais. On lâche donc d'abord

les premiers à sa suite, un homme à cheval les appuie; on lâche les seconds à sept ou huit cents pas plus loin, lorsque le loup est prêt à passer, et ensuite les troisièmes lorsque les autres chiens commencent à le joindre et à le harceler. Tous ensemble le réduisent bientôt aux dernières extrémités, et le veneur l'achève en lui donnant un coup de couteau. Les chiens n'ont nulle ardeur pour le fouler, et répugnent si fort à manger de sa chair, qu'il faut la préparer et l'assaisonner lorsqu'on veut leur en faire curée. On peut aussi le chasser avec des chiens courans; mais comme il perce toujours droit en avant, et qu'il court tout un jour sans être rendu, cette chasse est ennuyeuse, à moins que les chiens courans ne soient soutenus par des levriers qui le saisissent, le harcèlent et leur donnent le temps de l'approcher.

Dans les campagnes, on fait des battues à force d'hommes et de mâtins, on

tend des piéges, on présente des appâts, on fait des fosses, on répand des boulettes empoisonnées ; tout cela n'empêche pas que ces animaux ne soient toujours en même nombre, surtout dans les pays où il y a beaucoup de bois. Les Anglais prétendent en avoir purgé leur île, cependant on m'a assuré qu'il y en avoit en Ecosse. Comme il y a peu de bois dans la partie méridionale de la Grande-Bretagne, on a eu plus de facilité pour les détruire.

La couleur et le poil de ces animaux changent suivant les différens climats, et varient quelquefois dans le même pays. On trouve en France et en Allemagne, outre les loups ordinaires, quelques loups à poil plus épais et tirant sur le jaune. Ces loups plus sauvages et moins nuisibles que les autres, n'approchent jamais ni des maisons, ni des troupeaux, et ne vivent que de chasse et non pas de rapine. Dans les pays du nord, on en trouve

de tout blancs et de tout noirs; ces derniers sont plus grands et plus forts que les autres. L'espèce commune est très-généralement répandue ; on l'a trouvée en Asie , en Afrique et en Amérique comme en Europe. Les loups du Sénégal ressemblent à ceux de France, cependant ils sont un peu plus gros , et beaucoup plus cruels ; ceux d'Egypte sont plus petits que ceux de Grèce. En Orient, et sur-tout en Perse, on fait servir les loups à des spectacles pour le peuple ; on les exerce de jeunesse à la danse , ou plutôt à une espèce de lutte contre un grand nombre d'hommes. On achète jusqu'à cinq cents écus, dit Chardin , un loup bien dressé à la danse. Ce fait prouve au moins qu'à force de temps et de contrainte, ces animaux sont susceptibles de quelque espèce d'éducation.

L'HYÆNE.

L'HYÆNE est peut-être le seul de tous les animaux quadrupèdes qui n'ait que quatre doigts, tant aux pieds de devant qu'à ceux de derrière ; elle a, comme le blaireau, une ouverture sous la queue, qui ne pénètre pas dans l'intérieur du corps ; elle a les oreilles longues, droites et nues, la tête plus carrée et plus courte que celle du loup ; les jambes, sur-tout celles de derrière, plus longues ; les yeux placés comme ceux du chien ; le poil du corps et la crinière d'une couleur gris obscur, mêlée d'un peu de fauve et de noir, avec des ondes transversales et noirâtres ; elle est de la grandeur du loup et paroît seulement avoir le corps plus court et plus ramassé.

Cet animal sauvage et solitaire demeure dans les cavernes des montagnes, dans les fentes des rochers ou

dans les tannières qu'il se creuse lui-même sous la terre : il est d'une naturel féroce, et quoique pris tout petit, il ne s'apprivoise pas ; il vit de proie comme le loup, mais il est plus fort et paroît plus hardi ; il attaque quelquefois les hommes, il se jette sur le bétail, suit de près les troupeaux, et souvent rompt dans la nuit les portes des étables et les clôtures des bergeries : ses yeux brillent dans l'obscurité, et l'on prétend qu'il voit mieux la nuit que le jour. Si l'on en croit tous les naturalistes, son cri ressemble aux sanglots d'un homme qui vomiroit avec effort, ou plutôt au mugissement du veau, comme le dit Kœmpfer, témoin auriculaire.

L'hyæne se défend du lion, ne craint pas la panthère, attaque l'once, laquelle ne peut lui résister ; lorsque la proie lui manque, elle creuse la terre avec les pieds et en tire par lambeaux les cadavres des animaux et des hom-

mes, que, dans les pays qu'elle habite, on enterre également dans les champs. On la trouve dans presque tous les climats chauds de l'Afrique et de l'Asie, et il paroît que l'animal appelé *farasse* à Madagascar, qui ressemble au loup par la figure, mais qui est plus grand, plus fort et plus cruel, pourroit bien être l'hyène.

Il y a peu d'animaux sur lesquels on ait fait autant d'histoires absurdes que sur celui-ci. On a dit qu'il savoit imiter la voix humaine, retenir le nom des bergers, les appeler, les charmer, les arrêter, les rendre immobiles; faire en même temps courir les bergères, leur faire oublier leur troupeau, les rendre folles d'amour, &c.... Tout cela peut arriver sans hyæne, et je finis pour qu'on ne me fasse pas le reproche que je vais faire à Pline, qui paroît avoir pris plaisir à compiler et raconter ces fables.

Il existe, dans la partie du sud de

l'île de Méroé, une hyæne beaucoup plus grande et plus grosse que celle de Barbarie, et qui a aussi le corps plus long à proportion, et le museau plus alongé et plus ressemblant à celui du chien, en sorte qu'elle ouvre la gueule beaucoup plus large : cet animal est si fort, qu'il enlève aisément un homme et l'emporte à une ou deux lieues sans le poser à terre. Il a le poil très-rude, plus brun que celui de l'autre hyæne, les bandes transversales sont plus noires ; la crinière ne rebrousse pas du côté de la tête, mais du côté de la queue. M. le chevalier Bruce a observé le premier que cette hyæne, ainsi que celle de Syrie et de Barbarie, et probablement de toutes les autres espèces, ont un singulier défaut ; c'est qu'au moment qu'on les force à se mettre en mouvement, elle sont boiteuses de la jambe gauche ; cela dure environ une centaine de pas, et d'une manière si marquée, qu'il semble que l'animal

aille culbuter du côté gauche, comme un chien auquel on auroit blessé la jambe gauche de derrière.

LE RENARD.

Le renard est fameux par ses ruses, et mérite en partie sa réputation ; ce que le loup ne fait que par la force, il le fait par adresse, et réussit plus souvent. Sans chercher à combattre les chiens ni les bergers, sans attaquer les troupeaux, sans traîner les cadavres, il est plus sûr de vivre. Il emploie plus d'esprit que de mouvement : ses ressources semblent être en lui-même ; ce sont, comme l'on sait, celles qui manquent le moins. Fin autant que circonspect, ingénieux et prudent, même jusqu'à la patience, il varie sa conduite ; il a des moyens de réserve qu'il sait n'employer qu'à propos. Il veille de près à sa conservation ; quoiqu'aussi infatigable et même plus léger

que le loup, il ne se fie pas entièrement à la vîtesse de sa course, il sait se mettre en sûreté en se pratiquant un asyle où il se retire dans les dangers pressans, où il s'établit, où il élève ses petits : il n'est point animal vagabond, mais animal domicilié.

Cette différence, qui se fait sentir même parmi les hommes, a de bien plus grands effets, et suppose de bien plus grandes causes parmi les animaux. L'idée seule du domicile présuppose une attention singulière sur soi-même; ensuite le choix du lieu, l'art de faire son manoir, de le rendre commode, d'en dérober l'entrée, sont autant d'indices d'un sentiment supérieur. Le renard en est doué, et tourne tout à son profit; il se loge au bord des bois, à portée des hameaux; il écoute le chant des coqs et le cri des volailles; il les savoure de loin, il prend habilement son temps, cache son dessein et sa marche, se glisse, se traîne, arrive

et fait rarement des tentatives inutiles. S'il peut franchir les clôtures, ou passer par-dessous, il ne perd pas un instant, il ravage la basse-cour, il y met tout à mort, se retire ensuite lestement en emportant sa proie, qu'il cache sous la mousse, ou porte à son terrier; il revient quelques momens après en chercher une autre, qu'il emporte et cache de même, mais dans un autre endroit, ensuite une troisième, une quatrième, &c. jusqu'à ce que le jour ou le mouvement dans la maison l'avertisse qu'il faut se retirer et ne plus revenir. Il fait la même manœuvre dans les pipées et dans les boquetaux où l'on prend les grives et les bécasses au lacet; il devance le piqueur, va de très-grand matin, et souvent plus d'une fois par jour, visiter les lacets, les gluaux, emporte successivement les oiseaux qui se sont empêtrés, les dépose tous en différens endroits, surtout au bord des chemins, dans les

ornières, sous de la mousse, sous un genièvre, les y laisse quelquefois deux ou trois jours, et sait parfaitement les retrouver au besoin. Il chasse les jeunes levreaux en plaine, saisit quelquefois les lièvres au gîte, ne les manquant jamais lorsqu'ils sont blessés, déterre les lapereaux dans les garennes, découvre les nids de perdrix, de cailles, prend la mère sur les œufs, et détruit une quantité prodigieuse de gibier. Le loup nuit plus au paysan, le renard nuit plus au gentilhomme.

La chasse du renard demande moins d'appareil que celle du loup; elle est plus facile et plus amusante. Tous les chiens ont de la répugnance pour le loup, tous les chiens, au contraire, chassent le renard volontiers, et même avec plaisir; car quoiqu'il ait l'odeur très-forte, ils le préfèrent souvent au cerf, au chevreuil et au lièvre. On peut le chasser avec des bassets, des chiens courans, des briquets: dès qu'il

se sent poursuivi, il court à son terrier; les bassets à jambes torses sont ceux qui s'y glissent le plus aisément : cette manière est bonne pour prendre une portée entière de renards, la mère avec les petits : pendant qu'elle se défend et combat les bassets, on tâche de découvrir le terrier par-dessus, et on la tue ou on la saisit vivante avec des pinces. Mais comme les terriers sont souvent dans les rochers, sous des troncs d'arbres, et quelquefois trop enfoncés sous terre, on ne réussit pas toujours. La façon la plus ordinaire, la plus agréable et la plus sûre de chasser le renard, est de commencer par boucher les terriers : on place les tireurs à portée, on quête alors avec les briquets; dès qu'ils sont tombés sur la voie, le renard gagne son gîte, mais en arrivant il essuie une première décharge : s'il échappe à la balle, il fuit de toute sa vîtesse, fait un grand tour, et revient encore à son terrier, où on le

tire une seconde fois, et où trouvant l'entrée fermée, il prend le parti de se sauver au loin en perçant droit en avant pour ne plus revenir. C'est alors qu'on se sert des chiens courans, lorsqu'on veut le poursuivre : il ne laissera pas de les fatiguer beaucoup, parce qu'il passe à dessein dans les endroits les plus fourrés, où les chiens ont grand peine à le suivre, et que quand il prend la plaine, il va très-loin sans s'arrêter.

Pour détruire les renards, il est encore plus commode de tendre des piéges, où l'on met de la chair pour appât, un pigeon, une volaille vivante, &c. Je fis un jour suspendre à neuf pieds d'hauteur sur un arbre, les débris d'une halte de chasse, de la viande, du pain, des os; dès la première nuit les renards s'étoient si fort exercés à sauter, que le terrein autour de l'arbre étoit battu comme une aire de grange. Le renard est aussi vorace

que carnassier; il mange de tout avec une égale avidité, des œufs, du lait, du fromage, des fruits, et sur-tout des raisins : lorsque les levreaux et les perdrix lui manquent, il se rabat sur les rats, les mulots, les serpens, les lézards, les crapauds, &c. il en détruit un grand nombre, c'est là le seul bien qu'il procure. Il est très-avide de miel, il attaque les abeilles sauvages, les guêpes, les frêlons, qui d'abord tâchent de le mettre en fuite, en le perçant de mille coups d'aiguillon, il se retire en effet, mais c'est en se roulant pour les écraser, et il revient si souvent à la charge, qu'il les oblige à abandonner le guêpier, alors il le déterre et en mange le miel et la cire. Il prend aussi les hérissons, les roule avec ses pieds, et les force à s'étendre Enfin, il mange du poisson, des écrevisses, des hannetons, des sauterelles, &c.

Cet animal ressemble beaucoup au chien, sur-tout par les parties inté-

rieures ; cependant il en diffère par la tête, qu'il a plus grosse en proportion de son corps ; il a aussi les oreilles plus courtes, la queue beaucoup plus grande, le poil plus long et plus touffu, les yeux plus inclinés ; il en diffère encore par une mauvaise odeur très-forte qui lui est particulière, et enfin par le caractère le plus essentiel, par le naturel ; car il ne s'apprivoise pas aisément, et jamais tout-à-fait : il languit lorsqu'il n'a pas la liberté, et meurt d'ennui quand on veut le garder trop long-temps en domesticité. Il ne s'accouple point avec la chienne ; s'ils ne sont pas antipathiques, ils sont au moins indifférens. Il produit en moindre nombre, et une seule fois par an ; les portées sont ordinairement de quatre ou cinq, rarement de six, et jamais moins de trois. Lorsque la femelle est pleine, elle se recèle, sort rarement de son terrier, dans lequel elle prépare un lit à ses petits. Elle devient en chaleur en

hiver, et l'on trouve déjà de petits renards au mois d'avril : lorsqu'elle s'apperçoit que sa retraite est découverte, et qu'en son absence ses petits ont été inquiétés, elle les transporte tous les uns après les autres, et va chercher un autre domicile. Ils naissent les yeux fermés, ils sont, comme les chiens, dix-huit mois ou deux ans à croître, et vivent de même treize ou quatorze ans.

Le renard a les sens aussi bons que le loup, le sentiment plus fin, et l'organe de la voix plus souple et plus parfait. Le loup ne se fait entendre que par des hurlemens affreux; le renard glapit, aboie, et pousse un son triste, semblable au cri du paon; il a des tons différens selon les sentimens différens dont il est affecté; il a la voix de la chasse, l'accent du desir, le son du murmure, le ton plaintif de la tristesse, le cri de la douleur, qu'il ne fait jamais entendre qu'au moment où il reçoit un

coup de feu qui lui casse quelque membre ; car il ne crie point pour toute autre blessure, et il se laisse tuer à coups de bâton, comme le loup, sans se plaindre, mais toujours en se défendant avec courage. Il mord dangereusement, opiniâtrément, et l'on est obligé de se servir d'un ferrement ou d'un bâton pour le faire démordre. Son glapissement est une espèce d'aboiement qui se fait par des sons semblables et très-précipités. C'est ordinairement à la fin du glapissement qu'il donne un coup de voix plus fort, plus élevé, et semblable au cri du paon. En hiver, sur-tout pendant la neige et la gelée, il ne cesse de donner de la voix, et il est au contraire presque muet en été. C'est dans cette saison que son poil tombe et se renouvelle ; l'on fait peu de cas de la peau des jeunes renards, ou des renards pris en été. La chair du renard est moins mauvaise que celle du loup, les chiens et même les hommes en man-

gent en automne, sur-tout lorsqu'il s'est nourri et engraissé de raisins, et sa peau d'hiver fait de bonnes fourrures. Il a le sommeil profond, on l'approche aisément sans l'éveiller : lorsqu'il dort, il se met en rond comme les chiens ; mais lorsqu'il ne fait que se reposer, il étend les jambes de derrière et demeure étendu sur le ventre : c'est dans cette posture qu'il épie les oiseaux le long des haies. Ils ont pour lui une si grande antipathie, que dès qu'ils l'apperçoivent ils font un petit cri d'avertissement ; les geais, les merles sur-tout, le conduisent du haut des arbres, répètent souvent le petit cri d'avis, et le suivent quelquefois à plus de deux ou trois cents pas.

J'ai fait élever quelques renards pris jeunes : comme ils ont une odeur très-forte, on ne peut les tenir que dans des lieux éloignés, dans des écuries, des étables, où l'on n'est pas à portée de les voir souvent ; et c'est peut-être

par cette raison qu'ils s'apprivoisent moins que le loup, qu'on peut garder plus près de la maison. Dès l'âge de cinq à six mois les jeunes renards couroient après les canards et les poules, et il fallut les enchaîner. J'en fis garder trois pendant deux ans, une femelle et deux mâles: on tenta inutilement de les faire accoupler avec des chiennes; quoiqu'ils n'eussent jamais vu des femelles de leur espèce, et qu'ils parussent pressés du besoin de jouir, ils ne purent s'y déterminer, ils refusèrent constamment toutes les chiennes; mais dès qu'on leur présenta leur femelle légitime, ils la couvrirent quoiqu'enchaînés, et elle produisit quatre petits. Ces mêmes renards qui se jetoient sur les poules lorsqu'ils étoient en liberté, n'y touchoient plus dès qu'ils avoient leur chaîne: on attachoit souvent auprès d'eux une poule vivante, on les laissoit passer la nuit ensemble, on les faisoit même jeûner auparavant; mal-

gré le besoin et la commodité, ils n'oublioient pas qu'ils étoient enchaînés, et ne touchoient point à la poule.

Cette espèce est une des plus sujettes aux influences du climat, et l'on y trouve presque autant de variétés que dans les espèces d'animaux domestiques. La plupart de nos renards sont roux, mais il s'en trouve aussi dont le poil est gris-argenté. Les derniers s'appellent en Bourgogne, renards *charbonniers*, parce qu'ils ont les pieds plus noirs que les autres. Ils paroissent aussi avoir le corps plus court, parce que leur poil est plus fourni. Il y en a d'autres qui ont le corps réellement plus long que les autres, et qui sont d'un gris-sale, à-peu-près de la couleur des vieux loups, mais je ne puis décider si cette différence de couleur est une vraie variété, ou si elle n'est produite que par l'âge de l'animal qui peut-être blanchit en vieillissant. Dans les pays du nord il y en a de toutes couleurs,

des noirs, des bleus, des gris, des gris-de-fer, des gris argentés, des blancs, des blancs à pieds fauves, des blancs à tête noire, des blancs avec le bout de la queue noir; des roux avec la gorge et le ventre entièrement blancs, sans aucun mélange de noir, et enfin des croisés, qui ont une ligne noire le long de l'épine du dos, et une autre ligne noire sur les épaules, qui traverse la première : ces derniers sont plus grands que les autres, et ont la gorge noire. L'espèce commune est plus généralement répandue qu'aucune des autres, on la trouve par-tout, en Europe, dans l'Asie septentrionale et tempérée; on la trouve de même en Amérique, mais elle est fort rare en Afrique et dans les pays voisins de l'Equateur. Les voyageurs qui disent en avoir vu à Calécut et dans les autres provinces des Indes, ont pris les chacals pour des renards. Aristote lui-même est tombé dans une erreur semblable, lorsqu'il a

dit que les renards d'Egypte étoient plus petits que ceux de Grèce, ces petits renards d'Egypte sont des putois, dont l'odeur est insupportable. Nos renards, originaires des climats froids, sont devenus naturels aux pays tempérés, et ne se sont pas étendus vers le midi au-delà de l'Espagne et du Japon. Ils sont originaires des pays froids, puisqu'on y trouve toutes les variétés de l'espèce, et qu'on ne les trouve que là ; d'ailleurs ils supportent aisément le froid le plus extrême ; il y en a du côté du pôle antarctique comme vers le pôle arctique. La fourrure des renards blancs n'est pas fort estimée, parce que le poil tombe aisément, les gris argentés sont meilleurs, les bleus et les croisés sont recherchés à cause de leur rareté ; mais les noirs sont les plus précieux de tous, c'est après la zibeline la fourrure la plus belle et la plus chère. On en trouve au Spitzberg, en Groenland, en Canada, où il y en

a aussi de croisés, et où l'espèce commune est moins rousse qu'en France, et a le poil plus long et plus fourni.

L'ISATIS.

L'ISATIS est très-commun dans toutes les terres du nord, voisines de la mer Glaciale, et ne se trouve guère en-deçà du soixante-neuvième degré de latitude; il est tout-à-fait ressemblant au renard par la forme du corps et par la longueur de la queue, mais par la tête il ressemble plus au chien; il a le poil plus doux que le renard commun, et son pelage est blanc dans un temps, et bleu cendré dans d'autres temps.

La voix de l'isatis tient de l'aboiement du chien et du glapissement du renard. Les marchands qui font commerce de pelleteries, distinguent deux sortes d'isatis, les uns blancs, et les autres bleus-cendrés, ceux-ci sont les plus

estimés ; et plus ils sont bleus ou bruns, plus ils sont chers. Cette différence dans la couleur du poil ne fait pas qu'ils soient d'espèces différentes ; des chasseurs expérimentés ont assuré à M. Gmelin, que, dans la même portée, il se trouvoit des petits isatis blancs et d'autres cendrés ; ainsi l'un n'est qu'une variété de l'autre.

Le climat des isatis est le nord, et les terres qu'ils habitent de préférence sont celles des bords de la mer Glaciale et des fleuves qui y tombent ; ils aiment les lieux découverts et ne demeurent pas dans les bois ; on les trouve dans les endroits les plus froids, les plus montueux et les plus nus de la Norvège, de la Laponie, de la Sibérie, et même en Islande. Ces animaux s'accouplent au mois de mars ; leur chaleur dure quinze jours ou trois semaines ; pendant ce temps, ils sont toujours à l'air ; mais ensuite ils se retirent dans des terriers qu'ils ont creusés d'avance :

ces terriers qui sont étroits et fort profonds, ont plusieurs issues ; ils les tiennent propres, et y portent de la mousse pour être plus à l'aise ; la durée de la gestation est, comme dans les chiennes, d'environ neuf semaines ; les femelles mettent bas à la fin de mai ou au commencement de juin, et produisent ordinairement six, sept ou huit petits. Les isatis, qui doivent être blancs, sont jaunâtres, en naissant, et ceux qui doivent être bleus cendrés, sont noirâtres, et leur poil à tous est alors très-court ; la mère les alaite et les garde dans le terrier pendant cinq ou six semaines, après quoi elle les fait sortir et leur apporte à manger. Au mois de septembre, leur poil a déjà plus d'un demi-pouce de longueur ; les isatis qui doivent devenir blancs, le sont déjà sur tout le corps, à l'exception d'une bande longitudinale sur le dos, et d'une autre transversale sur les épaules, qui sont brunes, et c'est alors

que l'isatis s'appelle *renard croisé ;* mais cette croix brune disparoît avant l'hiver, et alors ils sont entièrement blancs, et leur poil a plus de deux pouces de longueur. Vers le mois de mai, il commence à tomber, et la mue s'achève en entier dans le mois de juillet; ainsi la fourrure n'en est bonne qu'en hiver.

L'isatis vit de rats, de lièvres et d'oiseaux; il a autant de finesse que le renard pour les attraper; il se jette à l'eau et traverse les lacs pour chercher les nids des canars et des oies, il en mange les œufs et les petits, et n'a pour ennemis, dans ces climats déserts et froids, que le glouton qui lui dresse des embûches et l'attend au passage.

Comme le loup, le renard, le glouton et les autres animaux qui habitent les parties du nord de l'Europe et de l'Asie, ont passé d'un continent à l'autre, et se retrouvent tous en Amérique, l'isatis doit s'y trouver aussi, et

je présume que le renard gris argenté de l'Amérique septentrionale, dont Catesby a donné la figure, pourroit bien être l'isatis, plutôt qu'une simple variété de l'espèce du renard.

LE FENNEC.

Cet animal habite le vaste désert du Zaara, en Afrique; il court très-vîte, grimpe sur les arbres, vit de sauterelles et d'autres insectes, et aboie comme un jeune chien. C'est la plus petite espèce de ce genre.

Espèces connues dans le genre du Chien.

Le Chien domestique, *canis Familiaris.*
Le Loup commun, *canis Lupus.*
Le Loup du Mexique, *canis Mexicanus.*
Le Thoüs, *canis Thous.*
L'Hyæne, *canis Hyæna.*
L'Hyæne tigrée, *canis Crocuta.*
Le Chacal et l'Adive, *canis Aureus.*

Le Chacal du Cap de Bonne-Espérance, *canis Mesomelas.*
Le Loup noir, *canis Lycaon.*
Le Renard commun, *canis Vulpes.*
Le Renard-Charbonnier, *canis Alopes.*
Le Corsac, *canis Corsac.*
Le Karagan, *canis Karagan.*
L'Isatis, *canis Lagopus.*
Le Fennec, *canis Cerdo.*

RELLE

– Espérance ;

Vulpes.

nis Alopes.

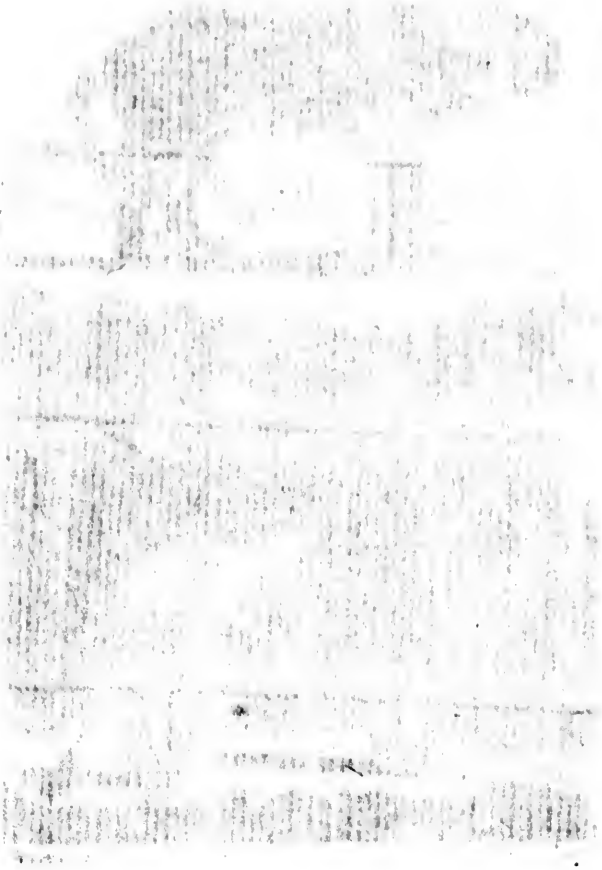
Desnos del. *Devisse Sculp.*

1. LE LION. 2. LE TIGRE.

Tom. IV.

Devisse Sculp.

IGRE.



XIV.e GENRE.

LE CHAT, *FELIS.*

Caractère générique: six dents incisives à chaque mâchoire, les inférieures égales; langue rude.

LE LION.

DANS l'espèce humaine, l'influence du climat ne se marque que par des variétés assez légères, parce que cette espèce est une, et qu'elle est très-distinctement séparée de toutes les autres espèces; l'homme, blanc en Europe, noir en Afrique, jaune en Asie, et rouge en Amérique, n'est que le même homme teint de la couleur du climat:

comme il est fait pour régner sur la terre, que le globe entier est son domaine, il semble que sa nature se soit prêtée à toutes les situations ; sous les feux du midi, dans les glaces du nord il vit, il multiplie, il se trouve partout si anciennement répandu, qu'il ne paroît affecter aucun climat particulier. Dans les animaux, au contraire, l'influence du climat est plus forte, et se marque par des caractères plus sensibles, parce que les espèces sont diverses, et que leur nature est infiniment moins perfectionnée, moins étendue que celle de l'homme. Non-seulement les variétés dans chaque espèce sont plus nombreuses et plus marquées que dans l'espèce humaine, mais les différences même des espèces semblent dépendre des différens climats ; les unes ne peuvent se propager que dans les pays chauds, les autres ne peuvent subsister que dans les climats froids : le lion n'a jamais habité les régions du

nord, le renne ne s'est jamais trouvé dans les contrées du midi, et il n'y a peut-être aucun animal dont l'espèce soit, comme celle de l'homme, généralement répandue sur toute la surface de la terre; chacun a son pays, sa patrie naturelle dans laquelle chacun est retenu par nécessité physique; chacun est fils de la terre qu'il habite, et c'est dans ce sens qu'on doit dire que tel ou tel animal est originaire de tel ou tel climat.

Dans les pays chauds, les animaux terrestres sont plus grands et plus forts que dans les pays froids ou tempérés: ils sont aussi plus hardis, plus féroces; toutes leurs qualités naturelles semblent tenir de l'ardeur du climat. Le lion né sous le soleil brûlant de l'Afrique ou des Indes, est le plus fort, le plus fier, le plus terrible de tous: nos loups, nos autres animaux carnassiers, loin d'être ses rivaux, seroient à peine dignes d'être ses pourvoyeurs. Les lions

du mont Atlas, dont la cime est quelquefois couverte de neige, n'ont ni la hardiesse, ni la force, ni la férocité des lions du Biledulgerid ou du Zaara, dont les plaines sont couvertes de sables brûlans. C'est sur-tout dans ces déserts ardens que se trouvent ces lions terribles, qui sont l'effroi des voyageurs et le fléau des provinces voisines; heureusement l'espèce n'en est pas très-nombreuse; il paroît même qu'elle diminue tous les jours, car, de l'aveu de ceux qui ont parcouru cette partie de l'Afrique, il ne se trouve pas actuellement autant de lions, à beaucoup près, qu'il y en avoit autrefois. Les Romains, dit M. Shaw, tiroient de la Libye, pour l'usage des spectacles, cinquante fois plus de lions qu'on ne pourroit y en trouver aujourd'hui. On a remarqué de même qu'en Turquie, en Perse et dans l'Inde, les lions sont maintenant beaucoup moins communs qu'ils ne l'étoient anciennement; et comme

ce puissant et courageux animal fait sa proie de tous les autres animaux, et n'est lui-même la proie d'aucun, on ne peut attribuer la diminution de quantité dans son espèce, qu'à l'augmentation du nombre dans celle de l'homme; car il faut avouer que la force de ce roi des animaux ne tient pas contre l'adresse d'un Hottentot ou d'un Nègre, qui souvent osent l'attaquer tête à tête avec des armes assez légères. Le lion n'ayant d'autres ennemis que l'homme, et son espèce se trouvant aujourd'hui réduite à la cinquantième, ou, si l'on veut, à la dixième partie de ce qu'elle étoit autrefois, il en résulte que l'espèce humaine, au lieu d'avoir souffert une diminution considérable depuis le temps des Romains (comme bien des gens le prétendent), s'est au contraire augmentée, étendue et plus nombreusement répandue, même dans les contrées, comme la Libye, où la puissance de l'homme paroît avoir été plus grande

dans ce temps qui étoit à-peu-près le siècle de Carthage, qu'elle ne l'est dans le siècle présent de Tunis et d'Alger.

L'industrie de l'homme augmente avec le nombre ; celle des animaux reste toujours la même : toutes les espèces nuisibles, comme celle du lion, paroissent être reléguées et réduites à un petit nombre, non-seulement parce que l'homme est par-tout devenu plus nombreux, mais aussi parce qu'il est devenu plus habile, et qu'il a su fabriquer des armes terribles auxquelles rien ne peut résister : heureux s'il n'eût jamais combiné le fer et le feu que pour la destruction des lions ou des tigres !

Cette supériorité de nombre et d'industrie dans l'homme, qui brise la force du lion, en énerve aussi le courage : cette qualité, quoique naturelle, s'exalte ou se tempère dans l'animal, suivant l'usage heureux ou malheureux qu'il a fait de sa force. Dans les

vastes déserts du Zaara, dans ceux qui semblent séparer deux races d'hommes très-différentes, les Nègres et les Maures, entre le Sénégal et les extrémités de la Mauritanie, dans les terres inhabitées qui sont au-dessus du pays des Hottentots, et en général dans toutes les parties méridionales de l'Afrique et de l'Asie, où l'homme a dédaigné d'habiter, les lions sont encore en assez grand nombre, et sont tels que la nature les produit : accoutumés à mesurer leurs forces avec tous les animaux qu'ils rencontrent, l'habitude de vaincre les rend intrépides et terribles; ne connoissant pas la puissance de l'homme, ils n'en ont nulle crainte : n'ayant pas éprouvé la force de ses armes, ils semblent les braver; les blessures les irritent, mais sans les effrayer; ils ne sont pas même déconcertés à l'aspect du grand nombre, un seul de ces lions du désert attaque souvent une caravane entière; et lors-

qu'après un combat opiniâtre et violent il se sent affoibli, au lieu de fuir il continue de se battre en retraite, en faisant toujours face et sans jamais tourner le dos. Les lions, au contraire, qui habitent aux environs des villes et des bourgades de l'Inde et de la Barbarie, ayant connu l'homme et la force de ses armes, ont perdu leur courage au point d'obéir à sa voix menaçante, de n'oser l'attaquer, de ne se jeter que sur le menu bétail, et enfin de s'enfuir en se laissant poursuivre par des femmes ou par des enfans, qui leur font, à coups de bâtons, quitter prise et lâcher indignement leur proie.

Ce changement, cet adoucissement dans le naturel du lion, indique assez qu'il est susceptible des impressions qu'on lui donne, et qu'il doit avoir assez de docilité pour s'apprivoiser jusqu'à un certain point et pour recevoir une espèce d'éducation : aussi l'histoire nous parle de lions attelés à des chars

de triomphe, de lions conduits à la guerre ou menés à la chasse, et qui, fidèles à leur maître, ne déployoient leur force et leur courage que contre ses ennemis. Ce qu'il y a de très-sûr, c'est que le lion pris jeune et élevé parmi les animaux domestiques, s'accoutume aisément à vivre et même à jouer innocemment avec eux, qu'il est doux pour ses maîtres et même caressant, sur-tout dans le premier âge, et que si sa férocité naturelle reparoît quelquefois, il la tourne rarement contre ceux qui lui ont fait du bien. Comme ses mouvemens sont très-impétueux et ses appétits fort véhémens, on ne doit pas présumer que les impressions de l'éducation puissent toujours les balancer; aussi y auroit-il quelque danger à lui laisser souffrir trop long-temps la faim, ou à le contrarier en le tourmentant hors de propos; non-seulement il s'irrite des mauvais traitemens, mais il en garde le

souvenir et paroît en méditer la vengeance, comme il conserve aussi la mémoire et la reconnoissance des bienfaits. Je pourrois citer ici un grand nombre de faits particuliers, dans lesquels j'avoue que j'ai trouvé quelqu'exagération, mais qui cependant sont assez fondés pour prouver au moins par leur réunion, que sa colère est noble, son courage magnanime, son naturel sensible. On l'a vu souvent dédaigner de petits ennemis, mépriser leurs insultes et leur pardonner des libertés offensantes; on l'a vu réduit en captivité, s'ennuyer sans s'aigrir, prendre au contraire des habitudes douces, obéir à son maître, flatter la main qui le nourrit, donner quelquefois la vie à ceux qu'on avoit dévoués à la mort en les lui jetant pour proie, et comme s'il se fût attaché par cet acte généreux, leur continuer ensuite la même protection, vivre tranquillement avec eux, leur faire part de sa

subsistance, se la laisser même quelquefois enlever toute entière; et souffrir plutôt la faim que de perdre le fruit de son premier bienfait.

On pourroit dire aussi que le lion n'est pas cruel, puisqu'il ne l'est que par nécessité, qu'il ne détruit qu'autant qu'il consomme, et que dès qu'il est repu il est en pleine paix; tandis que le tigre, le loup, et tant d'autres animaux d'espèce inférieure, tels que le renard, la fouine, le putois, le furet, &c. donnent la mort pour le seul plaisir de la donner, et que dans leurs massacres nombreux ils semblent plutôt vouloir assouvir leur rage que leur faim.

L'extérieur du lion ne dément point ses grandes qualités intérieures: il a la figure imposante, le regard assuré, la démarche fière, la voix terrible; sa taille n'est point excessive comme celle de l'éléphant ou du rhinocéros; elle n'est ni lourde comme celle de l'hippopotame ou du bœuf, ni trop ramassée

comme celle de l'hyæne ou de l'ours, ni trop allongée ni déformée par des inégalités comme celle du chameau; mais elle est au contraire si bien prise, si bien proportionnée, que le corps du lion paroît être le modèle de la force jointe à l'agilité; aussi solide que nerveux, n'étant chargé ni de chair ni de graisse, et ne contenant rien de surabondant, il est tout nerfs et muscles. Cette grande force musculaire se marque au-dehors par les sauts et les bonds prodigieux que le lion fait aisément, par le mouvement brusque de sa queue, qui est assez fort pour terrasser un homme, par la facilité avec laquelle il fait mouvoir la peau de sa face et surtout celle de son front, ce qui ajoute beaucoup à sa physionomie, ou plutôt à l'expression de la fureur, et enfin par la faculté qu'il a de remuer sa crinière, laquelle non-seulement se hérisse, mais se meut et s'agite en tout sens lorsqu'il est en colère.

Les lions de la plus grande taille ont environ huit ou neuf pieds de longueur depuis le mufle jusqu'à l'origine de la queue, qui est elle-même longue d'environ quatre pieds; ces grands lions ont quatre ou cinq pieds de hauteur. Les lions de petite taille ont environ cinq pieds et demi de longueur sur trois pieds et demi d'hauteur, et la queue longue d'environ trois pieds. La lionne est dans toutes les dimensions d'environ un quart plus petite que le lion.

Aristote distingue deux espèces de lions, les uns grands, les autres plus petits; ceux-ci, dit-il, ont le corps plus court à proportion, le poil plus crépu, et ils sont moins courageux que les autres; il ajoute qu'en général tous les lions sont de la même couleur, c'est-à-dire, de couleur fauve. Le premier de ces faits me paroît douteux, car nous ne connoissons pas ces lions à poil crépu, aucun voyageur n'en a fait mention; quelques relations, qui d'ailleurs

ne me paroissent pas mériter une confiance entière, parlent seulement d'un tigre à poil frisé, qui se trouve au Cap de Bonne-Espérance ; mais presque tous les témoignages paroissent s'accorder sur l'unité de la couleur du lion, qui est fauve sur le dos, et blanchâtre sur les côtes et sous le ventre. Cependant Élien et Oppien ont dit qu'en Ethiopie les lions étoient noirs comme les hommes, qu'il y en avoit aux Indes de tout blancs, et d'autres marqués ou rayés de différentes couleurs, rouges, noires et bleues ; mais cela ne nous paroît confirmé par aucun témoignage qu'on puisse remarquer comme authentique, car Marc-Paul, Vénitien, ne parle pas de ces lions rayés comme les ayant vus, et Gesner remarque avec raison qu'il n'en fait mention que d'après Élien. Il paroît, au contraire, qu'il y a très-peu ou point de variétés dans cette espèce ; que les lions d'Afrique et les lions d'Asie se ressemblent

en tout, et que si ceux des montagnes diffèrent de ceux des plaines, c'est moins par les couleurs de la robe que par la grandeur de la taille.

Le lion porte une crinière, ou plutôt un long poil qui couvre toutes les parties antérieures de son corps, et qui devient toujours plus long à mesure qu'il avance en âge. La lionne n'a pas ces long poils, quelque vieille qu'elle soit.

Quoique ce noble animal ne se trouve que dans les climats les plus chauds, il peut cependant subsister et vivre assez long-temps dans les pays tempérés, peut-être même avec beaucoup de soin pourroit-il y multiplier. Gesner rapporte qu'il naquit des lions dans la ménagerie de Florence; Willugby dit qu'à Naples une lionne enfermée avec un lion dans la même tanière, avoit produit cinq petits d'une seule portée: ces exemples sont rares, mais s'ils sont vrais, ils suffisent pour prouver que les

lions ne sont pas absolument étrangers au climat tempéré ; cependant il ne s'en trouve actuellement dans aucune des parties méridionales de l'Europe, et dès le temps d'Homère, il n'y en avoit point dans le Péloponnèse, quoiqu'il y en eût alors, et même encore du temps d'Aristote, dans la Thrace, la Macédoine et la Thessalie : il paroît donc que dans tous les temps ils ont constamment donné la préférence aux climats les plus chauds, qu'ils se sont rarement habitués dans les pays tempérés, et qu'ils n'ont jamais habité dans les terres du nord. Les naturalistes que nous venons de citer, et qui ont parlé de ces lions nés à Florence et à Naples, ne nous ont rien appris sur le temps de la gestation de la lionne, sur la grandeur des lionceaux lorsqu'ils viennent de naître, sur les degrés de leur accroissement. Ælien dit que la lionne porte deux mois, Philostrate et Edward Wot disent au con-

traire qu'elle porte six mois : s'il falloit opter entre ces deux opinions, je serois de la dernière; car le lion est un animal de grande taille, et nous savons qu'en général dans les gros animaux, la durée de la gestation est plus longue qu'elle ne l'est dans les petits. Il en est de même de l'accroissement du corps; les anciens et les modernes conviennent que les lions nouveaux-nés sont fort petits, de la grandeur à-peu-près d'une belette, c'est-à-dire de six ou sept pouces de longueur. Il leur faut donc au moins quelques années pour grandir de huit ou neuf pieds : ils disent aussi que les lionceaux ne sont en état de marcher que deux mois après leur naissance. Sans donner une entière confiance au rapport de ces faits, on peut présumer avec assez de vraisemblance que le lion, attendu la grandeur de sa taille, est au moins trois ou quatre ans à croître, et qu'il doit vivre environ sept fois trois

ou quatre ans, c'est-à-dire à-peu-près vingt-cinq ans. Le Sr de Saint-Martin, maître du combat du taureau à Paris, qui a bien voulu me communiquer les remarques qu'il avoit faites sur les lions qu'il a nourris, m'a fait assurer qu'il en avoit gardé quelques-uns pendant seize ou dix-sept ans, et il croit qu'ils ne vivent guère que vingt ou vingt-deux ans; il en a gardé d'autres pendant douze ou quinze ans, et l'on sent bien que dans ces lions captifs le manque d'exercice, la contrainte et l'ennui, ne peuvent qu'affoiblir leur santé et abréger leur vie.

Aristote assure en deux endroits différens de son ouvrage sur la génération, que la lionne produit cinq ou six petits de la première portée, quatre ou cinq de la seconde, trois ou quatre de la troisième, deux ou trois de la quatrième, un ou deux de la cinquième, et qu'après cette dernière portée, qui est toujours la moins nombreuse de toutes,

la lionne devient stérile. Je ne crois point cette assertion fondée, car dans tous les animaux les premières et les dernières portées sont moins nombreuses que les portées intermédiaires. Ce philosophe s'est encore trompé, et tous les naturalistes tant anciens que modernes se sont trompés d'après lui, lorsqu'ils ont dit que la lionne n'avoit que deux mamelles; et il est très-sûr qu'elle en a quatre, et il est aisé de s'en assurer par la seule inspection : il dit aussi que les lions, les ours, les renards naissent informes, *presque inarticulés;* et l'on sait, à n'en pas douter, qu'à leur naissance tous ces animaux sont aussi formés que les autres, et que tous leurs membres sont distincts et développés. J'ai cru devoir faire mention en détail de ces petites erreurs d'Aristote, parce que l'autorité de ce grand homme a entraîné presque tous ceux qui ont écrit après lui sur l'histoire naturelle des animaux. Ce qu'il dit encore au sujet

du cou du lion, qu'il prétend ne contenir qu'un seul os, rigide, inflexible et sans division de vertèbre, a été démenti par l'expérience qui même nous a donné sur cela un fait très-général, c'est que dans tous les quadrupèdes, sans en excepter aucun, et même dans l'homme, le cou est composé de sept vertèbres, ni plus, ni moins; et ces mêmes sept vertèbres se trouvent dans le cou du lion, comme dans celui de tous les animaux quadrupèdes. Un autre fait encore, c'est qu'en général les animaux carnassiers ont le cou beaucoup plus court que les animaux frugivores, et sur-tout que les animaux ruminans; mais cette différence de longueur dans le cou des quadrupèdes, ne dépend que de la grandeur de chaque vertèbre et non pas de leur nombre, qui est toujours le même: on peut s'en assurer en jetant les yeux sur l'immense collection de squelettes qui se trouvent maintenant au cabinet du

roi ; on verra qu'à commencer par l'éléphant et à finir par la taupe, tous les animaux quadrupèdes ont sept vertèbres dans le cou, et qu'aucun n'en a ni plus ni moins. A l'égard de la solidité des os du lion, qu'Aristote dit être sans moelle et sans cavité, de leur dureté qu'il compare à celle du caillou, de leur propriété de faire feu par le frottement, c'est une erreur qui n'auroit pas dû être répétée par Kolbe, ni même parvenir jusqu'à nous, puisque dans le siècle même d'Aristote, Épicure s'étoit moqué de cette assertion.

Les lions sont très-ardens en amour; lorsque la femelle est en chaleur, elle est quelquefois suivie de huit ou dix mâles qui ne cessent de rugir autour d'elle et de se livrer des combats furieux, jusqu'à ce que l'un d'entr'eux, vainqueur de tous les autres, en demeure paisible possesseur et s'éloigne avec elle. La lionne met bas au printemps et ne produit qu'une fois tous

les ans; ce qui indique encore qu'elle est occupée pendant plusieurs mois à soigner et alaiter ses petits, et que par conséquent le temps de leur premier accroissement, pendant lequel ils ont besoin des secours de la mère, est au moins de quelques mois.

Dans ces animaux, toutes les passions, même les plus douces, sont excessives, et l'amour maternel est extrême. La lionne, naturellement moins forte, moins courageuse et plus tranquille que le lion, devient terrible dès qu'elle a des petits; elle se montre alors avec encore plus de hardiesse que le lion, elle ne connoît point le danger, elle se jette indifféremment sur les hommes et sur les animaux qu'elle rencontre, elle les met à mort, se charge ensuite de sa proie, la porte et la partage à ses lionceaux, auxquels elle apprend de bonne heure à sucer le sang et à déchirer la chair. D'ordinaire elle met bas dans des lieux très-écar-

tés et de difficile accès ; et lorsqu'elle craint d'être découverte, elle cache ses traces en retournant plusieurs fois sur ses pas, ou bien elle les efface avec sa queue ; quelquefois même, lorsque l'inquiétude est grande, elle transporte ailleurs ses petits, et quand on veut les lui enlever, elle devient furieuse et les défend jusqu'à la dernière extrémité.

On croit que le lion n'a pas l'odorat aussi parfait ni les yeux aussi bons que la plupart des autres animaux de proie ; on a remarqué que la grande lumière du soleil paroît l'incommoder, qu'il marche rarement dans le milieu du jour, que c'est pendant la nuit qu'il fait toutes ses courses, que quand il voit des feux allumés autour des troupeaux, il n'en approche guère, &c. On a observé qu'il n'évente pas de loin l'odeur des autres animaux, qu'il ne les chasse qu'à vue et non pas en les suivant à la piste, comme font les

chiens et les loups dont l'odorat est plus fin. On a même donné le nom de *guide* ou *de pourvoyeur du lion* à une espèce de lynx auquel on suppose la vue perçante et l'odorat exquis, et on prétend que ce lynx accompagne ou précède toujours le lion pour lui indiquer sa proie : nous connoissons cet animal, qui se trouve comme le lion, en Arabie, en Libye, &c. qui, comme lui, vit de proie, et le suit peut-être quelquefois pour profiter de ses restes, car étant foible et de petite taille, il doit fuir le lion plutôt que le servir.

Le lion, lorsqu'il a faim, attaque de face tous les animaux qui se présentent ; mais comme il est très-redouté, et que tous cherchent à éviter sa rencontre, il est souvent obligé de se cacher et de les attendre au passage ; il se tapit sur le ventre dans un endroit fourré, d'où il s'élance avec tant de force, qu'il les saisit souvent du premier bond ; dans les déserts et les fo-

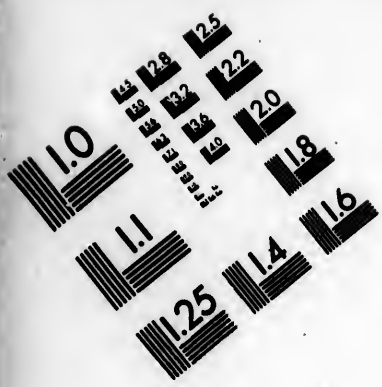
rêts, sa nourriture la plus ordinaire sont les gazelles et les singes, quoiqu'il ne prenne ceux-ci que lorsqu'ils sont à terre, car il ne grimpe pas sur les arbres comme le tigre ou le puma; il mange beaucoup à la fois et se remplit pour deux ou trois jours; il a les dents si fortes qu'il brise aisément les os, et il les avale avec la chair. On prétend qu'il supporte long-temps la faim; comme son tempérament est excessivement chaud, il supporte moins patiemment la soif, et boit toutes les fois qu'il peut trouver de l'eau: il prend l'eau en lapant comme un chien; mais au lieu que la langue du chien se courbe en dessus pour laper, celle du lion se courbe en dessous, ce qui fait qu'il est long-temps à boire et qu'il perd beaucoup d'eau; il lui faut environ quinze livres de chair crue chaque jour; il préfère la chair des animaux vivans, de ceux sur-tout qu'il vient d'égorger; il ne se jette pas volontiers

sur des cadavres infects, et il aime mieux chasser une nouvelle proie que de retourner chercher les restes de la première : mais quoique d'ordinaire il se nourrisse de chair fraîche, son haleine est très-forte et son urine a une odeur insupportable.

Le rugissement du lion est si fort, que quand il se fait entendre par échos la nuit dans les déserts, il ressemble au bruit du tonnerre ; ce rugissement est sa voix ordinaire, car quand il est en colère il a un autre cri, qui est court et réitéré subitement; au lieu que le rugissement est un cri prolongé, une espèce de grondement d'un ton grave, mêlé d'un frémissement plus aigu ; il rugit cinq ou six fois par jour, et plus souvent lorsqu'il doit tomber de la pluie. Le cri qu'il fait quand il est en colère, est encore plus terrible que le rugissement; alors il se bat les flancs de sa queue, il en bat la terre, il agite sa crinière, fait mouvoir la peau de sa

face, remue ses gros sourcils, montre des dents menaçantes et tire une langue armée de pointes si dures, qu'elle suffit seule pour écorcher la peau et entamer la chair sans le secours des dents ni des ongles, qui sont après dents ses armes les plus cruelles. Il est beaucoup plus fort par la tête, les mâchoires et les jambes de devant, que par les parties postérieures du corps; il voit la nuit comme les chats; il ne dort pas long-temps et s'éveille aisément; mais c'est mal-à-propos que l'on a prétendu qu'il dormoit les yeux ouverts.

La démarche ordinaire du lion est fière, grave et lente, quoique toujours oblique, sa course ne se fait pas par des mouvemens égaux, mais par sauts et par bonds, et ses mouvemens sont si brusques qu'il ne peut s'arrêter à l'instant, et qu'il passe presque toujours son but : lorsqu'il saute sur sa proie il fait un bond de douze ou quinze pieds, tombe dessus, la saisit avec les pattes



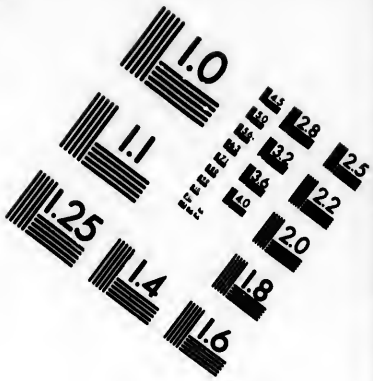
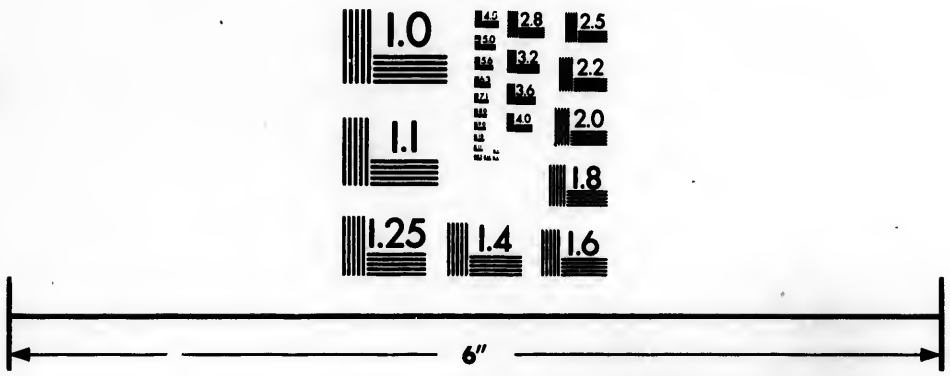
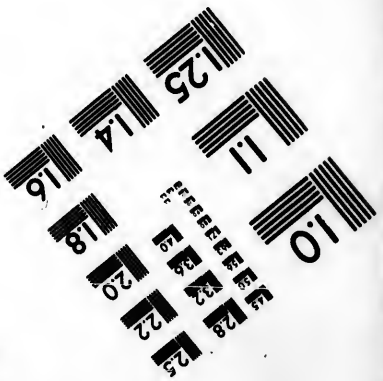


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

de devant, la déchire avec les ongles, et ensuite la dévore avec les dents. Tant qu'il est jeune et qu'il a de la légéreté, il vit du produit de sa chasse, et quitte rarement ses déserts et ses forêts, où il trouve assez d'animaux sauvages pour subsister aisément; mais lorsqu'il devient vieux, pesant et moins propre à l'exercice de la chasse, il s'approche des lieux fréquentés, et devient plus dangereux pour l'homme et pour les animaux domestiques: seulement on a remarqué que lorsqu'il voit des hommes et des animaux ensemble, c'est toujours sur les animaux qu'il se jette et jamais sur les hommes, à moins qu'ils ne le frappent, car alors il reconnoît à merveille celui qui vient de l'offenser, et il quitte sa proie pour se venger. On prétend qu'il préfère la chair du chameau à celle de tous les autres animaux; il aime aussi beaucoup celle des jeunes éléphans, ils ne peuvent lui résister lorsque leurs dé-

fenses n'ont pas encore poussé ; et il en vient aisément à bout, à moins que la mère n'arrive à leur secours. L'éléphant, le rhinocéros, le tigre et l'hippopotame, sont les seuls animaux qui puissent résister au lion.

Quelque terrible que soit cet animal, on ne laisse pas de lui donner la chasse avec des chiens de grande taille et bien appuyés par des hommes à cheval, on le déloge, on le fait retirer ; mais il faut que les chiens et même les chevaux soient aguerris auparavant, car presque tous les animaux frémissent et s'enfuient à la seule odeur du lion. Sa peau, quoique d'un tissu ferme et serré, ne résiste point à la balle, ni même au javelot ; néanmoins on ne le tue presque jamais d'un seul coup, on le prend souvent par adresse, comme nous prenons les loups, en le faisant tomber dans une fosse profonde qu'on recouvre avec des matières légères au-dessus desquelles on attache

un animal vivant. Le lion devient doux dès qu'il est pris, et si l'on profite des premiers momens de sa surprise ou de sa honte, on peut l'attacher, le museler et le conduire où l'on veut.

La chair du lion est d'un goût désagréable et fort; cependant les Nègres et les Indiens ne la trouvent pas mauvaise et en mangent souvent : la peau qui faisoit autrefois la tunique des héros, sert à ces peuples de manteau et de lit; ils en gardent aussi la graisse, qui est d'une qualité fort pénétrante, et qui est même de quelque usage dans notre médecine.

LE TIGRE.

Dans la classe des animaux carnassiers, le lion est le premier, le tigre est le second; et comme le premier, même dans un mauvais genre, est toujours le plus grand et souvent le meilleur, le second est ordinairement

le plus méchant de tous. A la fierté, au courage, à la force, le lion joint la noblesse, la clémence, la magnanimité, tandis que le tigre est bassement féroce, cruel sans justice, c'est-à-dire, sans nécessité. Il en est de même dans tout ordre de choses où les rangs sont donnés par la force; le premier, qui peut tout, est moins tyran que l'autre, qui, ne pouvant jouir de la puissance plenière, s'en venge en abusant du pouvoir qu'il a pu s'arroger. Aussi le tigre est-il plus à craindre que le lion: celui-ci souvent oublie qu'il est le roi, c'est-à-dire, le plus fort de tous les animaux; marchant d'un pas tranquille, il n'attaque jamais l'homme, à moins qu'il ne soit provoqué: il ne précipite ses pas, il ne court, il ne chasse que quand la faim le presse. Le tigre, au contraire, quoique rassasié de chair, semble toujours être altéré de sang; sa fureur n'a d'autre intervalle que ceux du temps qu'il faut

pour dresser des embûches; il saisit et déchire une nouvelle proie avec la même rage qu'il vient d'exercer, et non pas d'assouvir, en dévorant la première; il désole le pays qu'il habite, il ne craint ni l'aspect ni les armes de l'homme; il égorge, il dévaste les troupeaux d'animaux domestiques, met à mort toutes les bêtes sauvages, attaque les petits éléphans, les jeunes rhinocéros, et quelquefois même ose braver le lion.

La forme du corps est ordinairement d'accord avec le naturel. Le lion a l'air noble, la hauteur de ses jambes est proportionnée à la longueur de son corps, l'épaisse et grande crinière qui couvre ses épaules et ombrage sa face, son regard assuré, sa démarche grave, tout semble annoncer sa fière et majestueuse intrépidité. Le tigre trop long de corps, trop bas sur ses jambes, la tête nue, les yeux hagards, la langue couleur de sang, toujours hors de la

gueule, n'a que les caractères de la basse méchanceté et de l'insatiable cruauté : il n'a pour tout instinct qu'une rage constante, une fureur aveugle, qui ne connoît, qui ne distingue rien, et qui lui fait souvent dévorer ses propres enfans, et déchirer leur mère lorsqu'elle veut les défendre. Que ne l'eut-il à l'excès cette soif de son sang ! ne pût-il l'éteindre qu'en détruisant, dès leur naissance, la race entière des monstres qu'il produit !

Heureusement pour le reste de la nature, l'espèce n'en est pas nombreuse, et paroît confinée aux climats les plus chauds de l'Inde orientale. Elle se trouve au Malabar, à Siam, à Bengale, dans les mêmes contrées qu'habitent l'éléphant et le rhinocéros : on prétend même que souvent le tigre accompagne ce dernier, et qu'il le suit pour manger sa fiente, qui lui sert de purgation ou de rafraîchissement : il fréquente avec lui les bords des fleuves

et des lacs ; car comme le sang ne fait que l'altérer, il a souvent besoin d'eau pour tempérer l'ardeur qui le consume, et d'ailleurs il attend près des eaux les animaux qui y arrivent, et que la chaleur du climat contraint d'y venir plusieurs fois chaque jour : c'est là qu'il choisit sa proie, ou plutôt qu'il multiplie ses massacres, car souvent il abandonne les animaux qu'il vient de mettre à mort pour en égorger d'autres; il semble qu'il cherche à goûter de leur sang, il le savoure, il s'en enivre; et lorsqu'il leur fend et déchire le corps, c'est pour y plonger la tête, et pour sucer à longs traits le sang dont il vient d'ouvrir la source, qui tarit presque toujours avant que sa soif ne s'éteigne.

Cependant quand il a mis à mort quelques gros animaux, comme un cheval, un buffle, il ne les éventre pas sur la place, s'il craint d'y être inquiété; pour les dépecer à son aise, il les em-

porte dans les bois, en les traînant avec tant de légéreté, que la vîtesse de sa course paroît à peine ralentie par la masse énorme qu'il entraîne. Ceci seul suffiroit pour faire juger de sa force; mais pour en donner une idée plus juste, arrêtons-nous un instant sur les dimensions et les proportions du corps de cet animal terrible. Quelques voyageurs l'ont comparé, pour la grandeur, à un cheval, d'autres à un buffle, d'autres ont seulement dit qu'il étoit beaucoup plus grand que le lion; mais nous pouvons citer des témoignages plus récens, et qui méritent une entière confiance. M. de la Lande-Magon nous a fait assurer qu'il avoit vu aux Indes orientales un tigre de quinze pieds, en y comprenant sans doute la longueur de la queue; si nous la supposons de quatre ou cinq pieds, ce tigre avoit au moins dix pieds de longueur. Il est vrai que celui dont nous avons la dépouille au cabinet du roi, n'a

qu'environ sept pieds de longueur depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue ; mais il avoit été pris, amené tout jeune, et ensuite toujours enfermé dans une loge étroite à la ménagerie, où le défaut de mouvement et le manque d'espace, l'ennui de la prison, la contrainte du corps, la nourriture peu convenable ont abrégé sa vie et retardé le développement, ou même réduit l'accroissement du corps. Nous verrons dans l'histoire du cerf, que ces animaux pris jeunes et renfermés dans des parcs trop peu spacieux, non-seulement ne prennent pas leur croissance entière, mais même se déforment et deviennent rachitiques et bassets, avec des jambes torses. Nous savons d'ailleurs, par les dissections que nous avons faites d'animaux de toute espèce élevés et nourris dans des ménageries, qu'ils ne parviennent jamais à leur grandeur entière ; que leur corps et leurs membres qui ne

peuvent s'exercer, restent au-dessous des dimensions de la nature; que les parties dont l'usage leur est absolument interdit, comme celles de la génération, sont si petites et si peu développées dans tous ces animaux captifs et célibataires, qu'on a de la peine à les trouver, et que souvent elles nous ont paru presqu'entièrement oblitérées. La seule différence du climat pourroit encore produire les mêmes effets que le manque d'exercice et la captivité: aucun animal des pays chauds ne peut produire dans les climats froids, y fût-il même très-libre et très-largement nourri; et comme la reproduction n'est qu'une suite naturelle de la pleine nutrition, il est évident que la première ne pouvant s'opérer, la seconde ne se fait pas complétement, et que dans ces animaux, le froid seul suffit pour restreindre la puissance du moule intérieur, et diminuer les facultés actives du développement, puis-

qu'il détruit celles de la reproduction.

Il n'est donc pas étonnant que ce tigre, dont le squelette et la peau nous sont venus de la ménagerie du roi, ne soit pas parvenu à sa juste grandeur ; cependant la seule vue de cette peau bourrée donne encore l'idée d'un animal formidable, et l'examen du squelette ne permet pas d'en douter. L'on voit, sur les os des jambes, des rugosités qui marquent des attaches de muscles encore plus fortes que celles du lion ; ces os sont aussi solides, mais plus courts, et comme nous l'avons dit, la hauteur des jambes dans le tigre n'est pas proportionnée à la grande longueur du corps. Ainsi cette vitesse terrible dont parle Pline, et que le nom même du tigre paroît indiquer, ne doit pas s'entendre des mouvemens ordinaires de la démarche, ni même de la célérité des pas dans une course suivie ; il est évident qu'ayant les jambes courtes, il ne peut marcher ni courir aussi vite

que ceux qui les ont proportionnellement plus longues : mais cette vîtesse terrible s'applique très-bien aux bonds prodigieux qu'il doit faire sans effort ; car en lui supposant, proportion gardée, autant de force et de souplesse qu'au chat qui lui ressemble beaucoup par la conformation, et qui dans l'instant d'un clin-d'œil fait un saut de plusieurs pieds d'étendue, on sentira que le tigre, dont le corps est dix fois plus long, peut dans un instant presque aussi court faire un bond de plusieurs toises. Ce n'est donc point la célérité de sa course, mais la vîtesse du saut, que Pline a voulu désigner, et qui rend en effet cet animal terrible, parce qu'il n'est pas possible d'en éviter l'effet.

Le tigre est peut-être le seul de tous les animaux dont on ne puisse fléchir le naturel ; ni la force, ni la contrainte, ni la violence ne peuvent le dompter. Il s'irrite des bons comme des mauvais

traitemens ; la douce habitude qui peut tout, ne peut rien sur cette nature de fer ; le temps, loin de l'amollir en tempérant les humeurs féroces, ne fait qu'aigrir le fiel de sa rage, il déchire la main qui le nourrit comme celle qui le frappe ; il rugit à la vue de tout être vivant ; chaque objet lui paroît une nouvelle proie, qu'il dévore d'avance de ses regards avides, qu'il menace par des frémissemens affreux mêlés d'un grincement de dents, et vers lequel il s'élance souvent malgré les chaînes et les grilles qui brisent sa fureur sans pouvoir la calmer.

L'espèce du tigre a toujours été plus rare et beaucoup moins répandue que celle du lion, cependant la tigresse produit, comme la lionne, quatre ou cinq petits ; elle est furieuse en tout temps, mais sa rage devient extrême lorsqu'on les lui ravit : elle brave tous les périls, elle suit les ravisseurs, qui, se trouvant pressés, sont obligés de lui

relâcher un de ses petits ; elle s'arrête, le saisit, l'emporte pour le mettre à l'abri, revient quelques instans après et les poursuit jusqu'aux portes des villes, ou jusqu'à leurs vaisseaux : et lorsqu'elle a perdu tout espoir de recouvrer sa perte, des cris forcenés et lugubres, des hurlemens affreux expriment sa douleur cruelle, et font encore frémir ceux qui les entendent de loin.

Le tigre fait mouvoir la peau de sa face, grince des dents, frémit, rugit comme fait le lion, mais son rugissement est différent ; quelques voyageurs l'ont comparé au cri de certains grands oiseaux. *Tigrides indomitæ rancant, rugiuntque leones.* (*Autor Philomelæ.*) Ce mot *rancant* n'a point d'équivalent en français ; ne pourrions-nous pas lui en donner un, et dire, les tigres *rauquent*, et les lions rugissent ? car le son de la voix du tigre est en effet très-rauque.

La peau de ces animaux est assez estimée, sur-tout à la Chine : les mandarins militaires en couvrent leurs chaises dans les marches publiques, ils en font aussi des couvertures de coussins pour l'hiver ; en Europe, ces peaux, quoique rares, ne sont pas d'un grand prix. On fait beaucoup plus de cas de celles du léopard de Guinée et du Sénégal, que nos fourreurs appellent *tigre*. Au reste, c'est la seule petite utilité qu'on puisse tirer de cet animal très-nuisible, dont on a prétendu que la sueur étoit un venin, et le poil de la moustache un poison sûr pour les hommes et pour les animaux ; mais c'est assez du mal très-réel qu'il fait de son vivant, sans chercher encore des qualités imaginaires et des poisons dans sa dépouille ; d'autant que les Indiens mangent de sa chair et ne la trouvent ni malsaine ni mauvaise ; et que si le poil de sa moustache pris en pilule, tue, c'est qu'étant dur et roide, une

ELLE

ux est assez
ie : les man-
vrent leurs
ubliques, ils
res de cous-
e, ces peaux,
s d'un grand
us de cas de
ée et du Sé-
pellent *tigre*.
petite utilité
nimal très-
ndu que la
e poil de la
our les hom-
; mais c'est
l fait de son
ore des qua-
sons dans sa
les Indiens
la trouvent
et que si le
s en pilule,
roide, une

Desve del. *Devisse Sculp.*

1. LE LÉOPARD. 2. LE LINX.

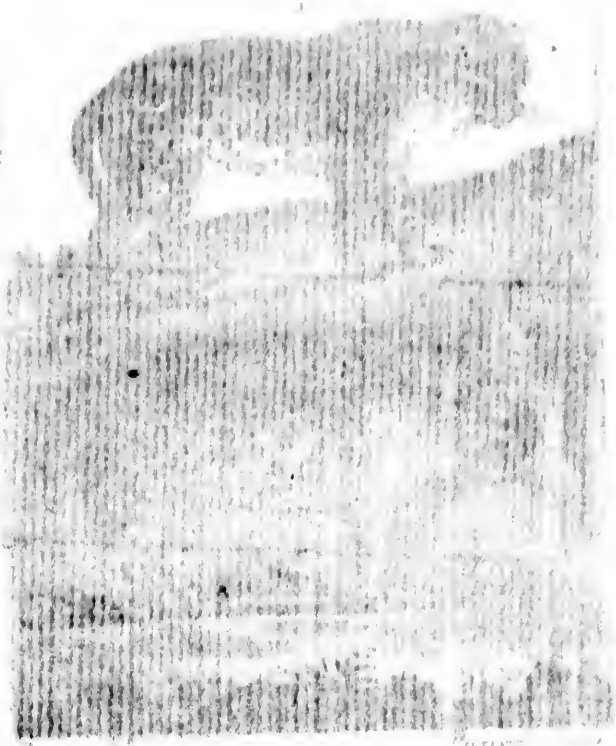
isse Sculp.

NX.

Deseve del. *Pierron Sculp.*

1. LA PANTHERE. 2. L'ONCE.

m. IV.
Sculp.



telle pilule fait dans l'estomac le même effet qu'un paquet de petites aiguilles.

LA PANTHÈRE,

L'ONCE ET LE LÉOPARD.

Pour me faire mieux entendre, pour éviter le faux emploi des noms, détruire les équivoques et prévenir les doutes, j'observerai d'abord, qu'avec les tigres dont nous venons de donner l'histoire, il se trouve encore dans l'ancien continent, c'est-à-dire, en Asie et en Afrique, trois autres espèces d'animaux de ce genre, toutes trois différentes du tigre, et toutes trois différentes entr'elles. Ces trois espèces sont la *panthère*, l'*once* et le *léopard*, lesquelles non-seulement ont été prises les unes pour les autres par les naturalistes, mais même ont été confondues avec les espèces du même genre qui se sont trouvées en

Amérique. Je mets à part pour le moment présent ces espèces que l'on a appelées indistinctement *tigres*, *panthères*, *léopards*, dans le Nouveau-Monde, pour ne parler que de celles de l'ancien continent, et afin de ne pas confondre les choses, et d'exposer plus nettement les objets qui y sont relatifs.

La première espèce de ce genre, et qui se trouve dans l'ancien continent, est la grande panthère que nous appellerons simplement *panthère*, qui étoit connue des Grecs, sous le nom de *pardalis*, des anciens Latins sous celui de *panthera*, ensuite sous le nom de *pardus*, et des Latins modernes, sous celui de *leopardus*. Le corps de cet animal, lorsqu'il a pris son accroissement entier, a cinq ou six pieds de longueur, en le mesurant depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue, laquelle est longue de plus de deux pieds; sa peau est, pour le fond du poil, d'un fauve plus ou moins foncé sur le

dos et sur les côtés du corps, et d'une couleur blanchâtre sous le ventre ; elle est marquée de taches noires en grands anneaux ou en forme de roses ; ces anneaux sont bien séparés les uns des autres sur les côtés du corps, évidés dans leur milieu, et la plupart ont une ou plusieurs taches au centre de la même couleur que le tour de l'anneau ; ces mêmes anneaux, dont les uns sont ovales et les autres circulaires, ont souvent plus de trois pouces de diamètre ; il n'y a que des taches pleines sur la tête, sur la poitrine, sur le ventre et sur les jambes.

La seconde espèce est la petite panthère d'Oppien, à laquelle les anciens n'ont pas donné de nom particulier ; mais que les voyageurs modernes ont appelée *once*, du nom corrompu *lynx* ou *lunx*. Nous conserverons à cet animal le nom d'*once*, qui nous paroît bien appliqué, parce qu'en effet il a quelque rapport avec le lynx. Il est beaucoup

plus petit que la panthère, n'ayant le corps que d'environ trois pieds et demi de longueur, ce qui est à-peu-près la taille du lynx; il a le poil plus long que la panthère, la queue beaucoup plus longue, de trois pieds de longueur, et quelquefois davantage, quoique le corps de l'once soit en tout d'un tiers au moins plus petit que celui de la panthère, dont la queue n'a guère que deux pieds ou deux pieds et demi tout au plus; le fond du poil de l'once est d'un gris blanchâtre sur le dos et sur les côtés du corps, et d'un gris encore plus blanc sous le ventre, au lieu que le dos et les côtés du corps de la panthère sont toujours d'un fauve plus ou moins foncé; les taches sont à-peu-près de la même forme et de la même grandeur dans l'une et dans l'autre.

La troisième espèce, dont les anciens ne font aucune mention, est un animal du Sénégal, de la Guinée et des autres pays méridionaux que les an-

ciens n'avoient pas découverts : nous l'appellerons *léopard*, qui est le nom qu'on a mal-à-propos appliqué à la grande panthère, et que nous emploierons, comme l'ont fait plusieurs voyageurs, pour désigner l'animal du Sénégal, dont il est ici question. Il est un peu plus grand que l'once, mais beaucoup moins que la panthère, n'ayant guère plus de quatre pieds de longueur ; la queue a deux pieds ou deux pieds et demi ; le fond du poil, sur le dos et sur les côtés du corps, est d'une couleur fauve plus ou moins foncée, le dessous du ventre est blanchâtre, les taches sont en anneaux ou en roses, mais ces anneaux sont beaucoup plus petits que ceux de la panthère ou de l'once, et la plupart sont composés de quatre ou cinq petites taches pleines : il y a aussi de ces taches pleines disposées irrégulièrement.

Ces trois animaux sont, comme l'on voit, très-différens les uns des autres,

et sont chacun de leur espèce : les marchands fourreurs appellent les peaux de la première espèce, *peaux de panthère ;* ainsi nous n'aurons pas changé ce nom puisqu'il est en usage ; ils appellent celles de la seconde espèce, *peaux de tigres d'Afrique*, ce nom est équivoque, et nous avons adopté celui d'*once ;* enfin, ils appellent improprement *peaux de tigre*, celles de l'animal que nous appelons ici *léopard.*

Oppien connoissoit nos deux premières espèces, c'est-à-dire, la panthère et l'once ; il a dit le premier, qu'il y avoit deux espèces de panthère ; les unes plus grandes et plus grosses, les autres plus petites, et cependant semblables par la forme du corps, par la variété et la disposition des taches, mais qui différoient par la longueur de la queue, que les petites ont beaucoup plus longue que les grandes.

Ainsi l'once diffère de la panthère, en ce qu'il est bien plus petit, qu'il a

la queue beaucoup plus longue, le poil plus long aussi et d'une couleur grise ou blanchâtre, et le léopard diffère de la panthère et de l'once en ce qu'il a la robe beaucoup plus belle, d'un fauve vif et brillant, quoique plus ou moins foncé avec des taches plus petites, et la plupart disposées par groupes comme si chacune de ces taches étoit formée de quatre taches réunies.

Nous observerons qu'il ne faut pas confondre en lisant les anciens, le *panther* avec la *panthère*. La panthère est l'animal dont il est ici question; le panther du Scholiaste d'Homère et des autres auteurs, est une espèce de loup timide que nous croyons être le chacal. Au reste le mot *pardalis* est l'ancien nom grec de la panthère; il se donnoit indistinctement au mâle et à la femelle. Le mot *pardus* est moins ancien, Lucain et Pline sont les premiers qui l'aient employé; celui de *leopardus* est encore plus nouveau, puisqu'il paroît

que c'est Jule Capitolin qui s'en est servi le premier ou l'un des premiers : et à l'égard du nom même de *panthera*, c'est un mot que les anciens Latins ont dérivé du grec, mais que les Grecs n'ont jamais employé.

La panthère que nous avons vue vivante, a l'air féroce, l'œil inquiet, le regard cruel, les mouvemens brusques, et les cris semblables à celui d'un dogue en colère ; elle a même la voix plus forte et plus rauque que le chien irrité ; elle a la langue rude et très-rouge, les dents fortes et pointues, les ongles aigus et durs, la peau belle, d'un fauve plus ou moins foncé, semée de taches noires arrondies en anneaux, ou réunies en forme de roses, le poil court, la queue marquée de grandes taches noires au-dessus et d'anneaux noirs et blancs vers l'extrémité. La panthère est de la taille et de la tournure d'un dogue de forte race, mais moins haute de jambes.

Les relations des voyageurs s'accordent avec les témoignages des anciens au sujet de la grande et de la petite panthère, c'est-à-dire, de notre panthère et de notre once. Il paroît qu'il existe aujourd'hui, comme du temps d'Oppien, dans la partie de l'Afrique qui s'étend le long de la mer Méditerranée, et dans les parties de l'Asie qui étoient connues des anciens, deux espèces de panthères; la plus grande a été appelée *panthère* ou *léopard*, et la plus petite *once*, par la plupart des voyageurs. Ils conviennent tous que l'once s'apprivoise aisément, qu'on le dresse à la chasse, et qu'on s'en sert à cet usage en Perse et dans plusieurs autres provinces de l'Asie; qu'il y a des onces assez petits pour qu'un cavalier puisse les porter en croupe, qu'ils sont assez doux pour se laisser manier et caresser avec la main. La panthère paroît être d'une nature plus fière et moins flexible; on la dompte plutôt

qu'on ne l'apprivoise, jamais elle ne perd en entier son caractère féroce, et lorsqu'on veut s'en servir pour la chasse, il faut beaucoup de soins pour la dresser, et encore plus de précautions pour la conduire et l'exercer. On la mène sur une charrette enfermée dans une cage, dont on lui ouvre la porte lorsque le gibier paroît; elle s'élance vers la bête, l'atteint ordinairement en trois ou quatre sauts, la terrasse et l'étrangle : mais si elle manque son coup, elle devient furieuse et se jette quelquefois sur son maître, qui d'ordinaire prévient ce danger en portant avec lui des morceaux de viande ou des animaux vivans, comme des agneaux, des chevreaux, dont il lui en jette un pour calmer sa fureur.

Au reste, l'espèce de l'once paroît être plus nombreuse et plus répandue que celle de la panthère; on la trouve très-communément en Barbarie, en Arabie et dans toutes les parties mé-

ridionales de l'Asie, à l'exception peut-être de l'Egypte ; elle s'est même étendue jusqu'à la Chine où on l'appelle *hinenpao*.

Ce qui fait qu'on se sert de l'once pour la chasse dans les climats chauds de l'Asie, c'est que les chiens y sont très-rares ; il n'y a, pour ainsi dire, que ceux qu'on y transporte, et encore perdent-ils en peu de temps leur voix et leur instinct ; d'ailleurs ni la panthère, ni l'once, ni le léopard ne peuvent souffrir les chiens, ils semblent les chercher et les attaquer de préférence sur toutes les autres bêtes. En Europe, nos chiens de chasse n'ont pas d'autres ennemis que le loup ; mais dans un pays rempli de tigres, de lions, de panthères, de léopards et d'onces, qui tous sont plus forts et plus cruels que le loup, il ne seroit pas possible de conserver des chiens. Au reste, l'once n'a pas l'odorat aussi fin que le chien, il ne suit pas les bêtes à la piste,

il ne lui seroit pas possible non plus de les atteindre dans une course suivie ; il ne chasse qu'à vue, et ne fait, pour ainsi dire, que s'élancer et se jeter sur le gibier, il saute si légèrement, qu'il franchit aisément un fossé ou une muraille de plusieurs pieds ; souvent il grimpe sur les arbres pour attendre les animaux au passage et se laisse tomber dessus ; cette manière d'attraper la proie est commune à la panthère, au léopard et à l'once.

Le léopard a les mêmes mœurs et le même naturel que la panthère, et je ne vois nulle part qu'on l'ait apprivoisé comme l'once, ni que les Nègres du Sénégal ou de Guinée, où il est très-commun, s'en soient jamais servis pour la chasse. Communément, il est plus grand que l'once et plus petit que la panthère ; il a la queue plus courte que l'once, quoiqu'elle soit longue de deux pieds et deux pieds et demi.

Ce léopard du Sénégal ou de Guinée,

auquel nous avons appliqué particulièrement le nom de *léopard*, est probablement l'animal que l'on appelle à Congo *engoi*, c'est peut-être aussi l'*antamba* de Madagascar ; nous rapportons ces noms, parce qu'il seroit utile, pour la connoissance des animaux, qu'on eût la liste de leurs noms dans les langues des pays qu'ils habitent.

L'espèce du léopard paroît être sujette à plus de variétés que celle de la panthère et de l'once : nous avons vu un grand nombre de peaux de ce léopard qui ne laissent pas de différer les unes des autres, soit par les nuances du fond du poil, soit par celles des taches dont les anneaux ou roses sont plus marquées et plus terminées dans les unes que dans les autres ; mais ces anneaux sont toujours de beaucoup plus petits que ceux de la panthère ou de l'once. Dans toutes les peaux du léopard les taches sont chacune à-peu-près de la même grandeur, de la même

figure, et c'est plutôt par la force de la teinte qu'elles diffèrent, étant moins fortement exprimées dans les unes de ces peaux et beaucoup plus fortement dans les autres. La couleur du fond du poil ne diffère qu'en ce qu'elles sont d'un fauve plus ou moins foncé, mais comme toutes ces peaux sont à très-peu-près de la même grandeur, tant pour le corps que pour la queue, il est très-vraisemblable qu'elles appartiennent toutes à la même espèce d'animal, et non pas à des animaux d'espèce différente.

La panthère, l'once et le léopard n'habitent que l'Afrique et les climats les plus chauds de l'Asie; ils ne se sont jamais répandus dans les pays du nord, ni même dans les régions tempérées. Aristote parle de la panthère comme d'un animal de l'Afrique et de l'Asie, et il dit expressément qu'il n'y en a point en Europe. Ainsi ces animaux qui sont pour ainsi dire confinés dans

la zone torride de l'ancien continent, n'ont pu passer dans le nouveau par les terres du nord, et l'on verra par la description que nous allons donner des animaux de ce genre qui se trouvent en Amérique, que ce sont des espèces différentes que l'on n'auroit pas dû confondre avec celles de l'Afrique et l'Asie, comme l'ont fait la plupart des auteurs qui ont écrit la nomenclature.

Ces animaux en général se plaisent dans les forêts touffues, et fréquentent souvent les bords des fleuves et les environs des habitations isolées, où ils cherchent à surprendre les animaux domestiques et les bêtes sauvages qui viennent chercher les eaux. Ils se jettent rarement sur les hommes, quand même ils seroient provoqués; ils grimpent aisément sur les arbres où ils suivent les chats sauvages et les autres animaux qui ne peuvent leur échapper. Quoiqu'ils ne vivent que de proie et qu'ils soient ordinairement fort mai-

gres, les voyageurs prétendent que leur chair n'est pas mauvaise à manger: les Indiens et les Nègres la trouvent bonne; mais il est vrai qu'ils trouvent celle du chien encore meilleure, et qu'ils s'en régalent comme si c'étoit un mets délicieux. A l'égard de leurs peaux, elles sont toutes précieuses et font de très-belles fourrures; la plus belle et la plus chère, est celle du léopard; une seule de ces peaux coûte huit ou dix louis, lorsque le fauve en est vif et brillant, et que les taches en sont bien noires et bien terminées.

LE JAGUAR ET LE JAGUARÈTE.

Le jaguar ressemble à l'once par la grandeur du corps, par la forme de la plupart des taches dont sa robe est semée, même par le naturel; il est moins fier et moins féroce que le léopard et la panthère: il a le fond du poil d'un beau fauve comme le léopard et

non pas gris comme l'once; il a la queue plus courte que l'un et l'autre, le poil plus long que la panthère et plus court que l'once; il l'a crêpé lorsqu'il est jeune, et lisse lorsqu'il devient adulte. Nous n'avons pas vu cet animal vivant, mais on nous l'a envoyé bien entier et bien conservé dans une liqueur préparée, et c'est sur ce sujet que nous en avons fait le dessin et la description: il avoit été pris tout petit, et élevé dans la maison jusqu'à l'âge de deux ans, qu'on le fit tuer pour nous l'envoyer; il n'avoit donc pas encore acquis toute l'étendue de ses dimensions naturelles; mais il n'en est pas moins évident par la seule inspection de cet animal, âgé de deux ans, qu'il est à peine de la taille d'un dogue ordinaire ou de moyenne race, lorsqu'il a pris son accroissement entier. C'est cependant l'animal le plus formidable, le plus cruel, c'est en un mot le tigre du Nouveau-Monde, dans lequel la nature

semble avoir rapetissé tous les genres d'animaux quadrupèdes. Le jaguar vit de proie comme le tigre, mais il ne faut, pour le faire fuir, que lui présenter un tison allumé, et même lorsqu'il est repu, il perd tout courage et toute vivacité, un chien seul suffit pour lui donner la chasse; il se ressent en tout de l'indolence du climat; il n'est léger, agile, alerte, que quand la faim le presse. Les sauvages, naturellement poltrons, ne laissent pas de redouter sa rencontre; ils prétendent qu'il a pour eux un goût de préférence; que quand il les trouve endormis avec des Européens, il respecte ceux-ci, et ne se jette que sur eux. On conte la même chose du léopard, on dit qu'il préfère les hommes noirs aux blancs, qu'il semble les connoître à l'odeur, et qu'il les choisit la nuit comme le jour.

Les auteurs qui ont écrit l'histoire du Nouveau Monde, ont presque tous

fait mention de cet animal ; les uns sous le nom de *tigre* ou de *léopard*, les autres sous les noms propres qu'il portoit au Brésil, au Méxique, &c. Les premiers qui en aient donné une description détaillée, sont Pison et Marcgrave, ils l'ont appelé *jaguara* au lieu de *janouara*, qui étoit son nom en langue brasilienne ; ils ont aussi indiqué un autre animal du même genre et peut-être de la même espèce sous le nom de *jaguarète*. Nous l'avons distingué du jaguar dans notre énumération, comme l'ont fait ces deux auteurs, parce qu'il y a quelque apparence que ce peuvent être des animaux d'espèce différente : cependant comme nous n'avons vu que l'un de ces deux animaux, nous ne pouvons pas décider si ce sont en effet deux espèces distinctes, ou si ce n'est qu'une variété de la même espèce. Pison et Marcgrave disent que le jaguarète diffère du jaguar en ce qu'il a le poil court, plus lustré

et d'une couleur toute différente, étant noir, semé de taches encore plus noires. Mais au reste, il ressemble si fort au jaguar par la forme du corps, par le naturel et par les habitudes, qu'il se pourroit que ce ne fût qu'une variété de la même espèce; d'autant plus qu'on a dû remarquer, par le témoignage même de Pison, que dans le jaguar, la couleur du fond du poil et celle des taches dont il est marqué, varient dans les différens individus de cette même espèce. Il dit que les uns sont marqués de taches noires, et les autres de taches rousses ou jaunes: et à l'égard de la différence totale de la couleur, c'est-à-dire, du blanc, du gris, ou du fauve au noir, on la trouve dans plusieurs autres espèces d'animaux; il y a des loups noirs, des renards noirs, des écureuils noirs, &c. Et si ces variations de la nature sont plus rares dans les animaux sauvages que dans les animaux domestiques,

c'est que le nombre des hasards qui peuvent les produire, est moins grand dans les premiers, dont la vie étant plus uniforme, la nourriture moins variée, la liberté plus grande que dans les derniers, leur nature doit être plus constante, c'est-à-dire, moins sujette aux changemens et à ces variations qu'on doit regarder comme accidentelles, quand elles ne tombent que sur la couleur du poil.

Le jaguar se trouve au Brésil, au Paraguay, au Tucuman, à la Guiane, au pays des Amazones, au Mexique et dans toutes les contrées méridionales de l'Amérique, il est cependant plus rare à Cayenne que le couguar, qu'ils ont appelé le *tigre rouge ;* et le jaguar est maintenant moins commun au Brésil, qui paroît être son pays natal, qu'il ne l'étoit autrefois : on a mis sa tête à prix ; on en a beaucoup détruit, et il s'est retiré loin des côtes dans la profondeur des terres. Le jaguarète a tou-

jours été plus rare, ou du moins il s'éloigne encore plus des lieux habités, et le petit nombre de voyageurs qui en ont fait mention, paroissent n'en parler que d'après Marcgrave et Pison.

M. Sonini de Manoncourt a fait quelques bonnes observations sur les jaguars de la Guiane, que je crois devoir publier.

« Le jaguar, dit-il, n'a pas le poil crêpé lorsqu'il est jeune, comme le dit M. de Buffon, *Histoire Naturelle.* J'ai vu de très-jeunes jaguars, qui avoient le poil aussi lisse que les grands: cette observation m'a été confirmée par des chasseurs instruits. Quant à la taille des jaguars, j'ose encore assurer qu'elle est bien au-dessus de celle que leur donne M. de Buffon, lorsqu'il dit, *page* 107, qu'il est à peine de la taille d'un dogue ordinaire ou de moyenne race, quand il a pris son accroissement entier. J'ai eu deux peaux de jaguars que l'on m'a assuré appartenir à des

sujets de deux ou trois ans, dont l'une avoit près de cinq pieds de long, depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue, laquelle a deux pieds de longueur; il y en a de bien plus grands. J'ai vu moi-même, dans les forêts de la Guiane, des traces de ces animaux, qui faisoient juger, ainsi que l'a dit M. de la Condamine, que les tigres ou les animaux que l'on appelle ainsi en Amérique, ne différoient pas en grandeur de ceux d'Afrique. Je pense même qu'à l'exception du vrai tigre (le tigre royal) celui de l'Amérique est le plus grand des animaux auxquels on a donné cette dénomination, puisque, selon M. de Buffon, la panthère, qui est le plus grand de ces animaux, n'a que cinq ou six pieds de longueur lorsqu'elle a pris son accroissement entier, et que bien certainement il existe en Amérique des quadrupèdes de ce genre qui passent de beaucoup cette dimension. La couleur de la peau du jaguar varie

suivant l'âge; les jeunes l'ont d'un fauve très-foncé, presque roux et même brun; cette couleur s'éclaircit à mesure que l'animal vieillit.

» Le jaguar n'est pas aussi indolent ni aussi timide que quelques voyageurs, et d'après eux M. de Buffon, l'ont écrit: il se jette sur tous les chiens qu'il rencontre, loin d'en avoir peur; il fait beaucoup de dégât dans les troupeaux: ceux qui habitent dans les déserts de la Guiane sont même dangereux pour les hommes. Dans un voyage que j'ai fait dans ces grandes forêts, nous fûmes tourmentés pendant deux nuits de suite par un jaguar, malgré un très-grand feu que l'on avoit eu soin d'allumer et d'entretenir; il rôdoit continuellement autour de nous; il nous fut impossible de le tirer; car, dès qu'il se voyoit couché en joue, il se glissoit d'une manière si prompte, qu'il disparoissoit pour le moment; il revenoit ensuite d'un autre côté, et

nous tenoit ainsi continuellement en alerte ; malgré notre vigilance nous ne pûmes jamais venir à bout de le tirer ; il continua son manége durant deux nuits entières ; la troisième il revint, mais lassé apparemment de ne pouvoir venir à bout de son projet, et voyant d'ailleurs que nous avions augmenté le feu, duquel il craignoit d'approcher de trop près, il nous laissa en hurlant d'une manière effroyable. Son cri *hou, hou*, a quelque chose de plaintif, et il est grave et fort comme celui du bœuf.

» Quant au goût de préférence que l'on suppose au jaguar pour les naturels du pays plutôt que pour les nègres et les blancs, je présume que c'est un conte A Cayenne, j'ai trouvé cette opinion établie ; mais j'ai voyagé avec les Sauvages dans des endroits, où les tigres d'une grandeur démesurée étoient communs, jamais je n'ai remarqué qu'ils aient une peur bien grande de ces animaux ; ils suspendoient, comme

nous, leurs hamacs à des arbres, s'éloignoient à une certaine distance de nous, et ne prenoient pas la même précaution que nous d'allumer un grand feu ; ils se contentoient d'en faire un très-petit, qui le plus souvent s'éteignoit dans le cours de la nuit. Ces jaguars n'ont point de plus cruel ennemi que le fourmillier ou tamanoir ; quoiqu'il n'ait point de dents pour se défendre, dès qu'il est attaqué par un jaguar, il se couche sur le dos, le saisit avec ses griffes, qu'il a d'une grandeur prodigieuse, l'étouffe et le déchire ».

LE SERVAL.

Cet animal, qui a vécu pendant quelques années à la ménagerie du roi, sous le nom de *chat-tigre*, nous paroît être le même que celui qui a été décrit par MM. de l'Académie, sous le nom de *chat-pard*; et nous ignorerions peut-être encore son vrai nom, si M. le mar-

Desève del. *Pierron Sculp.*

1. LE SERVAL. 2. LE CHAT SAUVAGE.

quis de Montmirail ne l'eût trouvé dans un voyage italien, dont il a fait la traduction et l'extrait. « Le *maraputé*, que les Portugais de l'Indo appellent *serval* (dit le P. Vincent Marie), est un animal sauvage et féroce, plus gros que le chat sauvage et un peu plus petit que la civette, de laquelle il diffère en ce que sa tête est plus ronde et plus grosse, relativement au volume de son corps, et que son front paroît plus creusé dans le milieu : il ressemble à la panthère par les couleurs du poil qui est fauve sur la tête, le dos, les flancs, et blanc sous le ventre, et aussi par les taches qui sont distinctes, également distribuées, et un peu plus petites que celles de la panthère; ses yeux sont très-brillans, ses moustaches fournies de soies longues et roides; il a la queue courte, les pieds grands et armés d'ongles longs et crochus. On le trouve dans les montagnes de l'Inde; on le voit rarement à terre, il se tient presque tou-

jours sur les arbres, où il fait son nid et prend les oiseaux, desquels il se nourrit; il saute aussi légèrement qu'un singe, d'un arbre à l'autre, et avec tant d'adresse et d'agilité, qu'en un instant il parcourt un grand espace, et qu'il ne fait, pour ainsi dire, que paroître et disparoître : il est d'un naturel féroce, cependant il fuit à l'aspect de l'homme, à moins qu'on ne l'irrite, sur-tout en dérangeant sa bauge; car alors il devient furieux, il s'élance, mord et déchire à-peu-près comme la panthère ».

La captivité, les bons ou les mauvais traitemens, ne peuvent ni dompter ni adoucir la férocité de cet animal; celui que nous avons vu à la ménagerie étoit toujours sur le point de s'élancer contre ceux qui l'approchoient : on n'a pu le dessiner ni le décrire qu'à travers la grille de sa loge; on le nourrissoit de chair comme les panthères et les léopards.

Ce serval ou maraputé de Malabar

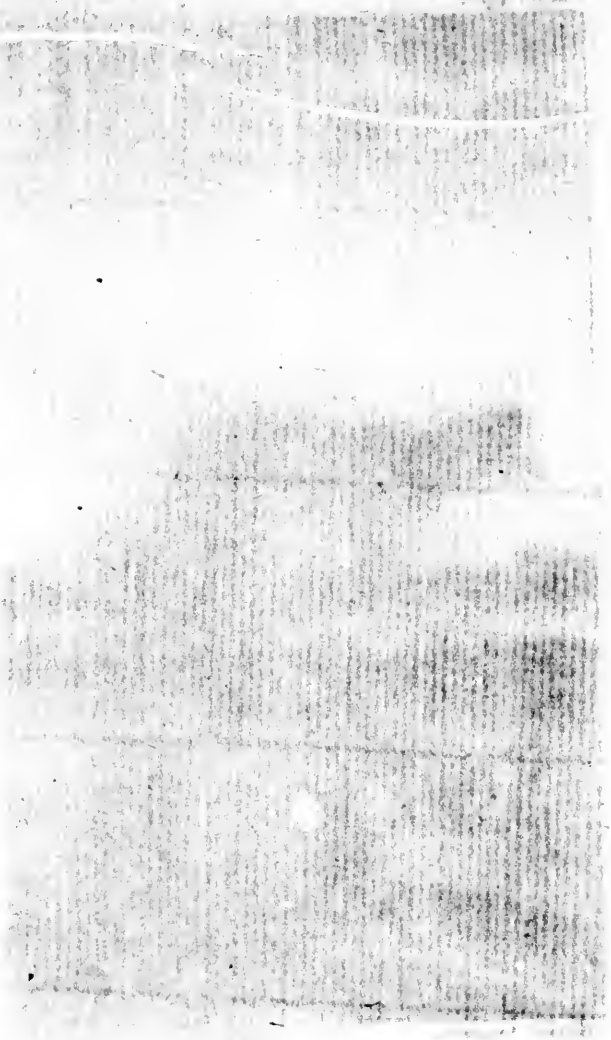
et des Indes, nous paroît être le même animal que le chat-tigre du Sénégal et du Cap de Bonne-Espérance, qui, selon le témoignage des voyageurs, ressemble au chat par la figure, et au tigre (c'est-à-dire, à la panthère ou au léopard) par les taches noires et blanches de son poil; « cet animal, disent-ils, est quatre fois plus gros qu'un chat; il est vorace et mange les singes, les rats et les autres animaux ».

Par la comparaison que nous avons faite du serval avec le chat-pard décrit par MM. de l'Académie, nous n'y avons trouvé d'autres différences que les longues taches du dos, et les anneaux de la queue du chat-pard, qui ne sont pas dans le serval; il a seulement ces taches du dos placées plus près que celles des autres parties du corps; mais cette petite disconvenance fait une différence trop légère, pour qu'on puisse douter de l'identité d'espèce de ces deux animaux.

L'OCELOT.

L'ocelot est un animal d'Amérique féroce et carnassier, que l'on doit placer à côté du jaguar, du cougar, ou immédiatement après; car il en approche pour la grandeur, et leur ressemble par le naturel et par la figure. De tous les animaux à peau *tigrée*, l'ocelot mâle a certainement la robe la plus belle et la plus élégamment variée; celle du léopard même n'en approche pas pour la vivacité des couleurs et la régularité du dessin; et celle du jaguar, de la panthère ou de l'once en approche encore moins; mais dans l'ocelot femelle, les couleurs sont bien plus foibles et le dessin moins régulier; il manque à sa robe beaucoup de fleurs et d'ornemens qui se trouvent sur celle du mâle.

Lorsque l'ocelot a pris son entier accroissement, il a, selon Grégoire de



Desève del *Devisse Sculp.*

1. LE JAGUARD. 2. L'OCELOT.

Bolivar, deux pieds et demi de hauteur sur environ quatre pieds de longueur; la queue, quoiqu'assez longue, ne touche cependant pas la terre lorsqu'elle est pendante, et par conséquent elle n'a guère que deux pieds de longueur. Cet animal est très-vorace, il est en même temps timide; il attaque rarement les hommes, il craint les chiens; et dès qu'il en est poursuivi, il gagne les bois et grimpe sur un arbre; il y demeure, et même y séjourne pour dormir et pour épier le gibier ou le bétail, sur lequel il s'élance dès qu'il le voit à portée; il préfère le sang à la chair, et c'est par cette raison qu'il détruit un grand nombre d'animaux, parce qu'au lieu de se rassasier en les dévorant, il ne fait que se désaltérer en leur suçant le sang.

Dans l'état de captivité, il conserve ses mœurs, rien ne peut adoucir son naturel féroce, rien ne peut calmer ses mouvemens inquiets, on est obligé de

le tenir toujours en cage. « A trois mois (dit M. l'Escot) lorsque mes deux petits eurent dévoré une chienne qui leur servoit de nourrice, je les tins en cage, et je les ai nourris avec de la viande fraîche, dont ils mangent sept à huit livres par jour; ils fraient ensemble mâle et femelle comme nos chats domestiques; il règne entr'eux une supériorité singulière de la part du mâle; quelque appétit qu'ayent ces deux animaux, jamais la femelle ne s'avise de rien prendre que le mâle n'ait sa saturation, et qu'il ne lui envoie les morceaux dont il ne veut plus; je leur ai donné plusieurs fois des chats vivans, ils leur sucent le sang jusqu'à ce que mort s'ensuive, mais jamais ils ne les mangent; j'avois embarqué pour leur subsistance deux chevreaux: ils ne mangent d'aucune viande cuite ni salée ».

Il paroît, par le témoignage de Grégoire de Bolivar, que ces animaux ne

produisent ordinairement que deux petits, et celui de M. l'Escot semble confirmer ce fait; car il dit aussi qu'on avoit tué la mère, avant de prendre les deux petits dont nous venons de parler. Il en est de l'ocelot comme du jaguar, de la panthère, du léopard, du tigre et du lion : tous ces animaux remarquables par leur grandeur, ne produisent qu'en petit nombre, au lieu que les chats, qu'on pourroit associer à cette même tribu, produisent en assez grand nombre, ce qui prouve que le plus ou le moins dans la production, tient beaucoup plus à la grandeur qu'à la forme.

LE MARGAY.

Le margay est beaucoup plus petit que l'ocelot; il ressemble au chat sauvage par la grandeur et la figure du corps, il a seulement la tête plus carrée, le museau moins court, les oreilles

plus arrondies et la queue plus longue ; son poil est aussi plus court que celui du chat sauvage ; et il est marqué de bandes, de raies et de taches noires sur un fond de couleur fauve ; on nous l'a envoyé de Cayenne sous le nom de *chat-tigre*, et il tient en effet de la nature du chat et de celle du jaguar ou de l'ocelot, qui sont les deux animaux auxquels on a donné le nom de *tigre* dans le nouveau continent. Selon Fernandès, cet animal, lorsqu'il a pris son accroissement en entier, n'est pas tout-à-fait si grand que la civette ; et selon Marcgrave, dont la comparaison nous paroît plus juste, il est de la grandeur du chat sauvage, auquel il ressemble aussi par les habitudes naturelles, ne vivant que de petit gibier, de volailles, &c. mais il est très-difficile à apprivoiser, et ne perd même jamais son naturel féroce. Il varie beaucoup pour les couleurs, quoiqu'ordinairement il soit tel que nous le présentons ici : c'est

un animal très-commun à la Guiane, au Brésil et dans toutes les autres provinces de l'Amérique méridionale. Il y a apparence que c'est le même qu'à la Louisiane on appelle *Pithou*, mais l'espèce en est moins commune dans les pays tempérés que dans les climats chauds.

Si nous faisons la révision de ces animaux cruels, dont la robe est si belle et la nature si perfide, nous trouverons dans l'ancien continent le tigre, la panthère, le léopard, l'once, le serval; et dans le nouveau, le jaguar, l'ocelot et le margay, qui, tous trois, ne paroissent être que des diminutifs des premiers, et qui, n'en ayant ni la taille ni la force, sont aussi timides, aussi lâches que les autres sont intrépides et fiers.

Il y a encore un animal de ce genre qui semble différer de tous ceux que nous venons de nommer, les fourreurs l'appellent *guépard*; nous en avons vu

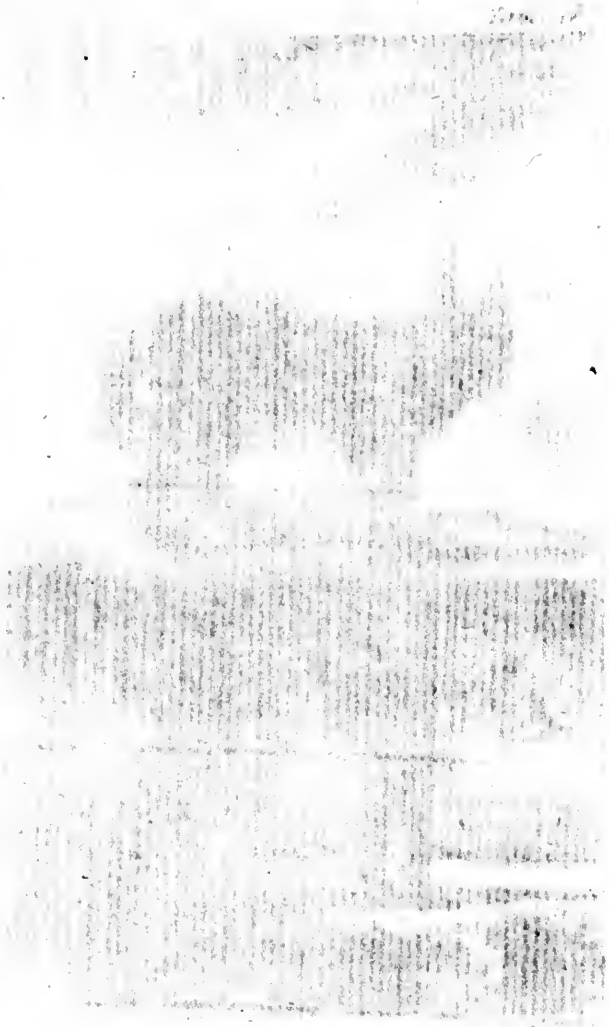
plusieurs peaux, elles ressemblent à celle du lynx, par la longueur du poil; mais les oreilles n'étant pas terminées par un pinceau, le guépard n'est point un lynx; il n'est aussi ni panthère, ni léopard, il n'a pas le poil court comme ces animaux, et il diffère de tous par une espèce de crinière ou de poil long de quatre ou cinq pouces, qu'il porte sur le cou et entre les épaules; il a aussi le poil du ventre long de trois à quatre pouces, et la queue à proportion plus courte que la panthère, le léopard ou l'once; il est à-peu-près de la taille de ce dernier animal, n'ayant qu'environ trois pieds et demi de longueur de corps; au reste, sa robe, qui est d'un fauve très-pâle, est parsemée, comme celle du léopard, de taches noires, mais plus voisines les unes des autres et plus petites, n'ayant que trois ou quatre lignes de diamètre.

J'ai pensé que cet animal devoit être le même que celui qu'indique Kolbe,

sous le nom de *loup-tigre* ; c'est un animal commun dans les terres voisines du Cap de Bonne-Espérance ; tout le jour, il se tient dans des fentes des rochers, ou dans des trous qu'il se creuse en terre ; pendant la nuit, il va chercher sa proie ; mais, comme il hurle en chassant son gibier, il avertit les hommes et les animaux, en sorte qu'il est assez aisé de l'éviter ou de le tuer. Au reste, il paroît que le mot *guépard* est dérivé de *léparď* ; c'est ainsi que les Allemands et les Hollandais appellent le léopard ; nous avons aussi reconnu qu'il y a des variétés dans cette espèce, pour le fond du poil et pour la couleur des taches ; mais tous les guépards ont le caractère commun des longs poils sous le ventre, et de la crinière sur le cou.

LE COUGUAR.

Le couguar a la taille aussi longue, mais moins étoffée que le jaguar; il est plus levreté, plus effilé et plus haut sur ses jambes; il a la tête petite, la queue longue, le poil court et de couleur presqu'uniforme, d'un roux vif, mêlé de quelques teintes noirâtres, sur-tout au-dessus du dos; il n'est marqué ni de bandes longues comme le tigre, ni de taches rondes et pleines comme le léopard, ni de taches en anneaux ou en roses comme l'once et la panthère; il a le menton blanchâtre, ainsi que la gorge et toutes les parties inférieures du corps. Quoique plus foible, il est aussi féroce et peut-être plus cruel que le jaguar; il paroît être encore plus acharné sur sa proie, il la dévore sans la dépecer; dès qu'il l'a saisie, il l'entame, la suce, la mange de suite et ne la quitte pas qu'il ne soit pleinement rassasié.



Desève del. Montet Sculp.

1. LE COUGUAR. 2. LE CARACAL.

Cet animal est assez commun à la Guiane; autrefois on l'a vu arriver à la nage et en nombre dans l'île de Cayenne, pour attaquer et dévaster les troupeaux : c'étoit dans les commencemens un fléau pour la colonie ; mais peu à peu on l'a chassé, détruit et relégué loin des habitations. On le trouve au Brésil, au Paraguay, au pays des Amazones, et il y a grande apparence que l'animal qui nous est indiqué dans quelques relations sous le nom d'*ocorome*, dans le pays des Moxes au Pérou, est le même que le couguar, aussi-bien que celui du pays des Iroquois, qu'on a regardé comme un tigre, quoiqu'il ne soit point moucheté comme la panthère, ni marqué de bandes longues comme le tigre.

Le couguar, par la légéreté de son corps et la plus grande longueur de ses jambes, doit mieux courir que le jaguar, et grimper aussi plus aisément sur les arbres; ils sont tous deux éga-

lement paresseux et poltrons dès qu'ils sont rassasiés ; ils n'attaquent presque jamais les hommes, à moins qu'ils ne les trouvent endormis. Lorsqu'on veut passer la nuit ou s'arrêter dans les bois, il suffit d'allumer du feu pour les empêcher d'approcher. Ils se plaisent à l'ombre dans les grandes forêts ; ils se cachent dans un fort ou même sur un arbre touffu, d'où ils s'élancent sur les animaux qui passent. Quoiqu'ils ne vivent que de proie et qu'ils s'abreuvent plus souvent de sang que d'eau, on prétend que leur chair est très-bonne à manger. Pison dit expressément qu'elle est aussi bonne que celle du veau ; d'autres la comparent à celle du mouton : j'ai bien de la peine à croire que ce soit en effet une viande de bon goût, j'aime mieux m'en rapporter au témoignage de Desmarchais, qui dit que ce qu'il y a de mieux dans ces animaux, c'est la peau dont on fait des housses de cheval, et qu'on est

peu friand de leur chair, qui d'ordinaire est maigre, et d'un fumet peu agréable.

Le couguar de Pensilvanie diffère beaucoup, par sa taille et par ses dimensions, du couguar de Cayenne : il est plus bas des jambes, beaucoup plus long de corps, la queue aussi de trois ou quatre pouces plus longue. Au reste, ils se ressemblent parfaitement par la couleur du poil, par la forme de la tête et par celle des oreilles. Le couguar de Pensilvanie, ajoute M. Colinson, est un animal remarquable par son corps mince et très alongé, ses jambes courtes et sa longue queue.

Le couguar réduit en captivité, est presque aussi doux que les autres animaux domestiques.

« J'ai vu (dit l'auteur des Recherches sur les Américains) un couguar vivant, chez Ducos, maître des bêtes étrangères : il avoit la tranquillité d'un chien et beaucoup plus que la corpu-

lence d'un très-grand dogue ; il est haut monté sur ses jambes, ce qui le rend svelte et alerte ; ses dents canines sont coniques et très-grandes. On ne l'avoit ni désarmé ni emmuselé, et on le conduisoit en laisse... Il se laissoit flatter de la main, et je vis de petits garçons monter sur son dos et s'y tenir à califourchon. Le nom de tigre poltron lui a été bien donné.

LE LYNX, ou LOUP-CERVIER.

Cet animal qui habite les climats froids plus volontiers que les pays tempérés, est du nombre de ceux qui ont pu passer d'un continent à l'autre par les terres du nord, aussi l'a-t-on trouvé dans l'Amérique septentrionale. Les voyageurs l'ont indiqué d'une manière à ne s'y pas méprendre, et d'ailleurs on sait que la peau de cet animal fait un objet de commerce de l'Amérique en Europe. Ces loups-cerviers de Ca-

nada sont seulement, comme je l'ai déja dit, plus petits et plus blancs que ceux d'Europe; et c'est cette différence de grandeur qui les a fait appeler *chats-cerviers*, et qui a induit les nomenclateurs à les regarder comme des animaux d'espèce différente. Sans vouloir prononcer décisivement sur cette question, il nous a paru que le chat-cervier de Canada et le loup-cervier de Moscovie, sont de la même espèce, 1°. parce que la différence de grandeur n'est pas fort considérable, et qu'elle est à-peu-près relativement la même que celle qui se trouve entre les animaux communs aux deux continens; les loups, les renards, &c. étant plus petits en Amérique qu'en Europe, il doit en être de même du lynx ou loup-cervier; 2°. parce que, dans le nord de l'Europe même, ces animaux varient pour la grandeur, et que les auteurs font mention de deux espèces, l'une plus petite et l'autre plus

grande ; 3°. enfin, parce que ces animaux affectant les mêmes climats, et étant du même naturel, de la même figure, et ne différant entr'eux que par la grandeur du corps, et quelques nuances de couleur, ces caractères ne me paroissent pas suffisans pour les séparer et prononcer qu'il soient de deux espèces différentes.

Le lynx, dont les anciens ont dit que la vue étoit assez perçante pour pénétrer les corps opaques, dont l'urine avoit la merveilleuse propriété de devenir un corps solide, une pierre précieuse appelée *lapis lyncurius*, est un animal fabuleux, aussi bien que toutes les propriétés qu'on lui attribue : ce lynx imaginaire n'a d'autre rapport avec le vrai lynx, que celui du nom. Il ne faut donc pas, comme l'ont fait la plupart des naturalistes, attribuer à celui-ci, qui est un être réel, les propriétés de cet animal imaginaire, à l'existence duquel Pline lui-même

n'a pas l'air de croire, puisqu'il n'en parle que comme d'une bête extraordinaire, et qu'il le met à la tête des sphynx, des pégases, des licornes, et des autres prodiges ou monstres qu'enfante l'Ethiopie.

Notre lynx ne voit point au travers les murailles, mais il est vrai qu'il a les yeux brillans, le regard doux, l'air agréable et gai; son urine ne fait pas des pierres précieuses, mais seulement il la recouvre le terre, comme font les chats, auxquels il ressemble beaucoup, et dont il a les mœurs et même la propreté. Il n'a rien du loup qu'une espèce de hurlement qui, se faisant entendre de loin, a dû tromper les chasseurs, et leur faire croire qu'ils entendoient un loup. Cela seul a peut-être suffi pour lui faire donner le nom de *loup*, auquel pour le distinguer du vrai loup, les chasseurs auront ajouté l'épithète de *cervier*, parce qu'il attaque les cerfs, ou plutôt parce que sa peau est variée

de taches à-peu-près comme celles des jeunes cerfs, lorsqu'ils ont la livrée. Le lynx est moins gros que le loup, et plus bas sur ses jambes; il est communément de la grandeur d'un renard; il diffère de la panthère et de l'once par les caractères suivans. Il a le poil plus long, les taches moins vives et mal terminées, les oreilles bien plus grandes et surmontées à leur extrémité d'un pinceau de poils noirs; la queue beaucoup plus courte et noire à l'extrémité, le tour des yeux blanc, et l'air de la face plus agréable et moins féroce. La robe du mâle est mieux marquée que celle de la femelle; il ne court pas de suite comme le loup, il marche et saute comme le chat: il vit de chasse et poursuit son gibier jusqu'à la cime des arbres; les chats sauvages, les martes, les hermines, les écureuils ne peuvent lui échapper; il saisit aussi les oiseaux, il attend les cerfs, les chevreuils, les lièvres au passage, et s'é-

lance dessus : il les prend à la gorge, et lorsqu'il s'est rendu maître de sa victime, il lui suce le sang et lui ouvre la tête pour manger la cervelle, après quoi souvent il l'abandonne pour en chercher un autre ; rarement il retourne à sa première proie, et c'est ce qui a fait dire que, de tous les animaux le lynx étoit celui qui avoit le moins de mémoire. Son poil change de couleur suivant les climats et la saison, les fourrures d'hiver sont plus belles, meilleures et plus fournies que celles de l'été ; sa chair, comme celle de tous les animaux de proie, n'est pas bonne à manger.

Le lynx de Norwège, décrit par Pontoppidam, est blanc ou d'un gris clairsemé de taches foncées. Ses griffes, ainsi que celles des autres lynxs, sont comme celles des chats ; il voûte son dos, et saute comme eux avec beaucoup de vîtesse sur sa proie. Lorsqu'il est attaqué par un chien, il se renverse

sur le dos et se défend avec ses griffes, au point de le rebuter bien vîte. Cet auteur ajoute qu'il y en a quatre espèces en Norwège, que les uns approchent de la figure du loup, les autres de celle du renard, d'autres de celle du chat, et enfin d'autres qui ont la tête formée comme celle d'un poulain; ce dernier fait, que je crois faux, me fait douter des précédens. L'auteur ajoute des choses plus probables:

« Le loup-cervier, dit-il, ne court pas les champs; il se cache dans les bois et dans les cavernes, il fait sa retraite tortueuse et profonde, et on l'en fait sortir par le feu et la fumée. Sa vue est perçante, il voit de très-loin sa proie; il ne mange souvent d'une brebis ou d'une chèvre, que la cervelle, le foie et les intestins, et il creuse la terre sous les portes pour entrer dans les bergeries ».

L'espèce en est répandue non-seulement en Europe, mais dans toutes les

provinces du nord de l'Asie. On l'appelle *chulon*, ou *chelason* en Tartarie. Les peaux en sont fort estimées, et, quoiqu'elles soient assez communes, elles se vendent également cher en Norwège, en Russie, et jusqu'à la Chine, où l'on en fait un grand usage pour des manchons et d'autres fourrures.

LE CARACAL.

Quoique le caracal ressemble au lynx par la grandeur et la forme du corps, par l'air de la tête, et qu'il ait comme lui le caractère singulier, et, pour ainsi dire, unique d'un long pinceau de poils noirs à la pointe des oreilles, nous avons présumé par les disconvenances qui se trouvent entre ces deux animaux, qu'ils étoient d'espèces différentes. Le caracal n'est point moucheté comme le lynx ; il a le poil plus rude et plus court, la queue beaucoup

plus longue et d'une couleur uniforme, le museau plus alongé, la mine beaucoup moins douce et le naturel plus féroce. Le lynx n'habite que dans les pays froids ou tempérés; le caracal ne se trouve que dans les climats les plus chauds : c'est autant par cette différence du naturel et du climat, que nous les avons jugés de deux espèces différentes, que par l'inspection et par la comparaison des deux animaux que nous avons vus vivans, et qui, comme tous ceux que nous avons donnés jusqu'ici, ont été dessinés et décrits d'après nature.

Cet animal est commun en Barbarie, en Arabie et dans tous les pays qu'habitent le lion, la panthère et l'once; comme eux il vit de proie, mais étant plus petit et bien plus foible, il a plus de peine à se procurer sa subsistance; il n'a, pour ainsi dire, que ce que les autres lui laissent, et souvent il est forcé à se contenter de leurs restes : il

s'éloigne de la panthère, parce qu'elle exerce ses cruautés lors même qu'elle est pleinement rassasiée; mais il suit le lion qui, dès qu'il est repu, ne fait de mal à personne : la caracal profite des débris de sa table, quelquefois même il l'accompagne d'assez près, parce que grimpant légèrement sur les arbres, il ne craint pas la colère du lion, qui ne pourroit l'y suivre comme fait la panthère. C'est par toutes ces raisons que l'on a dit du caracal qu'il étoit le guide, ou le pourvoyeur du lion; que celui-ci, dont l'odorat n'est pas fin, s'en servoit pour éventer de loin les autres animaux, dont il partageoit ensuite avec lui la dépouille.

Le caracal est de la grandeur d'un renard, mais il est beaucoup plus féroce et plus fort : on l'a vu assaillir, déchirer et mettre à mort en peu d'instans un chien d'assez grande taille qui, combattant pour sa vie, se défendoit de toutes ses forces : il ne s'apprivoise

que très-difficilement ; cependant lorsqu'il est pris jeune, et ensuite élevé avec soin, on peut le dresser à la chasse qu'il aime naturellement, et à laquelle il réussit très-bien, pourvu qu'on ait l'attention de ne le jamais lâcher que contre des animaux qui lui soient inférieurs et qui ne puissent lui résister, autrement il se rebute, et refuse le service dès qu'il y a du danger : on s'en sert aux Indes pour prendre les lièvres, les lapins et même les grands oiseaux, qu'il surprend et saisit avec une adresse singulière.

LE CHAT.

Le chat est un domestique infidèle, qu'on ne garde que par nécessité, pour l'opposer à un autre ennemi domestique encore plus incommode, et qu'on ne peut chasser : car nous ne comptons pas les gens qui, ayant du goût pour toutes les bêtes, n'élèvent des chats

que pour s'en amuser; l'un est l'usage, l'autre l'abus; et quoique ces animaux, sur-tout quand ils sont jeunes, ayent de la gentillesse, ils ont en même temps une malice innée, un caractère faux, un naturel pervers, que l'âge augmente encore, et que l'éducation ne fait que masquer. De voleurs déterminés, ils deviennent seulement, lorsqu'ils sont bien élevés, souples et flatteurs comme les fripons; ils ont la même adresse, la même subtilité, le même goût pour faire le mal, le même penchant à la petite rapine; comme eux ils savent couvrir leur marche, dissimuler leur dessein, épier les occasions, attendre, choisir, saisir l'instant de faire leur coup, se dérober ensuite au châtiment, fuir et demeurer éloignés jusqu'à ce qu'on les rappelle. Ils prennent aisément des habitudes de société, mais jamais des mœurs: ils n'ont que l'apparence de l'attachement; on le voit à leurs mouvemens obliques, à leurs

yeux équivoques ; ils ne regardent jamais en face la personne aimée ; soit défiance ou fausseté, ils prennent des détours pour en approcher, pour chercher des caresses auxquelles ils ne sont sensibles que pour le plaisir qu'elles leur font. Bien différent de cet animal fidèle dont tous les sentimens se rapportent à la personne de son maître, le chat paroît ne sentir que pour soi, n'aimer que sous condition, ne se prêter au commerce que pour en abuser ; et par cette convenance de naturel, il est moins incompatible avec l'homme qu'avec le chien dans lequel tout est sincère.

La forme du corps et le tempérament sont d'accord avec le naturel ; le chat est joli, léger, adroit, propre et voluptueux : il aime ses aises, il cherche les meubles les plus mollets pour s'y reposer et s'ébattre : il est aussi très-porté à l'amour, et ce qui est rare dans les animaux, la femelle pa-

roît être plus ardente que le mâle ; elle l'invite, elle le cherche, elle l'appelle, elle annonce par de hauts cris la fureur de ses desirs, ou plutôt l'excès de ses besoins ; et lorsque le mâle la fuit ou la dédaigne, elle le poursuit, le mord, et le force, pour ainsi dire, à la satisfaire, quoique les approches soient toujours accompagnées d'une vive douleur. La chaleur dure neuf ou dix jours, et n'arrive que dans des temps marqués ; c'est ordinairement deux fois par an, au printemps et en automne, et souvent aussi trois fois, et même quatre. Les chattes portent cinquante-cinq ou cinquante-six jours ; elles ne produisent pas en aussi grand nombre que les chiennes ; les portées ordinaires sont de quatre, de cinq ou de six. Comme les mâles sont sujets à dévorer leur progéniture, les femelles se cachent pour mettre bas ; et lorsqu'elles craignent qu'on ne découvre ou qu'on n'enlève leurs petits, elles les transportent

dans des trous et dans d'autres lieux ignorés ou inaccessibles ; et après les avoir alaités pendant quelques semaines, elles leur apportent des souris, de petits oiseaux, et les accoutument de bonne heure à manger de la chair : mais par une bizarrerie difficile à comprendre, ces mêmes mères, si soigneuses et si tendres deviennent quelquefois cruelles, dénaturées, et dévorent aussi leurs petits qui leur étoient si chers.

Les jeunes chats sont gais, vifs, jolis, et seroient aussi très-propres à amuser les enfans si les coups de patte n'étoient pas à craindre ; mais leur badinage, quoique toujours agréable et léger, n'est jamais innocent, et bientôt il se tourne en malice habituelle ; et comme ils ne peuvent exercer ces talens avec quelqu'avantage que sur les petits animaux, ils se mettent à l'affût près d'une cage, ils épient les oiseaux, les souris, les rats, et deviennent

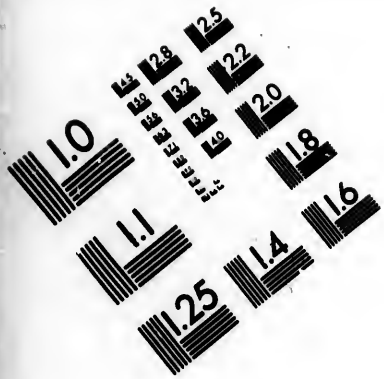
d'eux-mêmes, et sans y être dressés, plus habiles à la chasse que les chiens les mieux instruits. Leur naturel, ennemi de toute contrainte, les rend incapables d'une éducation suivie. On raconte néanmoins que des moines grecs de l'île de Chypre, avoient dressé des chats à chasser, prendre et tuer les serpens dont cette île étoit infestée, mais c'étoit plutôt par le goût général qu'ils ont pour la destruction, que par obéissance qu'ils chassoient; car ils se plaisent à épier, attaquer et détruire assez indifféremment tous les animaux foibles, comme les oiseaux, les jeunes lapins, les levreaux, les rats, les souris, les mulots, les chauve-souris, les taupes, les crapauds, les grenouilles, les lézards et les serpens. Ils n'ont aucune docilité, ils manquent aussi de la finesse de l'odorat, qui dans le chien sont deux qualités éminentes; aussi ne poursuivent-ils pas les animaux qu'ils ne voient plus, ils ne les chassent pas,

mais ils les attendent, les attaquent par surprise, et après s'en être joués long-temps, ils les tuent sans aucune nécessité, lors même qu'ils sont le mieux nourris et qu'ils n'ont aucun besoin de cette proie pour satisfaire leur appétit.

La cause physique la plus immédiate de ce penchant qu'ils ont à épier et surprendre les autres animaux, vient de l'avantage que leur donne la conformation particulière de leurs yeux. La pupille dans l'homme, comme dans la plupart des animaux, est capable d'un certain degré de contraction et de dilatation; elle s'élargit un peu lorsque la lumière manque, et se rétrécit lorsqu'elle devient trop vive. Dans l'œil du chat et des oiseaux de nuit, cette contraction et cette dilatation sont si considérables, que la pupille, qui dans l'obscurité est ronde et large, devient au grand jour longue et étroite comme une ligne, et dès-lors ces animaux

voient mieux la nuit que le jour, comme on le remarque dans les chouettes, les hiboux, &c. car la forme de la pupille est toujours ronde dès qu'elle n'est pas contrainte. Il y a donc contraction continuelle dans l'œil du chat pendant le jour, et ce n'est, pour ainsi dire, que par effort qu'il voit à une grande lumière; au lieu que dans le crépuscule, la pupille reprenant son état naturel, il voit parfaitement, et profite de cet avantage pour reconnoître, attaquer et surprendre les autres animaux.

On ne peut pas dire que les chats, quoiqu'habitans de nos maisons, soient des animaux entièrement domestiques; ceux qui sont les mieux apprivoisés n'en sont pas plus asservis: on peut même dire qu'ils sont entièrement libres, ils ne font que ce qu'ils veulent, et rien au monde ne seroit capable de les retenir un instant de plus dans un lieu dont ils voudroient s'éloigner. D'ailleurs la plupart sont à demi-sau-



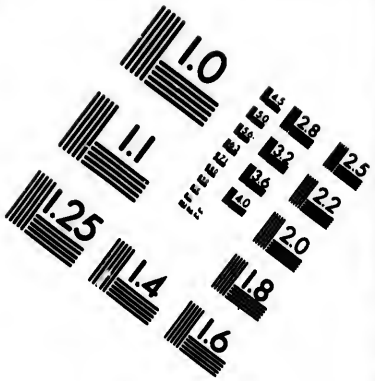
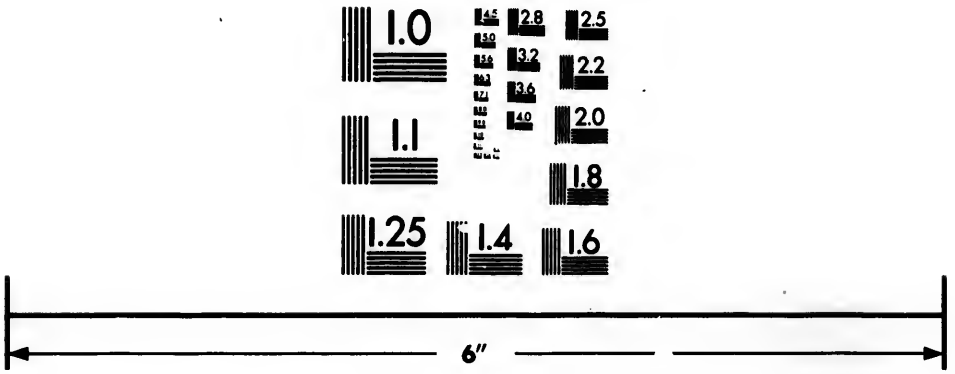
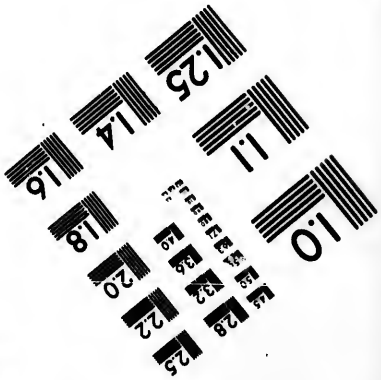


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
2.2
2.0
1.0

vages, ne connoissent pas leurs maîtres, ne fréquentent que les greniers et les toits, et quelquefois la cuisine et l'office, lorsque la faim les presse. Quoiqu'on en élève plus que de chiens, comme on les rencontre rarement, ils ne font pas sensation pour le nombre, aussi prennent-ils moins d'attachement pour les personnes que pour les maisons: lorsqu'on les transporte à des distances assez considérables, comme à une lieue ou deux, ils reviennent d'eux-mêmes à leur grenier, et c'est apparemment parce qu'ils en connoissent toutes les retraites à souris, toutes les issues, tous les passages, et que la peine du voyage est moindre que celle qu'il faudroit prendre pour acquérir les mêmes facilités dans un nouveau pays. Ils craignent l'eau, le froid et les mauvaises odeurs; ils aiment à se tenir au soleil: ils cherchent à se gîter dans les lieux les plus chauds, derrière les cheminées ou dans les fours, ils sai-

ment aussi les parfums, et se laissent volontiers prendre et caresser par les personnes qui en portent : l'odeur de cette plante que l'on appelle l'*herbe-aux-chats*, les remue si fortement et si délicieusement, qu'ils en paroissent transportés de plaisir. On est obligé, pour conserver cette plante dans les jardins, de l'entourer d'un treillage fermé ; les chats la sentent de loin, accourent pour s'y frotter, passent et repassent si souvent par-dessus, qu'ils la détruisent en peu de temps.

A quinze ou dix-huit mois, ces animaux ont pris tout leur accroissement ; ils sont aussi en état d'engendrer avant l'âge d'un an, et peuvent s'accoupler pendant toute leur vie, qui ne s'étend guère au-delà de neuf ou dix ans ; ils sont cependant très-durs, très-vivaces, et ont plus de nerf et de ressort que d'autres animaux qui vivent plus long-temps.

Les chats ne peuvent mâcher que

lentement et difficilement, leurs dents sont si courtes et si mal posées, qu'elles ne leur servent qu'à déchirer et non pas à broyer les alimens; aussi cherchent-ils de préférence les viandes les plus tendres; ils aiment le poisson et le mangent cuit ou crud; ils boivent fréquemment; leur sommeil est léger, et ils dorment moins qu'ils ne font semblant de dormir; ils marchent légèrement, presque toujours en silence et sans faire aucun bruit; ils se cachent et s'éloignent pour rendre leurs excrémens et les recouvrent de terre. Comme ils sont propres et que leur robe est toujours sèche et lustr leur poil s'électrise aisément et l'on en voit sortir des étincelles dans l'obscurité lorsqu'on le frotte avec la main: leurs yeux brillent aussi dans les ténèbres, à-peu près comme les diamans, qui réfléchissent au-dehors pendant la nuit la lumière dont ils se sont, pour ainsi dire, imbibés pendant le jour.

Le chat sauvage produit avec le chat domestique, et tous deux ne font par conséquent qu'une seule et même espèce : il n'est pas rare de voir des chats mâles et femelles quitter les maisons dans le temps de la chaleur pour aller dans les bois chercher les chats sauvages, et revenir ensuite à leur habitation ; c'est par cette raison que quelques-uns de nos chats domestiques ressemblent tout-à-fait aux chats sauvages ; la différence la plus réelle est à l'intérieur, le chat domestique a ordinairement les boyaux beaucoup plus longs que le chat sauvage ; cependant le chat sauvage est plus fort et plus gros que le chat domestique, il a toujours les lèvres noires, les oreilles plus roides, la queue plus grosse et les couleurs constantes. Dans ce climat on ne connoît qu'une espèce de chat sauvage ; et il paroît par le témoignage des voyageurs que cette espèce se retrouve aussi dans presque tous les climats sans

être sujette à de grandes variétés ; il y en avoit dans le continent du Nouveau-Monde avant qu'on en eût fait la découverte ; un chasseur en porta un qu'il avoit pris dans les bois, à Christophe Colomb ; ce chat étoit d'une grosseur ordinaire, il avoit le poil gris-brun, la queue très-longue et très-forte. Il y avoit aussi de ces chats sauvages au Pérou, quoiqu'il n'y en eût point de domestiques, il y en a en Canada, dans le pays des Illinois, &c. On en a vu dans plusieurs endroits de l'Afrique, comme en Guinée, à la Côte-d'Or, à Madagascar, où les naturels du pays avoient même des chats domestiques ; au Cap de Bonne-Espérance, où Kolbe dit qu'il se trouve aussi des chats sauvages de couleur bleue, quoiqu'en petit nombre : ces chats bleus ou plutôt couleur d'ardoise, se retrouvent en Asie. « Il y a en Perse, dit Pietro della Valle, une espèce de chats qui sont proprement de la province du

Chorazan ; leur grandeur et leur forme est comme celle du chat ordinaire ; leur beauté consiste dans leur couleur et dans leur poil, qui est gris sans aucune moucheture et sans nulle tache, d'une même couleur par tout le corps, si ce n'est qu'elle est un peu plus obscure sur le dos et sur la tête, et plus claire sur la poitrine et sur le ventre, qui va quelquefois jusqu'à la blancheur, avec ce tempérament agréable de clair-obscur, comme parlent les peintres, qui, mêlés l'un dans l'autre, font un merveilleux effet : de plus leur poil est délié, fin, lustré, mollet, délicat comme la soie, et si long, que quoiqu'il ne soit pas hérissé, mais couché, il est anneló en quelques endroits, et particulièrement sous la gorge. Ces chats sont entre les autres chats ce que les barbets sont entre les chiens : le plus beau de leur corps est la queue qui est fort longue et toute couverte de poils longs de cinq ou six doigts ; ils l'étendent et la

renversent sur leur dos comme font les écureuils, la pointe en haut en forme de panache ; ils sont fort privés : les Portugais en ont porté de Perse jusqu'aux Indes. Pietro della Valle ajoute qu'il en avoit quatre couples, qu'il comptoit porter en Italie. On voit par cette description, que ces chats de Perse ressemblent par la couleur à ceux que nous appelons *chats chartreux*, et qu'à la couleur près, ils ressemblent parfaitement à ceux que nous appelons *chats d'Angora*. Il est donc vraisemblable que les chats du Chorazan en Perse, le chat d'Angora en Syrie, et le chat chartreux, ne font qu'une même race, dont la beauté vient de l'influence particulière du climat de Syrie, comme les chats d'Espagne, qui sont rouges, blancs et noirs, et dont le poil est aussi très-doux et très-lustré, doivent cette beauté à l'influence du climat de l'Espagne. On peut dire en général que de tous les climats

de la terre habitable, celui d'Espagne et celui de Syrie sont les plus favorables à ces belles variétés de la nature : les moutons, les chèvres, les chiens, les chats, les lapins, &c. ont en Espagne et en Syrie la plus belle laine, les plus beaux et les plus longs poils, les couleurs les plus agréables et les plus variées : il semble que ce climat adoucisse la nature et embellisse la forme de tous les animaux. Le chat sauvage a les couleurs dures et le poil un peu rude, comme la plupart des autres animaux sauvages ; devenu domestique, le poil s'est radouci, les couleurs ont varié, et dans le climat favorable du Chorazan et de la Syrie le poil est devenu plus long, plus fin, plus fourni, et les couleurs se sont uniformément adoucies, le noir et le roux sont devenus d'un brun clair, le gris-brun est devenu gris cendré, et en comparant un chat sauvage de nos forêts avec un chat chartreux, on verra

qu'ils ne diffèrent en effet que par cette dégradation nuancée de couleurs; ensuite, comme ces animaux ont plus ou moins de blanc sous le ventre et aux côtés, on concevra aisément que pour avoir des chats tout blancs et à longs poils, tels que ceux que nous appelons proprement *chats d'Angora*, il n'a fallu que choisir dans cette race adoucie, ceux qui avoient le plus de blanc aux côtés et sous le ventre, et qu'en les unissant ensemble on sera parvenu à leur faire produire des chats entièrement blancs, comme on l'a fait aussi pour avoir des lapins blancs, des chiens blancs, des chèvres blanches, des cerfs blancs, des daims blancs, &c. Dans le chat d'Espagne, qui n'est qu'une autre variété du chat sauvage, les couleurs, au lieu de s'être affoiblies par nuances uniformes comme dans le chat de Syrie, se sont pour ainsi dire, exaltées dans le climat d'Espagne et sont devenues plus vives et plus tranchées, le

roux est devenu presque rouge, le brun est devenu noir, et le gris est devenu blanc. Ces chats transportés aux îles de l'Amérique ont conservé leurs belles couleurs et n'ont pas dégénéré. « Il y a aux Antilles, dit le P. du Tertre, grand nombre de chats, qui vraisemblablement y ont été apportés par les Espagnols, la plupart sont marqués de roux, de blanc et de noir : plusieurs de nos Français, après en avoir mangé la chair, emportent les peaux en France pour les vendre. Ces chats au commencement que nous fûmes dans la Guadeloupe, étoient tellement accoutumés à se repaître de perdrix, de tourterelles, de grives et d'autres petits oiseaux, qu'ils ne daignoient pas regarder les rats; mais le gibier étant actuellement fort diminué, ils ont rompu la trêve avec les rats, ils leur font bonne guerre, &c. ». En général les chats ne sont pas comme les chiens, sujets à s'altérer et à dégénérer lors-

qu'on les transporte dans les climats chauds.

« Les chats d'Europe, dit Bosman, transportés en Guinée, ne sont pas sujets à changer comme les chiens, ils gardent la même figure, &c. ». Ils sont en effet d'une nature beaucoup plus constante ; et comme leur domesticité n'est ni aussi entière, ni aussi universelle, ni peut-être aussi ancienne que celle du chien, il n'est pas surprenant qu'ils aient moins varié. Nos chats domestiques, quoique différens les uns des autres par les couleurs, ne forment point de races distinctes et séparées ; les seuls climats d'Espagne et de Syrie ou du Chorazan, ont produit des variétés constantes et qui se sont perpétuées : on pourroit encore y joindre le climat de la province de Pe-chi-ly à la Chine, où il y a des chats à longs poils avec les oreilles pendantes, que les dames chinoises aiment beaucoup. Ces chats domestiques à oreilles pendantes, dont

nous n'avons pas une plus ample description, sont sans doute encore plus éloignés que les autres qui ont les oreilles droites, de la race du chat sauvage, qui néanmoins est la race originaire et primitive de tous les chats.

Espèces connues dans ce genre.

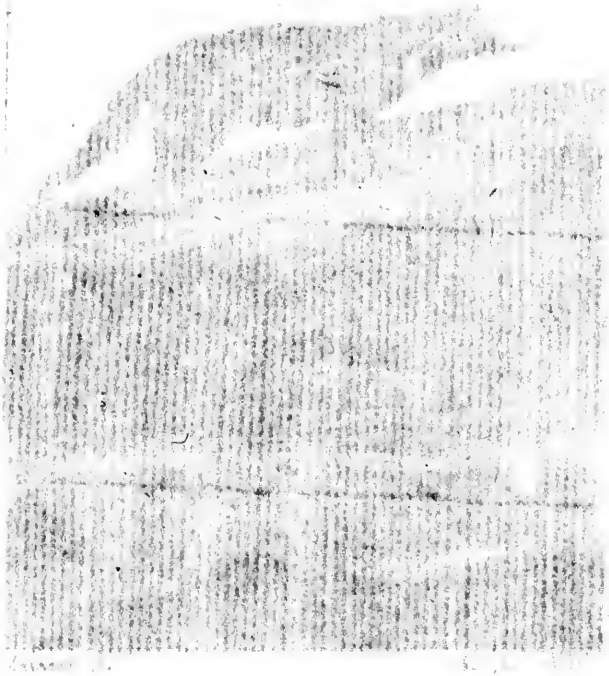
Le Lion, *felis Leo.*
Le Tigre, *felis Tigris.*
La Panthère, *felis Pardus.*
L'Once, *felis Uncia.*
Le Léopard, *felis Leopardus.*
Le Jaguar, *felis Onca*
L'Ocelot, *felis Pardalis.*
Le Guépard, *felis Jubata.*
Le Jaguarète, *felis Discolor.*
Le Couguar, *felis Concolor.*
Le Margay, *felis Tigrina.*
Le Chat commun, *felis Catus.*

Le Manul, *felis Manul.*
Le Serval, *felis Serval.*
Le Caracal, *felis Caracal.*
Le Lynx, *felis Lynx.*

Desave del. Racine Scalp.

1. LA CIVETTE. 2. LA MANGOUSTE.

om. IV.
ne Sculp.
USTE.



XVe GENRE.

LA CIVETTE, *VIVERRA.*

Caractère générique: six dents incisives à chaque mâchoire, les intermédiaires de la mâchoire inférieure plus courtes.

LA MANGOUSTE.

La mangouste est domestique en Egypte comme le chat l'est en Europe, et elle sert de même à prendre les souris et les rats; mais son goût pour la proie est encore plus vif, et son instinct plus étendu que celui du chat, car elle chasse également aux oiseaux, aux quadrupèdes, aux ser-

pens, aux lézards, aux insectes, attaque en général tout ce qui lui paroît vivant, et se nourrit de toute substance animale; son courage est égal à la véhémence de son appétit; elle ne s'effraie ni de la colère des chiens, ni de la malice des chats, et ne redoute pas même la morsure des serpens, elle les poursuit avec acharnement, les saisit et les tue, quelque venimeux qu'ils soient; et lorsqu'elle commence à ressentir les impressions de leur venin, elle va chercher des antidotes, et particulièrement une racine que les Indiens ont nommée de son nom, et qu'ils disent être un des plus sûrs et des plus puissans remèdes contre la morsure de la vipère ou de l'aspic; elle mange les œufs du crocodile comme ceux des poules et des oiseaux, elle tue et mange aussi les petits crocodiles, quoiqu'ils soient déjà très-forts, peu de temps après qu'ils sont sortis de l'œuf; et comme la fable est

toujours mise par les hommes à la suite de la vérité, on a prétendu qu'en vertu de cette antipathie pour le crocodile, la mangouste entroit dans son corps lorsqu'il étoit endormi, et n'en sortoit qu'après lui avoir déchiré les viscères. Les naturalistes ont cru qu'il y avoit plusieurs espèces de mangoustes, parce qu'il y en a de plus grandes et de plus petites, et de poils différens; mais si l'on fait attention qu'étant souvent élevées dans les maisons, elles ont dû, comme les autres animaux domestiques, subir des variétés, on se persuadera facilement que cette diversité de couleur et cette différence de grandeur n'indiquent que de simples variétés, et ne suffisent pas pour constituer des espèces, d'autant que dans deux mangoustes que j'ai vues vivantes, et dans plusieurs autres dont les peaux étoient bourrées, j'ai reconnu les nuances intermédiaires, tant pour la grandeur que pour la couleur, et

remarqué que pas une ne différoit de toutes les autres par aucun caractère évident et constant; il paroît seulement qu'en Egypte, où les mangoustes sont pour ainsi dire domestiques, elles sont plus grandes qu'aux Indes où elles sont sauvages.

La mangouste habite volontiers aux bords des eaux; dans les inondations, elle gagne les terres élevées, et s'approche souvent des lieux habités pour y chercher sa proie; elle marche sans faire aucun bruit, et selon le besoin elle varie sa démarche; quelquefois elle porte la tête haute, raccourcit son corps et s'élève sur ses jambes; d'autres fois, elle a l'air de ramper et de s'alonger comme un serpent, souvent elle s'assied sur ses pieds de derrière, et plus souvent encore elle s'élance comme un trait sur la proie qu'elle veut saisir. Elle a les yeux vifs et pleins de feu, la physionomie fine, le corps très agile, les jambes courtes, la queue

grosse et très-longue, le poil rude et souvent hérissé; le mâle et la femelle ont tous deux une ouverture remarquable et indépendante des conduits naturels, une espèce de poche dans laquelle se filtre une humeur odorante; on prétend que la mangouste ouvre cette poche pour se rafraîchir lorsqu'elle a trop chaud; son muscau trop pointu et sa queue étroite l'empêchent de saisir et de mordre les choses un peu grosses, mais elle sait suppléer par agilité, par courage, aux armes et à la force qui lui manquent; elle étrangle aisément un chat, quoique plus gros et plus fort qu'elle, souvent elle combat les chiens, et quelque grands qu'ils soient, elle s'en fait respecter.

Cet animal croît promptement et ne vit pas long-temps; il se trouve en grand nombre dans toute l'Asie méridionale, depuis l'Egypte jusqu'à Java, et il paroît qu'il se trouve aussi en Afrique, jusqu'au Cap de Bonne-Espé-

rance ; mais on ne peut l'élever aisément, ni le garder long-temps dans nos climats tempérés, quelque soin qu'on en prenne ; le vent l'incommode, le froid le fait mourir ; pour éviter l'un et l'autre, et conserver sa chaleur, il se met en rond et cache sa tête entre ses cuisses. Il a une petite voix douce, une espèce de murmure, et son cri ne devient aigre que lorsqu'on le frappe et qu'on l'irrite : au reste, la mangouste étoit en vénération chez les anciens Egyptiens, et mériteroit encore bien aujourd'hui d'être multipliée, ou du moins épargnée, puisqu'elle détruit un grand nombre d'animaux nuisibles, et surtout les crocodiles dont elle sait trouver les œufs, quoique cachés dans le sable ; la ponte de ces animaux est si nombreuse, qu'il y auroit tout à craindre de leur multiplication, si la mangouste n'en détruisoit les germes.

LE SURIKATE.

Cet animal a été acheté en Hollande, sous le nom de surikate; il se trouve en Afrique dans les terres montagneuses, au-dessus du Cap de Bonne-Espérance : nous l'avons nourri pendant quelque temps, et ensuite M. de Séve, qui a dessiné avec autant de soin que d'intelligence les animaux de notre ouvrage, ayant gardé celui-ci vivant pendant plusieurs mois, m'a communiqué les remarques qu'il a faites sur ses habitudes naturelles. C'est un joli animal très-vif et très-adroit, marchant quelquefois debout, se tenant souvent assis avec le corps très-droit, les bras pendans, la tête haute et mouvante sur le cou comme sur un pivot; il prenoit cette attitude toutes les fois qu'il vouloit se mettre auprès du feu pour se chauffer. Il n'est pas si grand qu'un

lapin, et ressemble assez par la taille et par le poil à la mangouste : il est seulement un peu plus étoffé, et a la queue moins longue ; mais par le museau dont la partie supérieure est proéminente et relevée, il approche plus du coati que d'aucun autre animal. Il a aussi un caractère presqu'unique, puisqu'il n'appartient qu'à lui et à l'hyæne ; ces deux animaux sont les seuls qui aient également quatre doigts à tous les pieds.

Nous avions nourri ce surikate d'abord avec du lait, parce qu'il étoit fort jeune ; mais son goût pour la chair se déclara bientôt ; il mangeoit avec avidité la viande crue, et sur-tout la chair de poulet ; il cherchoit aussi à surprendre les jeunes animaux : un petit lapin, qu'on élevoit dans la même maison, seroit devenu sa proie si on l'eût laissé faire. Il aimoit aussi beaucoup le poisson, et encore plus les œufs ; on l'a vu tirer avec ses deux pattes réunies

des œufs qu'on venoit de mettre dans l'eau pour cuire; il refusoit les fruits et même le pain, à moins qu'on ne l'eût mâché; ses pattes de devant lui servoient comme à l'écureuil pour porter à sa gueule. Il lapoit en buvant comme un chien, et ne buvoit point d'eau, à moins qu'elle ne fût tiède : sa boisson ordinaire étoit son urine, quoiqu'elle eût une odeur très-forte. Il jouoit avec les chats, et toujours innocemment : il ne faisoit aucun mal aux enfans, et ne mordoit qui que ce soit que le maître de la maison, qu'il avoit pris en aversion Il ne se servoit pas de ses dents pour ronger, mais il exerçoit souvent ses ongles, et grattoit le plâtre et les carreaux jusqu'à ce qu'il les eût dégradés; il étoit si bien apprivoisé qu'il entendoit son nom; il alloit seul par toute la maison et revenoit dès qu'on l'appeloit. Il avoit deux sortes de voix, l'aboiement d'un jeune chien lorsqu'il s'ennuyoit d'être seul ou qu'il

entendoit des bruits extraordinaires ; et, au contraire, lorsqu'il étoit excité par des caresses, ou qu'il ressentoit quelque mouvement de plaisir, il faisoit un bruit aussi vif et aussi frappé que celui d'une petite crecelle tournée rapidement. Cet animal étoit femelle, et paroissoit souvent être en chaleur quoique dans un climat trop froid, et qu'il n'a pu supporter que pendant un hiver, quelque soin que l'on ait pris pour le nourrir et le chauffer.

LE COATI.

Plusieurs auteurs ont appelé *coati-mondi*, l'animal dont il est ici question : nous l'avons eu vivant, et après l'avoir comparé au coati, indiqué par Thevet, et décrit par Marcgrave, nous avons reconnu que c'étoit le même animal qu'ils ont appelé *coati* tout court, et il y a toute apparence que le *coati-mondi*

LE
dinaires ;
oit excité
ressentoit
ir, il fai-
ssi frappé
elle tour-
étoit fe-
t être en
imat trop
orter que
soin que
t le chauf-

pelé *coati-*
question :
rès l'avoir
r Thevet,
ous avons
e animal
ourt, et il
ati-mondi

Desève del. *Pierron Sculp.*

1. LE COATI. 2. LE CONEPATE.

n'est pas un animal d'une autre espèce, mais une simple variété de celle-ci ; car Marcgrave, après avoir donné la description du coati, dit précisément qu'il y a d'autres coatis qui sont d'un brun noirâtre, que l'on appelle au Brésil, *coati-mondi*, pour les distinguer des autres ; il n'admet donc d'autres différences entre le coati et le coati-mondi, que celle de la couleur du poil ; et dès-lors on ne doit pas les considérer comme deux espèces distinctes, mais les regarder comme des variétés dans la même espèce.

Quelques personnes pensent que le blaireau cochon pourroit bien être le coati, et l'on a rapporté à cet animal le *taxus suillus*, dont Aldrovande donne la figure ; mais si l'on fait attention que le blaireau-cochon, dont parlent les chasseurs, est supposé se trouver en France, et même dans des climats plus froids de notre Europe, qu'au contraire, le coati ne se trouve que dans

les climats méridionaux de l'autre continent, on rejettera aisément cette idée, qui d'ailleurs n'est nullement fondée, car la figure, donnée par Aldrovande, n'est autre chose qu'un blaireau, auquel on a fait un groin de cochon. L'auteur ne dit pas qu'on ait dessiné cet animal d'après nature, et il n'en donne aucune description. Le museau très-alongé et le groin mobile en tout sens, suffisent pour faire distinguer le coati de tous les autres animaux; il a, comme l'ours, une grande facilité à se tenir debout sur les pieds de derrière, qui portent en grande partie sur le talon, lequel même est terminé par de grosses callosités, qui semblent se prolonger au-dehors et augmenter l'étendue de l'assiette du pied.

Le coati est sujet à manger sa queue, qui, lorsqu'elle n'a pas été tronquée, est plus longue que son corps; il la tient ordinairement élevée, la fléchit en tout sens, et la promène avec facilité.

Ce goût singulier, et qui paroît contre nature, n'est cependant pas particulier au coati ; les singes, les makis, et quelques autres animaux à queue longue, rongent le bout de leur queue, en mangeant la chair et les vertèbres, et la raccourcissant peu à peu d'un quart ou d'un tiers. On peut tirer de-là une induction générale, c'est que dans des parties très-alongées, et dont les extrémités sont par conséquent très-éloignées des sens et du centre du sentiment, ce même sentiment est foible, et d'autant plus foible que la distance est plus grande et la partie plus menue : car si l'extrémité de la queue de ces animaux étoit une partie fort sensible, la sensation de la douleur seroit plus forte que celle de cet appétit, et ils conserveroient leur queue avec autant de soin que les autres parties de leur corps. Au reste, le coati est un animal de proie qui se nourrit de chair et de sang, qui, comme le renard ou la

fouine, égorge les petits animaux, les volailles, mange les œufs, cherche les nids des oiseaux, et c'est probablement par cette conformité de naturel plutôt que par la ressemblance de la fouine, qu'on a regardé le coati comme une espèce de petit renard.

LES MOUFFETTES.

LE COASE, LE CONEPATE, LE CHINCHE, LE ZORILLE.

Nous donnons le nom de *mouffettes* à quatre espèces d'animaux, qui renferment et répandent, lorsqu'ils sont inquiétés, une odeur si forte et si mauvaise, qu'elle suffoque comme la vapeur souterraine, qu'on appelle *mouffette*. Ces animaux se trouvent dans toute l'étendue de l'Amérique méridionale et tempérée; ils ont été désignés indistinctement par les voyageurs, sous les

noms de *puans*, *bêtes puantes*, *enfans du diable*, &c.

Le coase a environ seize pouces de long, y compris la tête et le corps; il a les jambes courtes, le muscau mince, les oreilles petites, le poil d'un brun foncé, les ongles noirs et pointus; il habite dans des trous, dans des fentes de rochers, où il élève ses petits. Il vit de scarabées, de vermisseaux, de petits oiseaux; et lorsqu'il peut entrer dans une basse-cour, il étrangle les volailles, desquelles il ne mange que la cervelle: lorsqu'il est irrité ou effrayé, il rend une odeur abominable; c'est pour cet animal un moyen sûr de défense; ni les hommes ni les chiens n'osent en approcher: son urine, qui se mêle apparemment avec cette vapeur empestée, tache et infecte d'une manière indélébile; au reste, il paroît que cette mauvaise odeur n'est point une chose habituelle. « On m'a envoyé de Surinam, cet animal vivant, dit Séba, je

l'ai conservé en vie pendant un été dans mon jardin, où je le tenois attaché avec une petite chaîne; il ne mordoit personne, et lorsqu'on lui donnoit à manger, on pouvoit le manier comme un petit chien; il creusoit la terre avec son museau, en s'aidant des deux pattes de devant dont les doigts sont armés d'ongles longs et recourbés; il se cachoit pendant le jour dans une espèce de tannière qu'il avoit faite lui-même; il en sortoit le soir, et après s'être nettoyé, il commençoit à courir ainsi toute la nuit à droite et à gauche, aussi loin que sa chaîne lui permettoit d'aller; il furetoit par-tout, portant le nez en terre; on lui donnoit chaque soir à manger, et il ne prenoit de nourriture que ce qu'il lui en falloit, sans toucher au reste; il n'aimoit ni la chair, ni le pain, ni quantité d'autres nourritures, ses délices étoient les panais jaunes, les chevrettes crues, les chenilles et les araignées.... Sur la

fin de l'automne, on le trouva mort dans sa tannière, il ne put sans doute supporter le froid. Il a le poil du dos d'un châtain foncé, de courtes oreilles, le devant de la tête rond, d'une couleur un peu plus claire que le dos, et le ventre jaune. Sa queue est d'une longueur médiocre, couverte d'un poil brun et court; on y remarque tout autour comme des anneaux jaunâtres». Nous observerons que, quoique la description et la figure données par Séba, s'accordent très-bien avec la description et la figure de Hernandès, on pourroit néanmoins douter encore que ce fût le même animal, parce que Séba ne fait aucune mention de son odeur détestable, et qu'il est difficile d'imaginer comment il a pu garder dans son jardin, pendant tout un été, une bête aussi puante, et ne pas parler, en la décrivant, de l'incommodité qu'elle a dû causer à ceux qui l'approchoient; on pourroit donc croire que cet ani-

mal, donné par Séba sous le nom d'*ysquiepatl*, n'est pas le véritable, ou bien que la figure, donnée par Hernandès, a été appliquée à l'ysquiepatl, tandis qu'elle appartenoit peut-être à un autre animal; mais ce doute, qui d'abord paroît fondé, ne subsistera plus quand on saura que cet animal ne rend cette odeur empestée que quand il est irrité ou pressé, et que plusieurs personnes en Amérique en ont élevé et apprivoisé.

De ces quatre espèces de mouffettes, que nous venons d'indiquer sous les noms de *coase, conepate, chinche* et *zorille*, les deux dernières appartiennent aux climats les plus chauds de l'Amérique méridionale, et pourroient bien n'être que deux variétés et non pas deux espèces différentes. Les deux premières sont du climat tempéré de la Nouvelle-Espagne, de la Louisiane, des Illinois, de la Caroline, &c. et me paroissent être deux espèces distinctes

et différentes des deux autres, sur-tout le coase, qui a le caractère particulier de ne porter que quatre ongles aux pieds de devant, tandis que tous les autres en ont cinq; mais, au reste, ces animaux ont tous à-peu-près la même figure, le même instinct, la même mauvaise odeur, et ne diffèrent, pour ainsi dire, que par les couleurs et la longueur du poil. Le coase est, comme on vient de le voir, d'une couleur brune assez uniforme, et n'a pas la queue touffue comme les autres. Le conepate a, sur un fond de poil noir, cinq bandes blanches qui s'étendent longitudinalement de la tête à la queue. Le chinche est blanc sur le dos et noir sur les flancs, avec la tête toute noire, à l'exception d'une bande blanche qui s'étend depuis le chignon jusqu'au chanfrein du nez; sa queue est très-touffue et fournie de très-longs poils blancs mêlés d'un peu de noir. Le zorille, qui s'appelle aussi *mapurita*, pa-

roît être d'une espèce plus petite, il a néanmoins la queue tout aussi belle et aussi fournie que le chinche, dont il diffère par la disposition des taches de sa robe; elle est d'un fond noir, sur lequel s'étendent longitudinalement des bandes blanches depuis la tête jusqu'au milieu du dos, et d'autres espèces de bandes blanches transversalement sur les reins, la croupe et l'origine de la queue, qui est noire jusqu'au milieu de sa longueur, et blanche depuis le milieu jusqu'à l'extrémité, au lieu que celle du chinche est par-tout de la même couleur. Tous ces animaux sont à-peu-près de la même figure et de la même grandeur que le putois d'Europe; ils lui ressemblent encore par les habitudes naturelles; et les résultats physiques de leur organisation sont aussi les mêmes. Le putois est de tous les animaux de ce continent celui qui répand la plus mauvaise odeur; elle est seulement plus exaltée dans les

mouffettes, dont les espèces ou variétés sont nombreuses en Amérique, au lieu que le putois est le seul de la sienne dans l'ancien continent.

LE GRISON.

C'est M. Allamand qui a donné le premier la description et la figure du *grison*, dans le quinzième volume de l'édition de Hollande, de mon ouvrage, et je ne puis mieux faire que de rapporter ici cette description en entier.

« J'ai reçu, dit-il, de Surinam, ce petit animal, et dans la liste de ce que contenoit la caisse où il étoit renfermé, il étoit nommé *belette grise*, d'où j'ai tiré le nom de *grison*, parce que j'ignore celui qu'on lui donne dans le pays où il se trouve, et qu'il indique assez bien sa couleur. Toute la partie supérieure de son corps est couverte de poils d'un brun foncé, et dont la

pointe est blanche, ce qui forme un gris où le brun domine; mais le dessus de la tête et du cou est d'un gris plus clair, parce que là les poils sont fort courts, et que ce qu'ils ont de blanc égale en longueur la partie brune. Le museau, tout le dessous du corps et les jambes sont d'un noir qui contraste singulièrement avec cette couleur grise, dont il est séparé de la tête par une raie blanche, qui prend son origine à une épaule, et passe par-dessous les oreilles, au-dessus des yeux et du nez, et s'étend jusqu'à l'autre épaule.

» La tête de cet animal est fort grosse à proportion de son corps; ses oreilles, qui forment presque un demi-cercle, sont plus larges que hautes; ses yeux sont grands: sa gueule est armée de dents mâchelières et de dents canines fortes et pointues. Il y a six dents incisives dans chaque mâchoire; mais il n'y a que celles des extrémités des deux rangées qui soient visibles; les quatre

intermédiaires sortent à peine de leurs alvéoles. Les pieds, tant ceux de devant que de derrière, sont partagés en cinq doigts, armés de forts ongles jaunâtres : la queue, qui est assez longue, se termine en pointe.

» La belette est celui de tous les animaux de notre continent auquel celui-ci a le plus de rapport; ainsi, je ne suis pas surpris qu'il m'ait été envoyé de Surinam, sous le nom de belette grise. Cependant ce n'est pas une belette, quoiqu'il lui ressemble par le nombre et la forme de ses dents; il n'a pas le corps aussi alongé, et ses pieds sont beaucoup plus hauts. Je ne connois aucun auteur ni voyageur qui en ait parlé, et l'individu, qui m'a été envoyé, est le seul que j'aie vu. Je l'ai montré à diverses personnes qui avoient séjourné long-temps à Surinam, mais il leur étoit inconnu; ainsi, il doit être rare dans les lieux où il est originaire, ou il faut qu'il habite dans des endroits

peu fréquentés. Celui qui me l'a envoyé ne m'a marqué aucune particularité propre à éclaircir son histoire naturelle, c'est pourquoi je n'ai pu faire autre chose que de décrire sa figure ».

LA CIVETTE ET LE ZIBET.

La plupart des naturalistes ont cru qu'il n'y avoit qu'une espèce d'animal qui fournît le parfum, qu'on appelle la *civette;* nous avons vu deux de ces animaux qui se ressemblent à la vérité par les rapports essentiels de la conformation, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur ; mais qui cependant diffèrent l'un de l'autre par un assez grand nombre d'autres caractères, pour qu'on puisse les regarder comme faisant deux espèces réellement différentes. Nous avons conservé au premier de ces animaux le nom de *civette*, et nous avons donné au second celui de *zibet* pour les distinguer.

L'animal que nous appelons ici *civette*, se nomme *falanoue* à Madagascar, *nzime* ou *nzfusi* à Congo, *kankan* en Ethiopie, *kastor* dans la Guinée. C'est la civette de Guinée, car nous sommes sûrs que celle que nous avons eue avoit été envoyée vivante de Guinée à Saint-Domingue, à un de nos correspondans, qui, l'ayant nourrie quelque temps à Saint-Domingue, la fit tuer pour nous l'envoyer plus facilement.

Le zibet est vraisemblablement la civette de l'Asie, des Indes orientales et de l'Arabie, où on la nomme *zebet* ou *zibet*, nom arabe qui signifie aussi le parfum de cet animal, et que nous avons adopté pour désigner l'animal même; il diffère de la civette en ce qu'il a le corps plus alongé et moins épais, le museau plus délié, plus plat et un peu concave à la partie supérieure, au lieu que le museau de la civette est plus gros, moins long et un peu convexe. Il a aussi les oreilles plus

élevées et plus larges, la queue plus longue et mieux marquée de taches et d'anneaux, le poil beaucoup plus court et plus mollet ; point de crinière, c'est-à-dire, de poils plus longs que les autres sur le cou, ni le long de l'épine du dos, point de noir au-dessous des yeux, ni sur les joues ; caractères particuliers et très-remarquables dans la civette. Quelques voyageurs avoient déjà soupçonné qu'il y avoit deux espèces de civettes, mais personne ne les avoit reconnues assez clairement pour les décrire. Nous les avons vues toutes deux, et après les avoir soigneusement comparées, nous les avons jugées d'espèce et peut-être de climat différent.

On appelle ces animaux *chats musqués* ou *chats civettes*, cependant ils n'ont rien de commun avec le chat que l'agilité du corps ; ils ressemblent plutôt au renard, sur-tout par la tête : ils ont la robe marquée de bandes et de taches, ce qui les a fait prendre

aussi pour de petites panthères par ceux qui ne les ont vus que de loin, mais ils diffèrent des panthères à tous autres égards. Il y a un animal qu'on appelle la *genette*, qui est taché de même, qui a la tête à-peu-près de la même forme, et qui porte, comme la civette, un sac dans lequel se filtre une humeur odorante : mais la genette est plus petite que nos civettes, elle a les jambes beaucoup plus courtes et le corps bien plus mince ; son parfum est très-foible et de peu de durée : au contraire, le parfum des civettes est très-fort, celui du zibet est d'une violence extrême et plus vif encore que celui de la civette. Ces liqueurs odorantes se trouvent dans l'ouverture que ces deux animaux ont auprès des parties de la génération ; c'est une humeur épaisse, d'une consistance semblable à celle des pommades, et dont le parfum, quoique très-fort, est agréable au sortir même du corps de l'animal.

Il ne faut pas confondre cette matière des civettes avec le musc qui est une humeur sanguinolente qu'on tire d'un animal tout différent de la civette ou du zibet ; cet animal qui produit le musc, est une espèce de chevreuil sans bois, ou de chèvre sans cornes, qui n'a rien de commun avec les civettes, que de fournir comme elle un parfum violent.

Ces deux espèces de civettes n'avoient donc jamais été nettement distinguées l'une de l'autre ; toutes deux ont été quelquefois confondues avec les belettes odorantes, la genette et le chevreuil du musc ; on les a prises aussi pour l'hyæne. Bellon, qui a donné une figure et une description de la civette, a prétendu que c'étoit l'hyæne des anciens ; son erreur est d'autant plus excusable, qu'elle n'est pas sans fondement ; il est sûr que la plupart des fables que les anciens ont débitées sur l'hyæne, ont été prises de la civette ; les filtres

qu'on tiroit de certaines parties de l'hyæne, la force de ces filtres pour exciter à l'amour, indiquent assez la vertu stimulante que l'on connoît à la pommade de civette dont on se sert encore à cet effet en Orient. Ce qu'ils ont dit de l'incertitude du sexe dans l'hyæne, convient encore mieux à la civette, car le mâle n'a rien d'apparent au-dehors que trois ouvertures tout-à-fait pareilles à celles de la femelle, à laquelle il ressemble si fort par ces parties extérieures, qu'il n'est guère possible de s'assurer du sexe autrement que par la dissection; l'ouverture au-dedans de laquelle se trouve la liqueur, ou plutôt l'humeur épaisse du parfum, est entre les deux autres et sur une même ligne droite qui s'étend de l'os sacrum au pubis.

Une autre erreur qui a fait beaucoup plus de progrès que celle de Bellon, c'est celle de Grégoire de Bolivar au sujet des climats où se trouve l'animal

civette : après avoir dit qu'elle est commune aux Indes orientales et en Afrique, il assure positivement qu'elle se trouve aussi, et même en très-grand nombre, dans toutes les parties de l'Amérique méridionale. Cette assertion qui nous a été transmise par Faber, a été copiée par Aldrovande, et ensuite adoptée par tous ceux qui ont écrit sur la civette; cependant il est certain que les civettes sont des animaux des climats les plus chauds de l'ancien continent, qui n'ont pu passer par le nord pour aller dans le nouveau, et que réellement et dans le fait, il n'y a jamais eu en Amérique d'autres civettes que celles qu'on y a transportées des îles Philippines et des côtes de l'Afrique.

Les civettes (c'est-à-dire la civette et le zibet, car je me servirai maintenant de ce mot au plurier, pour les indiquer toutes deux), les civettes, dis-je, quoiqu'originaires et natives des

climats les plus chauds de l'Afrique et de l'Asie, peuvent cependant vivre dans les pays tempérés et même froids, pourvu qu'on les défende avec soin des injures de l'air, et qu'on leur donne des alimens succulens et choisis; on en nourrit en assez grand nombre en Hollande, où l'on fait commerce de leur parfum. La *civette* faite à Amsterdam est préférée par nos commerçans à celle qui vient du Levant ou des Indes, qui est ordinairement moins pure : celle qu'on tire de Guinée seroit la meilleure de toutes, si les Nègres, ainsi que les Indiens et les Levantins, ne la falsifioient en y mêlant des sucs de végétaux, comme du ladanum, du storax et d'autres drogues balsamiques et odoriférantes. Pour recueillir ce parfum, ils mettent l'animal dans une cage étroite où il ne peut se tourner; ils ouvrent la cage par le bout, tirent l'animal par la queue, le contraignent à demeurer dans cette situation en met-

tant un bâton à travers les barreaux de la cage, au moyen duquel ils lui gênent les jambes de derrière, ensuite ils font entrer une petite cuiller dans le sac qui contient le parfum, ils râclent avec soin toutes les parois intérieures de ce sac, et mettent la matière qu'ils en tirent dans un vase qu'ils couvrent avec soin : cette opération se répète deux ou trois fois par semaine ; la quantité de l'humeur odorante dépend beaucoup de la qualité de la nourriture et de l'appétit de l'animal ; il en rend d'autant plus qu'il est mieux et plus délicatement nourri : de la chair crue et hachée, des œufs, du riz, de petits animaux, des oiseaux, de la jeune volaille, et sur-tout du poisson, sont les mets qu'il faut lui offrir, et varier de manière à entretenir sa santé et exciter son goût ; il lui faut très-peu d'eau, et quoiqu'il boive rarement, il urine fréquemment, et l'on ne distingue pas

le mâle de la femelle à leur manière de pisser.

Le parfum de ces animaux est si fort, qu'il se communique à toutes les parties de leur corps, le poil en est imbu, et la peau pénétrée au point que l'odeur s'en conserve long-temps après leur mort, et que de leur vivant l'on ne peut en soutenir la violence, surtout si l'on est enfermé dans le même lieu. Lorsqu'on les échauffe en les irritant, l'odeur s'exalte encore davantage, et si on les tourmente jusqu'à les faire suer, on recueille la sueur qui est aussi très-parfumée et qui sert à falsifier le vrai parfum ou du moins à en augmenter le volume.

Les civettes sont naturellement farouches et même un peu féroces; cependant on les apprivoise aisément, au moins assez pour les approcher et les manier sans grand danger : elles ont les dents fortes et tranchantes, mais leurs ongles sont foibles et émoussés;

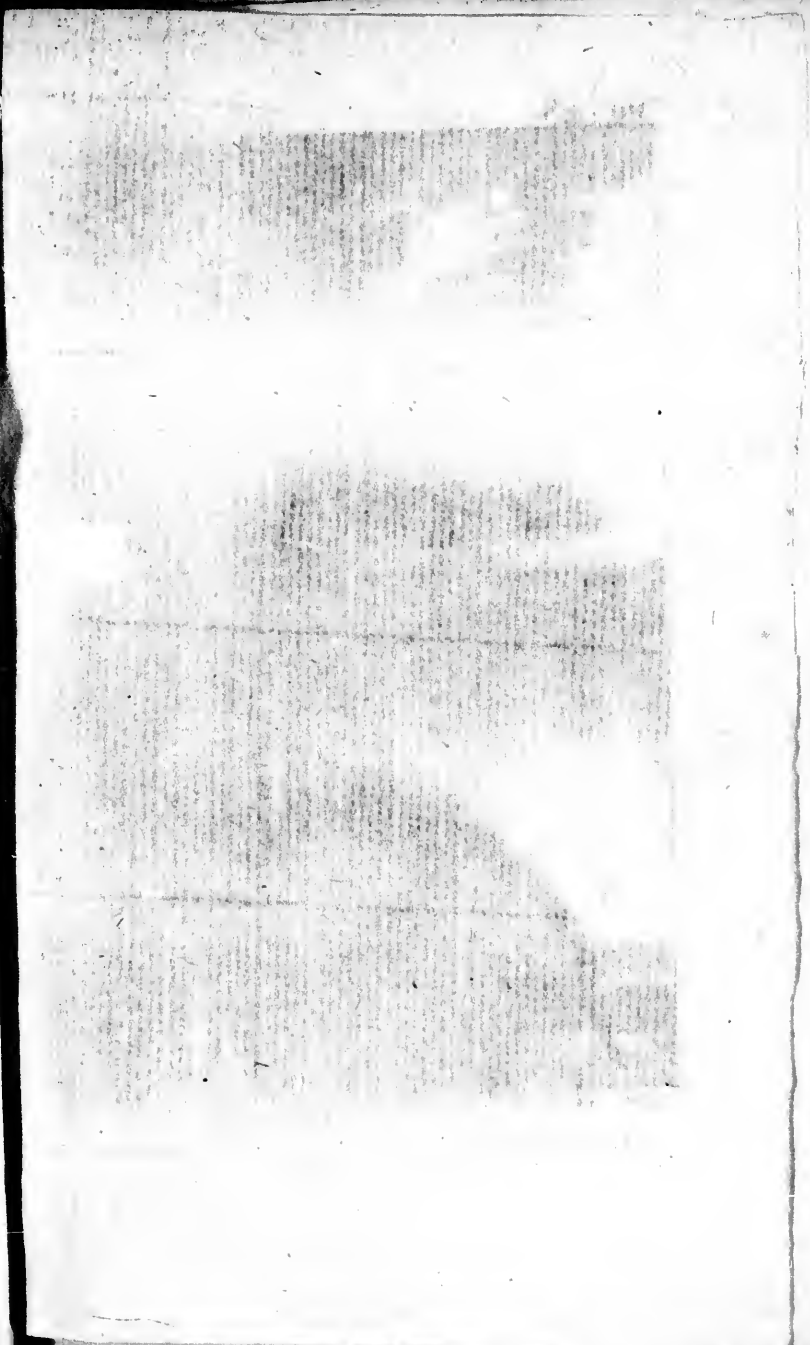
elles sont agiles et même légères; quoique leur corps soit assez épais, elles sautent comme les chats et peuvent aussi courir comme les chiens; elles vivent de chasse, surprennent et poursuivent les petits animaux, les oiseaux; elles cherchent comme les renards à entrer dans les basse-cours pour emporter les volailles; leurs yeux brillent la nuit, et il est à croire qu'elles voient dans l'obscurité. Lorsque les animaux leur manquent, elles mangent des racines et des fruits, elles boivent peu et n'habitent pas dans les terres humides; elles se tiennent volontiers dans les sables brûlans et dans les montagnes arides. Elles produisent en assez grand nombre dans leur climat, mais quoiqu'elles puissent vivre dans les régions tempérées et qu'elles y rendent, comme dans leur pays natal, leur liqueur parfumée, elles ne peuvent y multiplier: elles ont la voix plus forte et la langue moins rude que le chat, leur

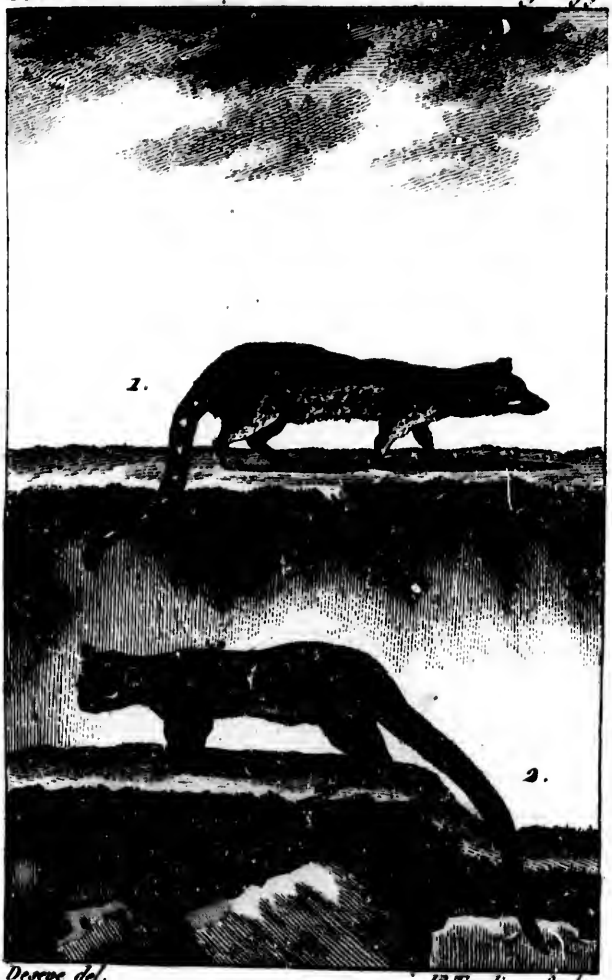
cri ressemble assez à celui d'un chien en colère.

On appelle en français *civette* l'humeur onctueuse et parfumée que l'on tire de ces animaux ; on l'appelle *zibet* ou *algallia* en Arabie, aux Indes et dans le Levant, où l'on en fait un plus grand usage qu'en Europe. On ne s'en sert presque plus dans notre médecine ; les parfumeurs et les confiseurs en emploient encore dans le mélange de leurs parfums : l'odeur de la civette, quoique violente, est plus suave que celle du musc ; toutes deux ont passé de mode lorsqu'on a connu l'ambre, ou plutôt dès qu'on a su le préparer ; et l'ambre même qui étoit, il n'y a pas long-temps, l'odeur par excellence, le parfum le plus exquis et le plus noble, a perdu de sa vogue, et n'est plus du goût de nos gens délicats.

LA GENETTE.

La genette est un plus petit animal que les civettes ; elle a le corps alongé, les jambes courtes, le museau pointu, la tête effilée, le poil doux et mollet, d'un gris-cendré, brillant et marqué de taches noires, rondes et séparées sur les côtés du corps, mais qui se réunissent de si près sur la partie du dos, qu'elles paroissent former des bandes noires continues qui s'étendent tout le long du corps ; elle a aussi sur le cou et le long de l'épine du dos une espèce de crinière ou de poil plus long, qui forme une bande noire et continue depuis la tête jusqu'à la queue, laquelle est aussi longue que le corps, et marquée de sept ou huit anneaux alternativement noirs et blancs sur toute sa longueur ; les taches noires du cou sont en forme de bandes, et l'on voit au-dessous de chaque œil une marque blanche très-





Desrue del. *P.r Tardieu Sculp.*

1. LA GENETTE. 2. LE KINKAJOU.

apparente. La genette a sous la queue et dans le même endroit que les civettes, une ouverture ou sac dans lequel se filtre une espèce de parfum, mais foible, et dont l'odeur ne se conserve pas : elle est un peu plus grande que la fouine, qui lui ressemble beaucoup par la forme du corps aussi-bien que par le naturel et par les habitudes ; seulement il paroît qu'on apprivoise la genette plus aisément. Bellon dit en avoir vu dans les maisons à Constantinople, qui étoient aussi privées que des chats, et qu'on laissoit courir et aller par-tout, sans qu'elles fissent ni mal ni dégât. On les a appelées *chats de Constantinople, chats d'Espagne, chats genettes ;* elles n'ont cependant rien de commun avec les chats que l'art d'épier et de prendre les souris : c'est peut-être parce qu'on ne les trouve guère que dans le Levant et en Espagne qu'on leur a donné le surnom de leurs pays ; car le nom même de *genette* ne vient point des lan-

gues anciennes, et n'est probablement qu'un nom nouveau pris de quelque lieu planté de genêt, qui, comme l'on sait, est fort commun en Espagne, où l'on appelle aussi *genets* des chevaux d'une certaine race. Les naturalistes prétendent que la genette n'habite que dans les endroits humides et le long des ruisseaux, et qu'on ne la trouve ni sur les montagnes, ni dans les terres arides; il y en a dans nos provinces méridionales; elle est assez commune en Poitou. Il ne paroît pas qu'elle se trouve dans les pays les plus chauds de l'Afrique et des Indes; car la fossane, qu'on appelle *genette de Madagascar*, est une espèce différente, de laquelle nous parlerons ailleurs.

La peau de cet animal fait une fourrure légère et très-jolie: les manchons de genette étoient à la mode il y a quelques années, et se vendoient fort cher; mais comme l'on s'est avisé de les contrefaire en peignant de taches noires

des peaux de lapins gris, le prix en a baissé des trois quarts, et la mode en est passée.

LA FOSSANE.

Quelques voyageurs ont appelé la fossane, *genette de Madagascar*, parce qu'elle ressemble à la genette par les couleurs du poil, et par quelques autres rapports : cependant elle est constamment plus petite ; et ce qui nous a fait penser que ce n'est point une genette, c'est qu'elle n'a point la poche odoriférante qui, dans un animal, est un attribut essentiel. Comme nous étions incertains de ce fait, n'ayant pu nous procurer l'animal pour le disséquer, nous avons consulté par lettres M. Poivre, qui nous en a envoyé la peau bourrée, et il a eu la bonté de nous répondre dans les termes suivans : *Lyon, 19 juillet 1761.* « La fossane que j'ai apportée de Madagascar, est

un animal qui a les mœurs de notre fouine : les habitans de l'île m'ont assuré que la fossane mâle étant en chaleur, ses parties avoient une forte odeur de musc. Lorsque j'ai fait empailler celle qui est au Jardin du roi, je l'examinai attentivement, je n'y découvris aucune poche, et je ne lui trouvai aucune odeur de parfum. J'ai élevé un animal semblable à la Cochinchine, et un autre aux îles Philippines; l'un et l'autre étoient des mâles; ils étoient devenus un peu familiers, je les avois eu très-petits, et je ne les ai guère gardés que deux ou trois mois; je n'y ai jamais trouvé de poche entre les parties que vous m'indiquez, je me suis seulement apperçu que leurs excrémens avoient l'odeur de ceux de notre fouine. Ils mangeoient de la viande et des fruits, mais ils préféroient ces derniers, et montroient surtout un goût très-décidé pour les bananes, sur lesquelles ils se jetoient avec

voracité. Cet animal est très-sauvage, fort difficile à apprivoiser; et quoiqu'élevé bien jeune, il conserve toujours un air et un caractère de férocité, ce qui m'a paru extraordinaire dans un animal qui vit volontiers de fruit. L'œil de la fossane ne présente qu'un globe noir fort grand, comparé à la grosseur de la tête, ce qui donne à cet animal un air méchant ».

Nous sommes très-aises d'avoir cette occasion de marquer notre reconnoissance à M. Poivre, qui, par goût pour l'Histoire Naturelle, et par aimitié pour ceux qui la cultivent, a donné au Cabinet un assez grand nombre de morceaux rares et précieux dans tous les genres.

Il nous paroît que l'animal appelé *berbé* en Guinée, est le même que la fossane, et que par conséquent cette espèce se trouve en Afrique comme en Asie. « Le berbé, disent les voyageur, a le museau plus pointu et le

corps plus petit que le chat ; il est marqueté comme la civette. Nous ne connoissons pas d'animal auquel ces indications, qui sont assez précises, conviennent mieux qu'à la fossane ».

LE KINKAJOU.

Le kinkajou, dit M. Denis, ressemble un peu à un chat d'un poil roux-brun ; il a la queue longue et la relève sur son dos pliée en deux ou trois plis ; il a des griffes et grimpe sur les arbres, où il se couche tout de son long sur les branches pour attendre sa proie et se jeter dessus pour la dévorer. Il se jette sur le dos d'un orignal, l'entoure de sa queue, lui ronge le cou au-dessus des oreilles jusqu'à ce qu'il tombe. Quelque vîte que puisse courir l'orignal, et quelque fort qu'il puisse se frotter contre les arbres ou les buissons, le kinkajou ne lâche jamais prise ; mais s'il peut gagner l'eau il est sauvé ;

parce qu'alors le kinkajou lâche prise et saute à terre. Les renards sont ses chasseurs ; ils vont à la découverte tandis que le kinkajou est en embuscade, où il attend l'orignal que les renards ne manquent pas de lui amener.

Le kinkajou se trouve dans les montagnes de la Nouvelle-Espagne ; il se trouve aussi dans celles de la Jamaïque, où les naturels du pays le nomment *poto*, et non pas kinkajou. M. Colinson m'en a envoyé le dessin avec la notice suivante.

« Le corps de cet animal est de couleur uniforme, et d'un roux mêlé de gris cendré, le poil court, mais très-épais, la tête arrondie, le museau court, nu et noirâtre, les yeux bruns, les oreilles courtes et arrondies, des poils longs tout autour de la gueule, qui sont appliqués sur le museau et ne forment point de moustaches ; la langue étroite, longue, et que l'animal

fait souvent sortir de sa gueule de trois ou quatre pouces; la queue de couleur uniforme, diminuant toujours de grosseur jusqu'à l'extrémité, qui se courbe lorsque l'animal le veut, et avec laquelle il s'attache et peut saisir et serrer fortement; cette queue est plus longue que le corps, qui a quinze pouces depuis le bout du nez jusqu'à l'extrémité du corps, et la queue en a dix-sept ».

M. Chauveau dit que « le kinkajou ne redresse sa queue que quand ses pieds sont assurés, il s'en sert heureusement pour saisir et approcher de lui les choses auxquelles il ne peut atteindre; il se couche et dort dès qu'il voit le jour, et s'éveille à l'approche de la nuit. Alors il est d'une vivacité extraordinaire. Il grimpe avec une grande facilité, et furète par-tout. Il arrache tout ce qu'il trouve, soit en jouant, soit en cherchant des insectes, sans cela on pourroit le laisser en liberté; et même

avant d'être en France on ne l'attachoit pas du tout; il sortoit et alloit où il vouloit pendant la nuit, et le lendemain matin on le retrouvoit toujours couché à la même place. On vient à bout de l'éveiller en l'excitant pendant le jour; mais il semble que le soleil ou sa réverbération l'effraie ou le suffoque. Il est assez caressant, sans cependant être docile, il sait seulement distinguer son maître et le suivre. Il boit de tout, de l'eau, du café, du lait, du vin et même de l'eau-de-vie, sur-tout s'il y a du sucre, et il en boit jusqu'à s'enivrer, ce qui le rend malade pendant plusieurs jours. Il mange aussi de tout indistinctement, du pain, de la viande, des légumes, des racines, principalement des fruits; on lui a donné long-temps pour nourriture ordinaire du pain trempé de lait, des légumes et des fruits. Il aime passionnément les odeurs, et est très-friand de sucre et de confitures.

» Il se jette sur les volailles, et c'est toujours sous l'aile qu'il les saisit ; il paroît en boire le sang, et il les laisse sans les déchirer. Quand il a le choix, il préfére un canard à une poule, et cependant il craint l'eau. Il a différens cris ; quand il est seul pendant la nuit, on l'entend très-souvent jeter des sons qui ressemblent assez en petit à l'aboiement d'un chien, et il commence toujours par éternuer. Quand il joue, et qu'on lui fait du mal, il se plaint par un petit cri pareil à celui d'un jeune pigeon. Quand il menace, il siffle à-peu-près comme une oie; quand il est en colère, ce sont des cris confus et éclatans. Il ne se met guère en colère que quand il a faim ; il tire une langue d'une longueur démesurée lorsqu'il bâille ; c'étoit une femelle, et l'on a cru remarquer que, depuis trois ans qu'elle est en France, elle n'a été qu'une fois en chaleur ; elle étoit alors presque toujours furieuse ».

Espèces connues dans ce genre.

L'Ichneumon, *viverra Ichneumon.*
La Mangouste, *viverra Mungo.*
La Civette Cafre, *viverra Cafra.*
Le Zenik, *viverra Zenik.*
Le Suricate, *viverra Tetradactyla.*
Le Coati, *viverra Nasua.*
Le Coase, *viverra Vulpecula.*
Le Coase de Surinam, *viverra Quasje.*
Le Conepate, *viverra Putorius.*
Le Conepate de la Nouvelle-Espagne, *viverra Conepatl.*
Le Chinche, *viverra Mephitis*
Le Zorille, *viverra Zorilla.*
Le Mapurito, *viverra Mapurito.*
Le Grison, *viverra Vittata.*
La Civette de Ceylan, *viverra Zeylanica.*
La Civette du Cap de Bonne-Espérance, *viverra Capensis.*
La Civette proprement dite, *viverra Civetta.*
Le Zibet, *viverra Zibetha.*
La Civette hermaphrodite, *viverra Hermaphrodita.*
La Genette, *viverra Genetta.*
La Fossane, *viverra Fossa.*

La Civette Tigrine, *viverra Tigrina.*
Le Kinkajou, *viverra Caudivolvola.*
Le Ratel, *viverra Mellivora.*
La Civette à bandes noires, *viverra Fasciata.*
La Civette de Malaca, *viverra Malacensis.*

XVIe GENRE.

LA BELETTE, *MUSTELA.*

Caractère générique: six dents incisives à chaque mâchoire, les inférieures rapprochées, dont deux alternativement rentrées en dedans.

LA SARICOVIENNE.

« La saricovienne, dit Thevet, se trouve le long de la rivière de la Plata; elle est d'une nature amphibie, demeurant plus dans l'eau que sur la terre; cet animal est grand comme un chat, et sa peau, qui est mêlée de gris et de noir, est fine comme velours; ses pieds sont faits à la semblance de

ceux d'un oiseau de rivière; au reste sa chair est très-délicate et très-bonne à manger ». Je commence par citer ce passage, parce que les Naturalistes ne connoissoient pas cet animal sous ce nom, et qu'ils ignoroient que le *Carigueibeju* du Brésil, qui est le même, eût des membranes entre les doigts des pieds; en effet Marcgrave, qui en donne la description, ne parle pas de ce caractère, qui cependant est essentiel, puisqu'il rapproche, autant qu'il est possible, cette espèce de celle de la loutre.

Je crois encore que l'animal dont Gumilla fait mention sous le nom de *guachi*, pourroit bien être le même que la saricovienne, et que c'est une espèce de loutre commune dans toute l'Amérique méridionale. Par la description qu'en ont donnée Marcgrave et Desmarchais, il paroît que cet animal amphibie est de la grandeur d'un chien de taille médiocre; qu'il a le haut

de la tête rond comme le chat, le museau un peu long comme celui du chien; les dents et les moustaches comme le chat; les yeux ronds, petits et noirs; les oreilles arrondies et placées bas; cinq doigts à tous les pieds, les pouces plus courts que les autres doigts, qui tous sont armés d'ongles bruns et aigus; la queue aussi longue que les jambes de derrière; le poil assez court et fort doux, noir sur tout le corps, brun sur la tête, avec une tache blanche au gosier. Son cri est à-peu-près celui d'un jeune chien, et il l'entrecoupe quelquefois d'un autre cri semblable à la voix du sagoin; il vit de crabes et de poissons, mais on peut aussi le nourrir avec de la farine de manioc, délayée dans de l'eau. Sa peau fait une bonne fourrure, et quoiqu'il mange beaucoup de poisson, sa chair n'a pas le goût de marais, elle est au contraire très-saine et très-bonne à manger.

Les Russes qui demeurent au Kamt-

chatka, donnent à la saricovienne le nom de *bobr* ou *castor*, quoiqu'elle ne ressemble au castor que par la longueur de son poil, et qu'elle n'ait que peu de rapport avec lui par sa forme extérieure; car c'est une véritable loutre.

On voit ces saricoviennes ou loutres-marines sur les côtes orientales du Kamtchatka et dans les îles voisines, depuis le cinquantième degré jusqu'au cinquante-sixième, et il ne s'en trouve que peu ou point dans la mer intérieure à l'occident du Kamtchatka, ni au-delà de la troisième île des Kuriles; elles ne sont ni féroces, ni farouches, étant même assez sédentaires dans les lieux qu'elles ont choisis pour demeure; elles semblent craindre les phoques, ou du moins elles évitent les endroits qu'ils habitent, et n'aiment que la société de leur espèce; on les voit en très-grand nombre dans toutes les îles inhabitées des mers orientales du Kamtchatka; il y en avoit, en 1742,

une si grande quantité à l'île de Bering, que les Russes en tuèrent plus de huit cents. « Comme ces animaux n'avoient jamais vu d'hommes auparavant, dit M. Steller, ils n'étoient ni timides, ni sauvages ; ils s'approchoient même des feux que nous allumions, jusqu'à ce qu'instruits par leur malheur, ils commencèrent à nous fuir ».

Pendant l'hiver, ces saricoviennes se tiennent tantôt dans la mer sur les glaces, et tantôt sur le rivage ; en été, elles entrent dans les fleuves, et vont même jusque dans les lacs d'eau douce, où elles paroissent se plaire beaucoup ; dans les jours les plus chauds, elles cherchent, pour se reposer, les lieux frais et ombragés ; en sortant de l'eau, elles se secouent et se couchent en rond sur la terre comme les chiens ; mais avant que de s'endormir, elles cherchent à reconnoître, par l'odorat plutôt que par la vue, qu'elles ont foible et courte, s'il n'y a

pas quelques ennemis à craindre dans les environs ; elles ne s'éloignent du rivage qu'à de petites distances, afin de pouvoir regagner promptement l'eau dans le péril ; car quoiqu'elles courent assez vîte, un homme leste peut néanmoins les atteindre ; mais en revanche elles nagent avec une très-grande célérité et comme il leur plaît, c'est-à-dire, sur le ventre, sur le dos, sur les côtés et même dans une situation presque perpendiculaire.

Le mâle ne s'attache qu'à une seule femelle, avec laquelle il va de compagnie, et qu'il paroît aimer beaucoup, ne la quittant ni sur mer, ni sur terre : il y a apparence qu'ils s'aiment en effet dans tous les temps de l'année, car on voit des petits nouveaux-nés dans toutes les saisons, et quelquefois les pères et les mères sont encore suivis par des jeunes de différens âges de portées précédentes, parce que leurs petits ne les quittent que quand ils sont

adultes et qu'ils peuvent former une nouvelle famille ; les femelles ne produisent qu'un petit à-la-fois, et très-rarement deux ; le temps de la gestation est d'environ huit à neuf mois ; elles mettent bas sur les côtes ou sur les îles les moins fréquentées, et le petit, dès sa naissance, a déjà toutes ses dents. les canines sont seulement moins avancées que les autres ; la mère l'allaite pendant près d'un an, d'où l'on peut présumer qu'elle n'entre en chaleur qu'environ un an après qu'elle a produit : elle aime passionnément son petit, et ne cesse de lui prodiguer des soins et des caresses, jouant continuellement avec lui, soit sur la terre, soit dans l'eau ; elle lui apprend à nager, et lorsqu'il est fatigué elle le prend dans sa gueule pour lui donner quelques momens de repos ; si l'on vient à le lui enlever, elle jette des cris et des gémissemens lamentables ; il faut même user de précautions, lorsqu'on veut

le lui dérober, car quoique douce et timide, elle se défend avec un courage qui tient du désespoir, et se fait souvent tuer sur la place plutôt que de l'abandonner.

Ces animaux se nourrissent de crustacés, de coquillages, de grands polypes et autres poissons mous qu'ils viennent ramasser sur les grèves et sur les rivages fangeux, lorsque la marée est basse, car ils ne peuvent demeurer assez long-temps sous l'eau pour les prendre au fond de la mer, n'ayant pas comme les phoques, le trou ovale du cœur ouvert; ils mangent aussi des poissons à écailles, comme des anguilles de mer, &c. des fruits rejetés sur le rivage en été, et même des fucus, faute de tout autre aliment; mais ils peuvent se passer de nourriture pendant trois ou quatre jours de suite; leur chair est meilleure à manger que celle des phoques; sur-tout celle des femelles, qui est grasse et tendre lorsqu'el-

les sont pleines et prêtes à mettre bas ; celle des petits, qui est très-délicate, est assez semblable à la chair de l'agneau, mais la chair des vieux est ordinairement très-dure. « Ce fut, dit M. Steller, notre nourriture principale à l'île de Bering ; elle ne nous fit aucun mal, quoique mangée seule et sans pain, et souvent à demi-crue ; le foie, les rognons et le cœur, sont absolument semblables à ceux du veau ».

On voit souvent au Kamtchatka et dans les îles Kuriles, arriver les saricoviennes sur des glaçons, poussés par un vent d'orient, qui règne de temps en temps sur ces côtes en hiver ; les glaçons, qui viennent du côté de l'Amérique sont en si grande quantité, qu'ils s'amoncèlent et forment une étendue de plusieurs milles de longueur sur la mer : les chasseurs s'exposent, pour avoir les peaux des saricoviennes, à aller fort au loin sur ces glaçons, avec des patins qui ont cinq ou six pieds de

long sur environ huit pouces de large et qui, par conséquent leur donnent la hardiesse d'aller dans les endroits où les glaces ont peu d'épaisseur; mais, lorque ces glaces sont poussées au large par un vent contraire, ils se trouvent souvent en danger de périr ou de rester quelquefois plusieurs jours de suite errans sur la mer, avant que d'être ramenés à terre avec ces mêmes glaces par un vent favorable; c'est dans les mois de février, de mars et d'avril, qu'ils font cette chasse périlleuse, mais très-profitable, car ils prennent alors une plus grande quantité de ces animaux qu'en toute autre saison; cependant ils ne laissent pas de les chasser en été, en les cherchant sur la terre, où souvent on les trouve endormies; on les prend aussi, dans cette même saison, avec des filets que l'on tend dans la mer, ou bien on les poursuit en canot jusqu'à ce qu'on les ait forcées de lassitude.

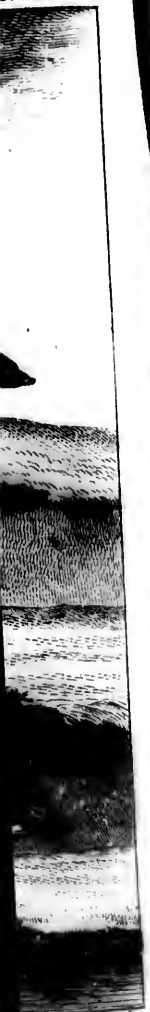
Leur peau fait une très-belle fourrure ; les Chinois les achètent presque toutes, et ils les paient jusqu'à soixante-dix, quatre-vingts et cent roubles chacune ; et c'est par cette raison qu'il en vient très-peu en Russie. La beauté de ces fourrures varie suivant la saison; les meilleures et les plus belles sont celles des saricoviennes tuées aux mois de mars, d'avril et de mai ; néanmoins ces fourrures ont l'inconvénient d'être épaisses et pesantes, sans cela, elles seroient supérieures aux zibelines, dont les plus belles ne sont pas d'un aussi beau noir. Il ne faut cependant pas croire que le poil de ces saricoviennes soit également noir dans tous les individus, car il y en a dont la couleur est brunâtre, comme celle de la loutre de rivière, d'autres qui sont de couleur argentée sur la tête, plusieurs qui ont la tête, le menton et la gorge variés de longs poils très-blancs et très-doux ; enfin, d'autres qui ont la gorge jaunâ-

tre, et qui portent plutôt un feutre crépu, brun et court sur le corps, qu'un véritable poil propre à la fourrure; au reste, les poils bruns ou noirs ne le sont que jusqu'à la moitié de leur longueur; tous sont blancs à leur racine, et leur longueur est en tout d'environ un pouce ou un pouce et demi sur le dos, la queue et les côtés du corps; ils sont plus courts sur la tête et sur les membres; mais, au-dessous de ce premier long poil, il y a, comme dans les ours marins, une espèce de duvet ou de feutre qui est de couleur brune ou noire, comme l'extrémité des grands poils du corps. On distingue aisément les peaux des femelles de celles des mâles, parce qu'elles sont plus petites, plus noires, et qu'elles ont le poil plus long sous le ventre; les petits ont aussi, dans le premier âge, le poil noir ou très-brun et très-long; mais, à cinq ou six mois, ils perdent ce beau poil, et à un an ils ne sont couverts que de leur

LLE
un feutre
orps, qu'un
ourrure; au
rs ne le sont
r longueur;
ne; et leur
on un pou-
le dos, la
os; ils sont
les mem-
ce premier
ans les ours
uvet ou de
une ou noi-
grands poils
sément les
des mâles,
tites, plus
il plus long
ont aussi,
oil noir ou
s, à cinq ou
u poil, et à
que de leur

Desève del. *Racine Sculp.*

1. LA LOUTRE. 2. LA FOUINE. 3. LE VANSIRE.



Tom. IV.

cine Sculp.

VANSIRE.

feutre; et les longs poils ne le recouvrent que dans l'année suivante; la mue se fait, dans les adultes, d'une manière différente de celle des autres animaux; quelques poils tombent aux mois de juillet et d'août, et les autres prennent alors une couleur un peu plus brune.

Communément les saricoviennes ont environ deux pieds dix pouces de longueur, depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue, qui a douze ou treize pouces de long; leur poids est de soixante-dix à quatre-vingts livres; la saricovienne ressemble à la loutre terrestre par la forme du corps, qui, seulement est beaucoup plus épais en tout sens.

LA LOUTRE.

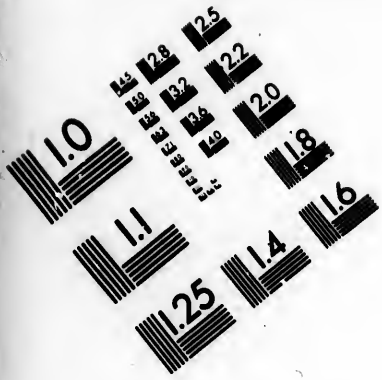
La loutre est un animal vorace, plus avide de poisson que de chair, qui ne quitte guère le long des rivières ou des

lacs, et qui dépeuple quelquefois les étangs; elle a plus de facilité qu'un autre pour nager, plus même que le castor, car il n'a de membranes qu'aux pieds de derrière, et il a les doigts séparés dans les pieds de devant, tandis que la loutre a des membranes à tous les pieds, elle nage presque aussi vîte qu'elle marche: elle ne va point à la mer comme le castor, mais elle parcourt les eaux douces, et remonte ou descend les rivières à des distances considérables; souvent elle nage entre deux eaux, et y demeure assez longtemps; elle vient ensuite à la surface afin de respirer. A parler exactement elle n'est point animal amphibie, c'est-à-dire, animal qui peut vivre également et dans l'air et dans l'eau; elle n'est pas conformée pour demeurer dans ce dernier élément, et elle a besoin de respirer à-peu-près comme tous les autres animaux terrestres: si même il arrive qu'elle s'engage dans une nasse

à la poursuite d'un poisson, on la trouve noyée, et l'on voit qu'elle n'a pas eu le temps d'en couper tous les osiers pour en sortir. Elle a les dents comme la fouine, mais plus grosses et plus fortes, relativement au volume de son corps. Faute de poisson, d'écrevisses, de grenouilles, de rats d'eau, ou d'autre nourriture, elle coupe les jeunes rameaux, et mange l'écorce des arbres aquatiques; elle mange aussi de l'herbe nouvelle au printemps: elle ne craint pas plus le froid que l'humidité; elle devient en chaleur en hiver, et met bas au mois de mars: on m'a souvent apporté des petits au commencement d'avril; les portées sont de trois ou quatre. Ordinairement les jeunes animaux sont jolis: les jeunes loutres sont plus laides que les vieilles. La tête mal faite, les oreilles placées bas, des yeux trop petits et couverts, l'air obscur, les mouvemens gauches, toute la figure ignoble, informe, un cri qui

paroît machinal, et qu'elles répètent à tout moment, sembleroient annoncer un animal stupide ; cependant la loutre devient industrieuse avec l'âge, au moins assez pour faire la guerre avec grand avantage aux poissons, qui, pour l'instinct et le sentiment, sont très-inférieurs aux autres animaux ; mais j'ai grand'peine à croire qu'elle ait, je ne dis pas les talens du castor, mais même les habitudes qu'on lui suppose, comme celle de commencer toujours par remonter les rivières, afin de revenir plus aisément et de n'avoir plus qu'à se laisser entraîner au fil de l'eau lorsqu'elle s'est rassasiée ou chargée de proie; celle d'approprier son domicile et d'y faire un plancher, pour n'être point incommodée de l'humidité ; celle d'y faire une ample provision de poisson, afin de n'en pas manquer ; et enfin la docilité et la facilité de s'apprivoiser au point de pêcher pour son maître, et d'apporter le poisson jus-

ques dans la cuisine. Tout ce que je sais, c'est que les loutres ne creusent point leur domicile elles-mêmes, qu'elles se gîtent dans le premier qui se présente, sous les racines des peupliers, des saules, dans les fentes des rochers, et même dans les piles de bois à flotter; qu'elles y font aussi leurs petits sur un lit fait de bûchettes et d'herbes; que l'on trouve dans leur gîte des têtes et des arêtes de poisson; qu'elles changent souvent de lieu, qu'elles emmènent ou dispersent leurs petits au bout de six semaines ou de deux mois; que ceux que j'ai voulu priver cherchoient à mordre, même en prenant du lait, et avant que d'être assez forts pour mâcher du poisson; qu'au bout de quelques jours ils devenoient plus doux, peut-être parce qu'ils étoient malades et foibles; que loin de s'accoutumer aisément à la vie domestique, tous ceux que j'ai essayé de faire élever, sont morts dans le pre-



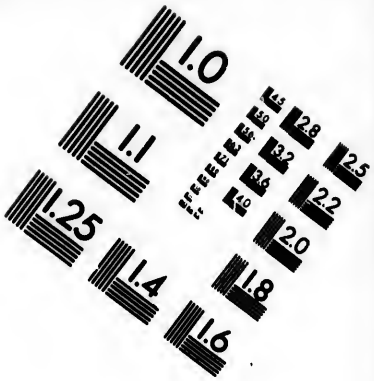
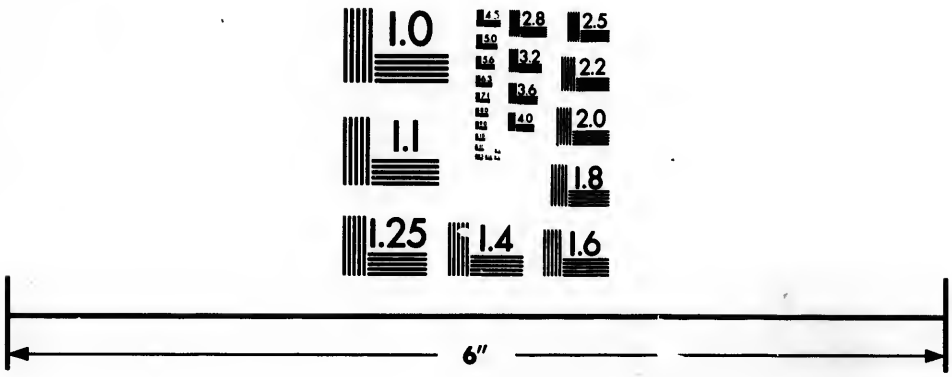
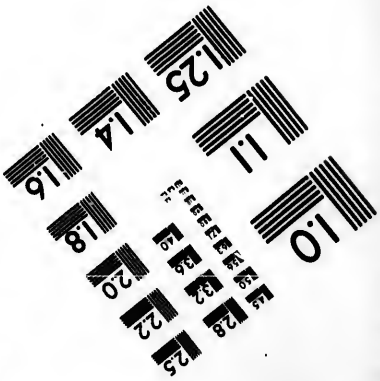


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

mier âge ; qu'enfin la loutre est, de son naturel, sauvage et cruelle ; que quand elle peut entrer dans un vivier, elle y fait ce que le putois fait dans un poulailler : qu'elle tue beaucoup plus de poisson qu'elle ne peut en manger, et qu'ensuite elle en emporte dans sa gueule.

Le poil de la loutre ne mue guère ; sa peau d'hiver est cependant plus brune, et se vend plus cher que celle d'été ; elle fait une très-bonne fourrure. Sa chair se mange en maigre, et a en effet un mauvais goût de poisson ou plutôt de marais. Sa retraite est infectée de la mauvaise odeur des débris du poisson qu'elle y laisse pourrir ; elle sent elle-même assez mauvais ; les chiens la chassent volontiers et l'atteignent aisément, lorsqu'elle est éloignée de son gîte et de l'eau ; mais quand ils la saisissent, elle se défend, les mord cruellement, et quelquefois avec tant de force et d'acharnement,

qu'elle leur brise les os des jambes, et qu'il faut la tuer pour la faire démordre. Le castor cependant, qui n'est pas un animal bien fort, chasse la loutre, et ne lui permet pas d'habiter sur les bords qu'il fréquente.

Cette espèce, sans être en très-grand nombre, est généralement répandue en Europe, depuis la Suède jusqu'à Naples, et se retrouve dans l'Amérique septentrionale; elle étoit bien connue des Grecs, et se trouve vraisemblablement dans tous les climats tempérés, sur-tout dans les lieux où il y a beaucoup d'eau; car la loutre ne peut habiter ni les sables brûlans, ni les déserts arides: elle fuit également les rivières stériles et les fleuves trop fréquentés. Je ne crois pas qu'elle se trouve dans les pays très-chauds; car le jiya ou carigueibeju, qu'on a appelé *loutre du Brésil* et qui se trouve aussi à Cayenne, paroît être d'une espèce voisine mais différente, au lieu que la loutre de

l'Amérique septentrionale ressemble en tout à celle d'Europe, si ce n'est que la fourrure est encore plus noire et plus belle que celle de la loutre de Suède ou de Moscovie.

LA FOUINE.

La plupart des naturalistes ont écrit que la fouine et la marte étoient des animaux de la même espèce. Gesner et Ray ont dit, d'après Albert, qu'ils se mêloient ensemble : cependant ce fait, qui n'est appuyé par aucun autre témoignage, nous paroît au moins douteux, et nous croyons au contraire que ces animaux ne se mêlant point ensemble, font deux espèces distinctes et séparées. Je puis ajouter, aux raisons qu'en donne M. Daubenton, des exemples qui rendront la chose plus sensible. Si la marte étoit la fouine sauvage, ou la fouine la marte domestique, il en seroit de ces deux animaux comme

du chat sauvage et du chat domestique ; le premier conserveroit constamment les mêmes caractères, et le second varieroit, comme on le voit dans le chat sauvage qui demeure toujours le même, et dans le chat domestique qui prend toutes sortes de couleurs. Au contraire, la fouine, ou si l'on veut, la marte domestique ne varie point ; elle a ses caractères propres, particuliers, et tous aussi constans que ceux de la marte sauvage ; ce qui suffiroit seul pour prouver que ce n'est pas une pure variété, une simple différence produite par l'état de domesticité : d'ailleurs, c'est sans aucun fondement qu'on appelle la fouine, *marte domestique*, puisqu'elle n'est pas plus domestique que le renard, le putois, qui, comme elle, s'approchent des maisons pour y trouver leur proie, et qu'elle n'a pas plus d'habitude, pas plus de communication avec l'homme, que les autres animaux que nous ap-

pelons sauvages. Elle diffère donc de la marte par le naturel et par le tempérament, puisque celle-ci fuit les lieux découverts, habite au fond des bois, demeure sur les arbres, ne se trouve en grand nombre que dans les climats froids, au lieu que la fouine s'approche des habitations, s'établit même dans les vieux bâtimens, dans les greniers à foin, dans des trous de muraille; qu'enfin l'espèce en est généralement répandue en grand nombre dans tous les pays tempérés, et même dans les climats chauds, comme à Madagascar, aux Maldives, et qu'elle ne se trouve pas dans les pays du nord.

La fouine a la physionomie très-fine, l'œil vif, le saut léger, les membres souples, le corps flexible, tous les mouvemens très-prestes: elle saute et bondit plutôt qu'elle ne marche; elle grimpe aisément contre les murailles qui ne sont pas bien enduites, entre dans les colombiers, les poulaillers, &c.

mange les œufs, les pigeons, les poules, &c. en tue quelquefois un grand nombre, et les porte à ses petits; elle prend aussi les souris, les rats, les taupes, les oiseaux dans leurs nids. Nous en avons élevé une que nous avons gardée long-temps : elle s'apprivoise à un certain point, mais elle ne s'attache pas, et demeure toujours assez sauvage pour qu'on soit obligé de la tenir enchaînée; elle faisoit la guerre aux chats, elle se jetoit aussi sur les poules dès qu'elle se trouvoit à portée; elle s'échappoit souvent, quoiqu'attachée par le milieu du corps; les premières fois elle ne s'éloignoit guère et revenoit au bout de quelques heures, mais sans marquer de la joie, sans attachement pour personne. Elle demandoit cependant à manger comme le chat et le chien; peu après elle fit des absences plus longues, et enfin ne revint plus. Elle avoit alors un an et demi, l'âge apparemment auquel la

nature avoit pris le dessus. Elle mangeoit de tout ce qu'on lui donnoit, à l'exception de la salade et des herbes; elle aimoit beaucoup le miel, et préféroit le chenevis à toutes les autres graines: on a remarqué qu'elle buvoit fréquemment, qu'elle dormoit quelquefois deux jours de suite, et qu'elle étoit aussi quelquefois deux ou trois jours sans dormir: qu'avant le sommeil elle se mettoit en rond, cachoit sa tête et l'enveloppoit de sa queue; que tant qu'elle ne dormoit pas, elle étoit dans un mouvement continuel si violent et si incommode, que quand même elle ne se seroit pas jetée sur les volailles, on auroit été obligé de l'attacher pour l'empêcher de tout briser. Nous avons eu quelques autres fouines plus âgées, que l'on avoit prises dans des piéges, mais celles-là demeurèrent tout-à-fait sauvages; elles mordoient ceux qui vouloient les toucher, et ne vouloient manger que de la chair crue.

Les fouines, dit-on, portent autant de temps que les chats. On trouve des petits depuis le printemps jusqu'en automne, ce qui doit faire présumer qu'elles produisent plus d'une fois par an ; les plus jeunes ne font que trois ou quatre petits, les plus âgées en font jusqu'à sept. Elles s'établissent, pour mettre bas, dans un magasin à foin, dans un trou de muraille, où elles poussent de la paille et des herbes ; quelquefois dans une fente de rocher ou dans un tronc d'arbre, où elles portent de la mousse ; et lorsqu'on les inquiète, elles déménagent et transportent ailleurs leurs petits, qui grandissent assez vîte ; car celle que nous avons élevée avoit au bout d'un an presqu'atteint sa grandeur naturelle, et de-là on peut inférer que ces animaux ne vivent que huit ou dix ans. Ils ont une odeur de faux musc qui n'est pas absolument désagréable : les martes et les fouines, comme beaucoup

d'autres animaux, ont des vésicules intérieures qui contiennent une matière odorante, semblable à celle que fournit la civette : leur chair a un peu de cette odeur ; cependant celle de la marte n'est pas mauvaise à manger, celle de la fouine est plus désagréable, et sa peau est aussi beaucoup moins estimée.

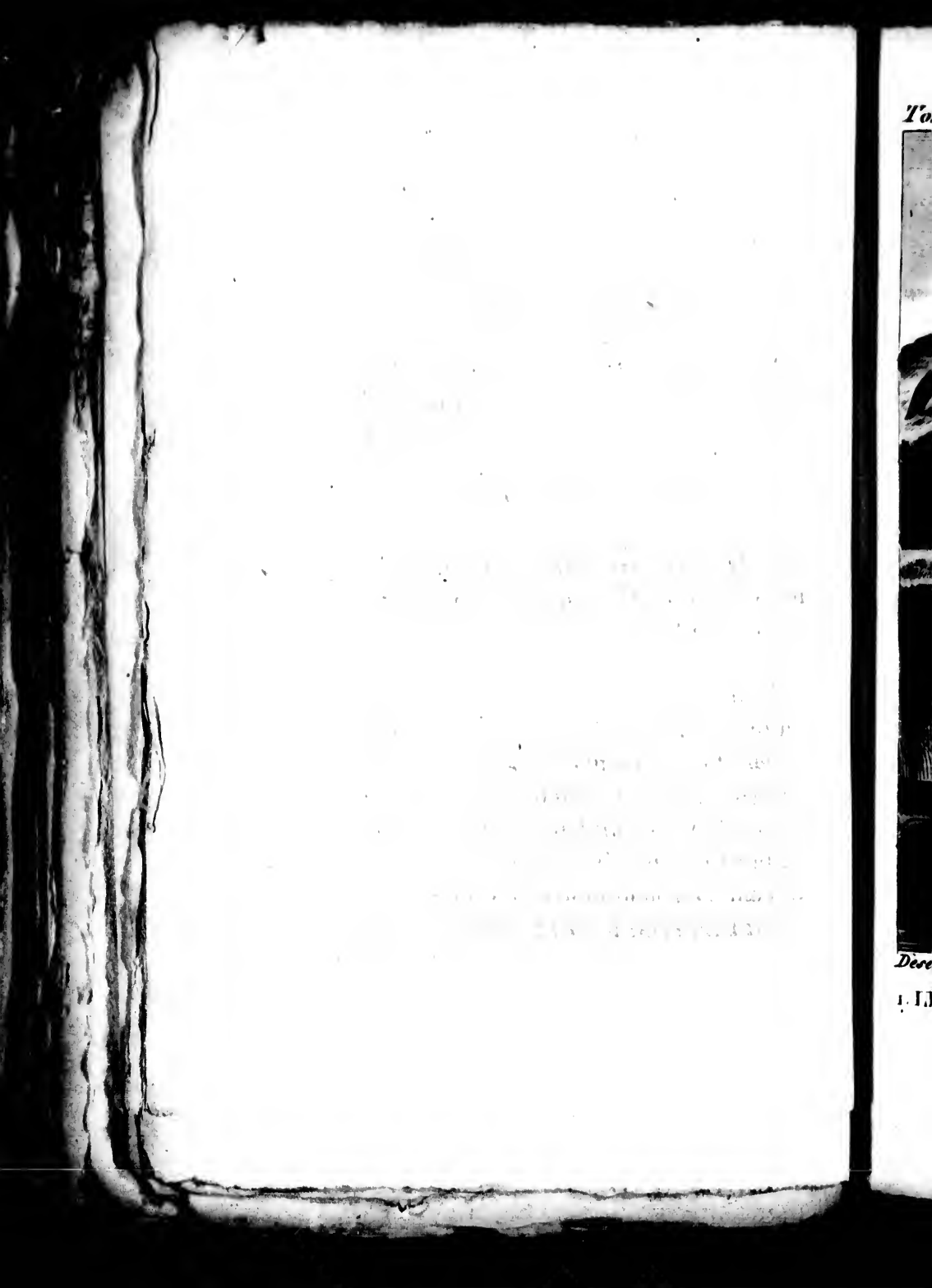
LA MARTE.

La marte, originaire du nord, est naturelle à ce climat, et s'y trouve en si grand nombre, qu'on est étonné de la quantité des fourrures de cette espèce qu'on y consomme et qu'on en tire. Elle est au contraire en petit nombre dans les climats tempérés, et ne se trouve point dans les pays chauds. Nous en avons quelques-unes dans nos bois de Bourgogne, il s'en trouve aussi dans la forêt de Fontainebleau ; mais en général elles sont aussi rares en France

LE
vésicules
une ma-
celle que
a un peu
elle de la
manger,
sagréable,
up moins

E.

nord, est
trouve en
étonné de
ette espèce
n en tire.
it nombre
et ne se
ys chauds.
s dans nos
ouve aussi
u; mais en
en France



Deseve del. *Racine Sculp.*

1. LE VISON 2. LA MARTHE. 3. LE PUTOIS.

que la fouine y est commune. Il n'y en a point du tout en Angleterre, parce qu'il n'y a pas de bois; elle fuit également les pays habités et les lieux découverts; elle demeure au fond des forêts, ne se cache point dans les rochers, mais parcourt les bois et grimpe au-dessus des arbres. Elle vit de chasse, et détruit une quantité prodigieuse d'oiseaux, dont elle cherche les nids pour en sucer les œufs. Elle prend les écureuils, les mulots, les lérots, &c. elle mange aussi du miel comme la fouine et le putois. On ne la trouve pas en pleine campagne, dans les prairies, dans les champs, dans les vignes, elle ne s'approche jamais des habitations, et elle diffère encore de la fouine par la manière dont elle se fait chasser; dès que la fouine se sent poursuivie par un chien, elle se soustrait en gagnant promptement son grenier ou son trou; la marte au contraire se fait suivre assez long-temps par les

chiens avant de grimper sur un arbre : elle ne se donne pas la peine de monter jusqu'au-dessus des branches, elle se tient sur la tige, et de-là les regarde passer. La trace que la marte laisse sur la neige paroît être celle d'une grande bête, parce qu'elle ne va qu'en sautant et qu'elle marque toujours des deux pieds à-la-fois ; elle est un peu plus grosse que la fouine, et cependant elle a la tête plus courte ; elle a les jambes plus longues, et court par conséquent plus aisément : elle a la gorge jaune, au lieu que la fouine l'a blanche. Son poil est aussi bien plus fin, bien plus fourni et moins sujet à tomber ; elle ne prépare pas comme la fouine un lit à ses petits ; néanmoins elle les loge encore plus commodément. Les écureuils font, comme l'on sait, des nids au-dessus des arbres, avec autant d'art que les oiseaux ; lorsque la marte est prête à mettre bas, elle grimpe au nid de l'écureuil, l'en chasse, en élargit

l'ouverture, s'en empare et y fait ses petits; elle se sert aussi des anciens nids de ducs et de buses, et des trous des vieux arbres, dont elle déniche les pics-de-bois et les autres oiseaux; elle met bas au printemps, la portée n'est que de deux ou trois; les petits naissent les yeux fermés, et cependant grandissent en peu de temps, elle leur apporte bientôt des oiseaux, des œufs, et les mène ensuite à la chasse avec elle: les oiseaux connoissent si bien leurs ennemis, qu'ils font, pour la marte comme pour le renard, le même petit cri d'avertissement; et une preuve que c'est la haine qui les anime, plutôt encore que la crainte, c'est qu'ils les suivent assez loin; et qu'ils font ce cri contre tous les animaux voraces et carnassiers, tels que le loup, le renard, la marte, le chat sauvage, la belette, et jamais contre le cerf, le chevreuil, le lièvre, &c.

Les martes sont aussi communes

dans le nord de l'Amérique que dans le nord de l'Europe et de l'Asie; on en apporte beaucoup du Canada; il y en a dans toute l'étendue des terres septentrionales de l'Amérique, jusqu'à la baie de Hudson, et en Asie jusqu'au nord du royaume de Tunquin et de l'empire de la Chine. Il ne faut pas la confondre avec la marte zibeline, qui est un autre animal dont la fourrure est bien plus précieuse. La zibeline, est noire, la marte n'est que brune et jaune. La partie de la peau qui est la plus estimée dans la marte, est celle qui est la plus brune, et qui s'étend tout le long du dos jusqu'au bout de la queue.

LE PUTOIS.

Le putois ressemble beaucoup à la fouine par le tempérament, par le naturel, par les habitudes ou les mœurs, et aussi par la forme du corps. Comme

elle, il s'approche des habitations, monte sur les toits, s'établit dans les greniers à foin, dans les granges et dans les lieux peu fréquentés, d'où il ne sort que la nuit pour chercher sa proie. Il se glisse dans les basse-cours, monte aux volières, aux colombiers, où sans faire autant de bruit que la fouine, il fait plus de dégât ; il coupe ou écrase la tête à toutes les volailles, et ensuite il les transporte une à une et en fait magasin ; si, comme il arrive souvent, il ne peut les emporter entières, parce que le trou par où il est entré se trouve trop étroit, il leur mange la cervelle et emporte les têtes. Il est aussi fort avide de miel ; il attaque les ruches en hiver, et force les abeilles à les abandonner. Il ne s'éloigne guère des lieux habités ; il entre en amour au printemps ; les mâles se battent sur les toits et se disputent la femelle, ensuite ils l'abandonnent et vont passer l'été à la campagne ou dans les bois ; la femelle

au contraire reste dans son grenier jusqu'à ce qu'elle ait mis bas, et n'emmène ses petits que vers le milieu ou la fin de l'été; elle en fait trois ou quatre et quelquefois cinq, ne les alaite pas long-temps, et les accoutume de bonne heure à sucer du sang et des œufs.

A la ville ils vivent de proie, et de chasse à la campagne; ils s'établissent pour passer l'été dans des terriers de lapins, dans des fentes de rochers, dans des troncs d'arbres creux, d'où ils ne sortent guère que la nuit pour se répandre dans les champs, dans les bois; ils cherchent les nids des perdrix, des allouettes et des cailles; ils grimpent sur les arbres pour prendre ceux des autres oiseaux: ils épient les rats, les taupes, les mulots, et font une guerre continuelle aux lapins, qui ne peuvent leur échapper, parce qu'ils entrent aisément dans leurs trous: une seule famille de putois suffit

pour détruire une garenne. Ce seroit le moyen le plus simple pour diminuer le nombre des lapins dans les endroits où ils deviennent trop abondans.

Le putois est un peu plus petit que la fouine ; il a la queue plus courte, le muscau plus pointu, le poil plus épais et plus noir, il a du blanc sur le front aussi bien qu'aux côtés du nez et autour de la gueule. Il en diffère encore par la voix ; la fouine a le cri aigu et assez éclatant ; le putois a le cri plus obscur ; ils ont tous deux, aussi bien que la marte et l'écureuil, un grognement d'un ton grave et colère, qu'ils répètent souvent lorsqu'on les irrite ; enfin le putois ne ressemble point à la fouine par l'odeur, qui, loin d'être agréable, est au contraire si fétide, qu'on l'a d'abord distingué et dénommé par-là. C'est sur-tout lorsqu'il est échauffé, irrité, qu'il exhale et répand au loin une odeur insupportable. Les

chiens ne veulent point manger de sa chair; et sa peau même, quoique bonde, est à vil prix, parce qu'elle ne perd jamais entièrement son odeur naturelle. Cette odeur vient de deux follécules ou vésicules que ces animaux ont auprès de l'anus, et qui filtrent et contiennent une matière onctueuse dont l'odeur est très-désagréable dans le putois, le furet, la belette, le blaireau, &c. et qui n'est au contraire qu'une espèce de parfum dans la civette, la fouine, la marte, &c.

Le putois paroît être un animal des pays tempérés: on n'en trouve que peu ou point dans les pays du nord, et ils sont plus rares que la fouine dans les climats méridionaux. Le puant d'Amérique est un animal différent, et l'espèce du putois paroît être confinée en Europe, depuis l'Italie jusqu'à la Pologne. Il est sûr que ces animaux craignent le froid, puisqu'ils se retirent dans les maisons pour y passer

ELLE

anger de sa
uoique bon-
e qu'elle ne
son odeur
ent de deux
ces animaux
ui filtrent et
onctueuse
gréable dans
ette, le blai-
u contraire
ans la civet-
&c.

n animal des
trouve que
du nord, et
fouine dans
Le puant
l différent,
être confi-
talie jusqu'à
ces animaux
'ils se reti-
ur y passer

Desève del. *P. Pardieu Sculp.*

1. LA BELETTE. 2. L'HERMINE. 3. LE FURET.

Pardieu Sculp.

LE FURET.

LE FURET.

l'hiver, et qu'on ne voit jamais de leurs traces sur la neige dans les bois et dans les champs éloignés des maisons ; et peut-être aussi craignent-ils la trop grande chaleur, puisqu'on n'en trouve point dans les pays méridionaux.

LE FURET.

Quelques auteurs ont douté si le furet et le putois étoient des animaux d'espèces différentes. Ce doute est peut-être fondé sur ce qu'il y a des furets qui ressemblent aux putois par la couleur du poil : cependant le putois, naturel aux pays tempérés, est un animal sauvage comme la fouine ; et le furet, originaire des climats chauds, ne peut subsister en France que comme animal domestique. On ne se sert point de putois, mais du furet, pour la chasse du lapin, parce qu'il s'apprivoise plus aisément ; car d'ailleurs il a, comme le putois, l'odeur très-forte et très-

désagréable ; mais ce qui prouve encore mieux que ce sont des animaux différens, c'est qu'ils ne se mêlent point ensemble, et qu'ils diffèrent d'ailleurs par un grand nombre de caractères essentiels. Le furet a le corps plus alongé et plus mince, la tête plus étroite, le museau plus pointu que le putois, il n'a pas le même instinct pour trouver sa subsistance : il faut en avoir soin, le nourrir à la maison, du moins dans ces climats, il ne va pas s'établir à la campagne ni dans les bois ; et ceux que l'on perd dans les trous de lapins, et qui ne reviennent pas, ne se sont jamais multipliés dans les champs ni dans les bois, ils périssent apparemment pendant l'hiver; le furet varie aussi par la couleur du poil, comme les autres animaux domestiques, et il est aussi commun dans les pays chauds que le putois y est rare.

La femelle est dans cette espèce sensiblement plus petite que le mâle ; lors-

qu'elle est en chaleur, elle le recherche ardemment, et l'on assure qu'elle meurt si elle ne trouve pas à se satisfaire; aussi a-t-on soin de ne les pas séparer. On les éleve dans des tonneaux ou dans des caisses où on leur fait un lit d'étoupes; ils dorment presque continuellement: ce sommeil si fréquent ne leur tient lieu de rien; car dès qu'ils s'éveillent, ils cherchent à manger; on les nourrit de son, de pain, de lait, &c. Ils produisent deux fois par an: les femelles portent six semaines; quelques-unes dévorent leurs petits presque aussi-tôt qu'elles ont mis bas, et alors elles deviennent de nouveau en chaleur et font trois portées, lesquelles sont ordinairement de cinq ou six, et quelquefois de sept, huit, et même neuf.

Cet animal est naturellement ennemi mortel du lapin: lorsqu'on présente un lapin, même mort, à un jeune furet qui n'en a jamais vu, il se jette

dessus, et le mord avec fureur; s'il est vivant, il le prend par le cou, par le nez, et lui suce le sang; lorsqu'on le lâche dans les trous des lapins, on le musèle, afin qu'il ne les tue pas dans le fond du terrier, et qu'il les oblige seulement à sortir et à se jeter dans le filet dont on couvre l'entrée. Si on laisse aller le furet sans muselière, on court risque de le perdre, parce qu'après avoir sucé le sang du lapin, il s'endort; et la fumée qu'on fait dans le terrier, n'est pas toujours un moyen sûr pour le ramener, parce que souvent il y a plusieurs issues, et qu'un terrier communique à d'autres, dans lesquels le furet s'engage à mesure que la fumée le gagne. Les enfans se servent aussi du furet pour dénicher les oiseaux; il entre aisément dans les trous des arbres et des murailles, et il les apporte au-dehors.

Selon le témoignage de Strabon, le furet a été apporté d'Afrique en Espa-

gne, et cela ne me paroît pas sans fondement, parce que l'Espagne est le climat naturel des lapins, et le pays où ils étoient autrefois le plus abondans : on peut donc présumer que pour en diminuer le nombre, devenu peut-être très-incommode, on fit venir des furets avec lesquels on fait une chasse utile; au lieu qu'en multipliant les putois, on ne pourroit que détruire les lapins, mais sans aucun profit, et les détruire peut-être beaucoup au-delà de ce qu'on voudroit.

Le furet quoique facile à apprivoiser et même assez docile, ne laisse pas d'être fort colère; il a une mauvaise odeur en tout temps, qui devient bien plus forte lorsqu'il s'échauffe ou qu'on l'irrite; il a les yeux vifs, le regard enflammé, tous les mouvemens très-souples, et il est en même temps si vigoureux, qu'il vient aisément à bout d'un lapin qui est au moins quatre fois plus gros que lui.

LA BELETTE.

La belette ordinaire est aussi commune dans les pays tempérés et chauds, qu'elle est rare dans les climats froids; l'hermine au contraire très-abondante dans le nord, n'est qu'en petit nombre dans les régions tempérées, et ne se trouve point vers le midi. Ces animaux forment donc deux espèces distinctes et séparées; ce qui a pu donner lieu de les confondre et de les prendre pour le même animal, c'est que parmi les belettes ordinaires il y en a quelques-unes qui, comme l'hermine, deviennent blanches pendant l'hiver, même dans notre climat: mais si ce caractère leur est commun, elles en ont d'autres qui sont très-différens; l'hermine, rousse en été, blanche en hiver, a en tout temps le bout de la queue noire; la belette, même celle qui blanchit en hiver, a le bout de la queue

jaune ; elle est d'ailleurs sensiblement plus petite, et a la queue beaucoup plus courte que l'hermine : elle ne demeure pas comme elle dans les déserts et dans les bois, elle ne s'écarte guère des habitations ; nous avons eu les deux espèces, et il n'y a nulle apparence que ces animaux qui diffèrent par le climat, par le tempérament, par le naturel et par la taille, se mêlent ensemble ; il est vrai que parmi les belettes il y en a de plus grandes et de plus petites ; mais cette différence ne va guère qu'à un pouce sur la longueur entière du corps, au lieu que l'hermine est de deux pouces plus longue que la belette la plus grande.

Lorsqu'une belette peut entrer dans un poulailler, elle n'attaque pas les coqs ou les vieilles poules, elle choisit les petits poussins, les tue par une seule blessure qu'elle leur fait à la tête, et ensuite les emporte tous les uns après les autres : elle casse aussi les œufs, et

les suce avec une incroyable avidité; en hiver, elle demeure ordinairement dans les greniers, dans les granges; souvent même elle y reste au printemps pour y faire ses petits dans le foin ou la paille, pendant tout ce temps, elle fait la guerre avec plus de succès que le chat, aux rats et aux souris, parce qu'ils ne peuvent lui échapper et qu'elle entre après eux dans leurs trous, elle grimpe aux colombiers, prend les pigeons, les moineaux, &c.; en été elle va à quelque distance des maisons, sur-tout dans les lieux bas, autour des moulins, le long des ruisseaux, des rivières, se cache dans les buissons pour attraper des oiseaux, et souvent s'établit dans le creux d'un vieux saule pour y faire ses petits: elle leur prépare un lit avec de l'herbe, de la paille, des feuilles, des étoupes; elle met bas au printemps; les portées sont quelquefois de trois, et ordinairement de quatre ou de cinq;

les petits naissent les yeux fermés aussi bien que ceux du putois, de la marte, de la fouine, &c.; mais en peu de temps ils prennent assez d'accroissement et de force pour suivre leur mère à la chasse; elle attaque les couleuvres, les rats d'eau, les taupes, les mulots, parcourt les prairies, dévore les cailles et leurs œufs. Elle ne marche jamais d'un pas égal, elle ne va qu'en bondissant par petits sauts inégaux et précipités; et lorsqu'elle veut monter sur un arbre, elle fait un bond par lequel elle s'élève tout d'un coup à plusieurs pieds de hauteur; elle bondit de même lorsqu'elle veut attraper un oiseau.

Ces animaux ont, aussi-bien que le putois et le furet, l'odeur si forte, qu'on ne peut guère les garder dans une chambre habitée; ils sentent plus mauvais en été qu'en hiver, et lorsqu'on les poursuit ou qu'on les irrite, ils infectent de loin. Ils marchent tou-

jours en silence, ne donnent jamais de voix qu'on ne les frappe ; ils ont un cri aigre et enroué qui exprime bien le ton de la colère. Comme ils sentent eux-mêmes fort mauvais, ils ne craignent pas l'infection. Un paysan de ma campagne prit un jour trois belettes nouvellement nées dans la carcasse d'un loup qu'on avoit suspendu à un arbre par les pieds de derrière ; le loup étoit presqu'entièrement pourri, et la mère belette avoit apporté des herbes, des pailles et des feuilles pour faire un lit à ses petits dans la cavité du thorax.

M. Giely de Mornas, dans le Comtat Venaissin, m'écrit dans les termes suivans :

« Un homme ayant trouvé une portée de jeunes belettes, résolut d'en élever une, et le succès répondit promptement à ses soins. Ce petit animal s'attacha à lui, et il s'amusa à l'exercer un jour de fête dans une promenade publique, où la jeune belette

le suivit constamment, et sans prendre le change pendant plus de six cents pas, et dans tous les détours qu'il fit à travers les spectateurs. Cet homme donna ensuite ce joli animal à ma femme. La méthode de les apprivoiser est de les manier souvent en leur passant doucement la main sur le dos, mais aussi de les gronder et même de les battre si elles mordent. Elle est comme la belette ordinaire et le rousselet, rousse supérieurement et blanche inférieurement. Le fouet de la queue est d'un poil brun approchant du noir; elle n'a que cinq semaines; et j'ignore si avec l'âge ce poil du bout de la queue ne deviendra pas tout noir. Le tour des oreilles n'est pas blanc comme au rousselet; mais elle a comme lui l'extrémité des deux pattes de devant blanche, les deux de derrière étant rousses même par-dessous. Elle a une petite tache blanche sur le nez, et deux petites taches rousses oblongues, iso-

lées dans le blanc au-dessous des yeux, selon la longueur du museau. Elle n'exhale encore aucune mauvaise odeur, et ma femme, qui a élevé plusieurs de ces animaux, assure qu'elle n'a jamais été incommodée de leur odeur, excepté les cas où quelqu'un les excédoit et les irritoit. On la nourrit de lait, de viande bouillie et d'eau; elle mange peu et prend son repas en moins de quinze secondes; à moins qu'elle n'ait bien faim, elle ne mange pas le miel qu'on lui présente. Cet animal est propre, et s'il dort sur vous, et que ses besoins l'éveillent, il vous gratte pour le mettre à terre.

» Au surplus, cette belette est très-familière et très-gaie; ce n'est pas contrainte ni tolérance, c'est plaisir, goût, attachement. Rechercher les caresses, provoquer les agaceries, se coucher sur le dos, et répondre à la main qui la flatte de mille petits coups de pattes et de dents très-aiguës, dont

elle sait modérer et retenir l'impression au simple chatouillement, sans jamais s'oublier ; me suivre par-tout, me grimper et parcourir tout le corps ; s'insinuer dans mes poches, dans ma manche, dans mon sein, et de-là m'inviter au badinage, dormir sur moi, manger à table sur mon assiette, boire dans mon gobelet, me baiser la bouche et sucer ma salive qu'elle paroît aimer beaucoup (sa langue est rude comme celle du chat); folâtrer sans cesse sur mon bureau pendant que j'écris, et jouer seule et sans agacerie ni retour de ma part avec mes mains et ma plume : voilà la mignarderie de ce petit animal.... Si je me prête à son jeu, il le continuera deux heures de suite et jusqu'à la lassitude ».

L'HERMINE OU LE ROSELET.

La belette à queue noire s'appelle *hermine* et *roselet*; hermine lorsqu'elle

est blanche, roselet lorsqu'elle est rousse ou jaunâtre; quoique moins commune que la belette ordinaire, on ne laisse pas d'en trouver beaucoup, surtout dans les anciennes forêts, et quelquefois pendant l'hiver dans les champs voisins des bois; il est aisé de la distinguer en tout temps de la belette commune, parce qu'elle a toujours le bout de la queue d'un noir foncé, le bord des oreilles et l'extrémité des pieds blancs.

Nous avons peu de chose à ajouter à ce que nous avons déjà dit de cet animal, nous observerons seulement, que comme d'ordinaire l'hermine change de couleur en hiver, il y a toute apparence que celle que nous avions au mois d'avril 1758, seroit devenue blanche et telle qu'elle étoit l'année passée lorsqu'on la prit au premier mars 1757, si elle fût demeurée libre; mais comme elle a été enfermée depuis ce temps dans une cage de fer; qu'elle

se frotte continuellement contre les barreaux, et que d'ailleurs elle n'a pas essuyé toute la rigueur du froid, ayant toujours été à l'abri sous une arcade contre un mur, il n'est pas surprenant qu'elle ait gardé son poil d'été; elle est toujours extrêmement sauvage; elle n'a rien perdu de sa mauvaise odeur; à cela près, c'est un joli petit animal, les yeux vifs, la physionomie fine, et les mouvemens si prompts qu'il n'est pas possible de les suivre de l'œil; on l'a toujours nourrie avec des œufs et de la viande, mais elle la laisse corrompre avant que d'y toucher; elle n'a jamais voulu manger du miel, qu'après avoir été privée pendant trois jours de toute autre nourriture, et elle est morte après en avoir mangé. La peau de cet animal est précieuse; tout le monde connoît les fourrures d'hermines, elles sont bien plus belles et d'un blanc plus mat que celles du lapin blanc, mais elles jaunissent avec le

temps, et même les hermines de ce climat ont toujours une légère teinte de jaune.

Les hermines sont très-communes dans tout le nord, sur-tout en Russie, en Norwège, en Laponie; elles y sont, comme ailleurs, rousses en été et blanches en hiver: elles se nourrissent de petits-gris, et d'une espèce de rats dont nous parlerons dans la suite de cet ouvrage, et qui est très-abondante en Norwège et en Laponie. Les hermines sont rares dans les pays tempérés, et ne se trouvent point dans les pays chauds.

On trouve dans l'Histoire naturelle de la Norwège, par Pontoppidam, les observations suivantes:

« En Norwège, l'hermine fait sa demeure dans des monceaux de pierres. Cet animal pourroit bien être de l'espèce des belettes. Sa peau est blanche, à l'exception du cou qui est taché de noir. Celles de Norwège et de Lapo-

nie conservent leur blancheur mieux que celles de Moscovie, qui jaunissent plus facilement, et c'est par cette raison que les premières sont recherchées à Pétersbourg même. L'hermine prend des souris comme les chats, et emporte sa proie quand cela lui est possible. Elle aime particulièrement les œufs; et lorsque la mer est calme, elle passe à la nage dans les îles voisines des côtes de Norwège, où elle trouve une grande quantité d'oiseaux de mer. On prétend qu'une hermine venant à faire des petits sur une île, les ramène au continent sur un morceau de bois qu'elle dirige avec son museau. Quelque petit que soit cet animal, il fait périr les plus grands, tels que l'élan et l'ours; il saute dans l'une de leurs oreilles pendant qu'ils dorment, et s'y accroche si fortement avec ses dents, qu'ils ne peuvent s'en débarrasser. Il surprend de la même manière les aigles et les coqs de bruyère, sur lesquels il s'attache, et

ne les quitte pas même lorsqu'ils s'envolent, que la perte de leur sang ne les fasse tomber ».

LE PEKAN ET LE VISON.

Il y a long-temps que le nom de *pekan* étoit en usage dans le commerce de la pelleterie du Canada, sans que l'on en connût mieux l'animal auquel il appartient en propre ; on ne trouve ce nom dans aucun naturaliste, et les voyageurs l'ont employé indistinctement pour désigner différens animaux, et sur-tout les mouffettes ; d'autres ont appelé *renard* ou *chat sauvage*, l'animal qui doit porter le nom de *pekan*, et il n'étoit pas possible de tirer aucune connoissance précise des notices courtes et fautives que tous en ont données. Il en est du *vison* comme du *pekan*, nous ignorons l'origine de ces deux noms ; et personne n'en savoit autre chose, sinon qu'ils appartiennent

à deux animaux de l'Amérique septentrionale. Nous les avons trouvés ces deux animaux, dans le cabinet de M. Aubry, curé de Saint-Louis, et il a bien voulu nous les prêter pour les décrire et les faire dessiner.

Le pekan ressemble si fort à la marte, et le vison à la fouine, que nous croyons qu'on peut les regarder comme des variétés dans chacune de ces espèces; ils ont non-seulement la même forme de corps, les mêmes proportions, les mêmes longueurs de queue, la même qualité de poil, mais encore le même nombre de dents et d'ongles, le même instinct, les mêmes habitudes naturelles. Ainsi, nous nous croyons fondés à regarder le pekan comme une variété dans l'espèce de la marte, et le vison comme une variété dans celle de la fouine, ou du moins comme des espèces si voisines, qu'elles ne présentent aucune différence réelle: le pekan et le vison ont seulement le poil plus

brun, plus lustré et plus soyeux que la marte et la fouine, mais cette différence, comme l'on sait, leur est commune avec le castor, la loutre et les autres animaux du nord de l'Amérique, dont la fourrure est plus belle que celle de ces mêmes animaux dans le nord de l'Europe.

LA ZIBELINE.

PRESQUE tous les naturalistes ont parlé de la zibeline, sans la connoître autrement que par sa fourrure. M. Gmelin est le premier qui en ait donné la figure et la description ; il en vit deux vivantes chez le gouverneur de Tobolsk. « La zibeline ressemble, dit-il, à la marte par la forme et l'habitude du corps, et à la belette par les dents; elle a six dents incisives assez longues et un peu courbées, avec deux longues dents canines à la mâchoire inférieure, de petites dents très-aiguës à la mâ-

choire supérieure, de grandes moustaches autour de la gueule ; les pieds larges et tous armés de cinq ongles : ces caractères étoient communs à ces deux zibelines; mais l'une étoit d'un brun noirâtre sur tout le corps, à l'exception des oreilles et du dessous du menton, où le poil étoit un peu fauve; et l'autre plus petite que la première, étoit sur tout le corps d'un brun jaunâtre, avec les oreilles et le dessous du menton d'une nuance plus pâle. Ces couleurs sont celles de l'hiver ; car au printemps elles changent par la mue du poil : la première zibeline, qui étoit d'un brun noir, devint en été d'un jaune brun ; et la seconde qui étoit d'un brun jaune, devint d'un jaune pâle. J'ai admiré, continue M. Gmelin, l'agilité de ces animaux; dès qu'ils voyoient un chat, ils se dressoient sur les pieds de derrière comme pour se préparer au combat ; ils sont très-inquiets et fort remuans pendant la nuit;

pendant le jour, au contraire, et surtout après avoir mangé, ils dorment ordinairement une demi-heure ou une heure ; on peut dans ce temps les prendre, les secouer, les piquer, sans qu'ils se réveillent ». Par cette description de M. Gmelin, on voit que les zibelines ne sont pas toutes de la même couleur, et que par conséquent les nomenclateurs qui les ont désignées par les taches et les couleurs du poil, ont employé un mauvais caractère, puisque non-seulement il change dans les différentes saisons, mais qu'il varie d'individu à individu, et de climat à climat.

Les zibelines habitent le bord des fleuves, les lieux ombragés et les bois les plus épais ; elles sautent très-agilement d'arbres en arbres, et craignent fort le soleil, qui change, dit-on, en très-peu de temps la couleur de leur poil ; on prétend qu'elles se cachent et qu'elles sont engourdies pendant l'hiver, cependant c'est dans ce temps

qu'on les chasse et qu'on les cherche de préférence, parce que leur fourrure est alors bien plus belle et bien meilleure qu'en été; elles vivent de rats, de poisson, de graines de pin et de baies sauvages; elles sont très-ardentes en amour; elles ont pendant ce temps de leur chaleur une odeur très-forte, et en tout temps leurs excrémens sentent mauvais: on les trouve principalement en Sibérie, et il n'y en a que peu dans les forêts de la grande Russie, et encore moins en Laponie. Les zibelines les plus noires sont celles qui sont les plus estimées; la différence qu'il y a de cette fourrure à toutes les autres, c'est qu'en quelque sens qu'on pousse le poil, il obéit également; au lieu que les autres poils, pris à rebours, font sentir quelque roideur par leur résistance.

La chasse des zibelines se fait par des criminels confinés en Sibérie, ou par des soldats qu'on y envoie exprès,

et qui y demeurent ordinairement plusieurs années ; les uns et les autres sont obligés de fournir une certaine quantité de fourrures à laquelle ils sont taxés ; ils ne tirent qu'à balle seule, pour gâter, le moins qu'il est possible, la peau de ces animaux ; et quelquefois, au lieu d'armes à feu, ils se servent d'arbalêtes et de très-petites flèches. Comme le succès de cette chasse suppose de l'adresse, et encore plus d'assiduité, on permet aux officiers d'y intéresser leurs soldats, et de partager avec eux le surplus de ce qu'ils sont obligés de fournir par semaine, ce qui ne laisse pas de leur faire un bénéfice très-considérable.

Quelques naturalistes ont soupçonné que la zibeline étoit le *satherius* d'Aristote, et je crois leur conjecture bien fondée. La finesse de la fourrure de la zibeline, indique qu'elle se tient souvent dans l'eau ; et quelques voyageurs disent qu'elle ne se trouve en grand

nombre que dans de petites îles, où les chasseurs vont la chercher ; d'autre côté, Aristote parle du satherius comme d'un animal d'eau, et il le joint à la loutre et au castor. On doit encore présumer que, du temps de la magnificence d'Athènes, ces belles fourrures n'étoient pas inconnues dans la Grèce, et que l'animal qui les fournit avoit un nom ; or il n'y en a aucun qu'on puisse appliquer à la zibeline avec plus de raison que celui de *satherius*, si, en effet, il est vrai que la zibeline mange du poisson, et se tienne assez souvent dans l'eau pour être mise au nombre des amphibies.

LE VANSIRE.

Ceux qui ont parlé de cet animal, l'ont pris pour un furet, auquel en effet il ressemble à beaucoup d'égards ; cependant il en diffère par des caractères qui nous paroissent suffisans pour

en faire une espèce distincte et séparée. Le vansire a douze dents mâchelières dans la mâchoire supérieure, au lieu que le furet n'en a que huit; et les mâchelières d'en-bas, quoiqu'en égal nombre de dix dans ces deux animaux, ne se ressemblent ni par la forme, ni par la situation respective: d'ailleurs le vansire diffère, par la couleur du poil de tous nos furets, quoique ceux-ci, comme tous les animaux que l'homme prend soin d'élever et de multiplier, varient beaucoup entr'eux, même du mâle à la femelle. Vansire est un mot dérivé de volsangshira, nom de cet animal à Madagascar.

LE PEROUASCA.

Il y a en Russie et en Pologne, surtout en Volhinie, un animal appelé par les Polonais, pozewiaska, nom qu'on peut rendre par la dénomination

de belette à ceintures ; cet animal est plus petit que le putois : il est couvert d'un poil blanchâtre rayé transversalement de plusieurs lignes d'un jaune-roux, qui semblent lui faire autant de ceintures ; il demeure dans les bois et se creuse un terrier. Sa peau est recherchée, et fait une jolie fourrure.

Espèces connues dans ce genre.

Pieds de derrière palmés; loutres.

La Saricovienne, *mustela Lutris.*
La Loutre, *mustela Lutra.*
La Loutrelle, *mustela Lutreola.*
Le Vison, *mustela Vison.*

Pieds fendus; belettes.

Le Taïra, *mustela Barbara.*
Le Vansire, *mustela Galera.*
Le Pekan, *mustela Canadensis.*
La Fouine, *mustela Foina.*
La Marte, *mustela Martes.*
La Zibeline, *mustela Zibellina.*

Le Putois, *mustela Putorius.*
Le Furet, *mustela Furo.*
Le Perouasca, *mustela Sarmatica.*
La Belette de Sibérie, *mustela Sibirica.*
L'Hermine, *mustela Erminea.*
La Belette commune, *mustela Vulgaris.*

Desve del. *Racine Sculp.*

1. L'OURS BRUN. 2. L'OURS BLANC.

XVIIIe GENRE.

L'OURS, *Ursus*.

Caractères génériques : six dents incisives à chaque mâchoire, les supérieures écartées.

L'OURS.

Il n'y a aucun animal du monde le mieux connu que l'ours. Tout le monde sait, ou croit savoir, que cet animal est très-féroce, très-fort, très-dangereux dans ses colères ; mais on sait aussi qu'il est susceptible de quelques sentiments de reconnaissance, qu'il a de la docilité, et qu'il peut même apprendre à danser. Ces connaissances, qui ne sont pas fausses, mais qui sont très-incomplètes, ont été répétées depuis si long-temps, qu'elles ont fini par devenir des préjugés, et ces préjugés ont produit des erreurs.

XVIIe GENRE.

L'OURS, *URSUS.*

Caractère générique: six dents incisives à chaque mâchoire, les supérieures creusées.

L'OURS.

Il n'y a aucun animal, du moins de ceux qui sont assez généralement connus, sur lequel les auteurs d'Histoire Naturelle aient autant varié que sur l'ours : leurs incertitudes, et même leurs contradictions sur la nature et les mœurs de cet animal, m'ont paru venir de ce qu'ils n'en ont pas distingué les espèces, et qu'ils rapportent quel-

quefois de l'une ce qui appartient à l'autre. D'abord il ne faut pas confondre l'ours de terre avec l'ours de mer, appelé communément *ours blanc*, *ours de la mer Glaciale ;* ce sont deux animaux très-différens, tant pour la forme du corps que pour les habitudes naturelles : ensuite il faut distinguer deux espèces dans les ours terrestres, les bruns et les noirs, lesquels n'ayant pas les mêmes inclinations, les mêmes appétits naturels, ne peuvent pas être regardés comme des variétés d'une seule et même espèce, mais doivent être considérés comme deux espèces distinctes et séparées. De plus, il y a encore des ours de terre qui sont blancs, et qui, quoique ressemblans par la couleur aux ours de mer, en diffèrent par tout le reste autant que les autres ours. On trouve ces ours blancs terrestres dans la grande Tartarie, en Moscovie, et dans les autres provinces du nord. Ce n'est pas la rigueur du climat qui

les fait blanchir pendant l'hiver, comme les hermines ou les lièvres, ces ours naissent blancs, et demeurent blancs en tout temps : il faudroit donc encore les regarder comme une quatrième espèce, s'il ne se trouvoit aussi des ours à poil mêlé de brun et de blanc, ce qui désigne une race intermédiaire entre cet ours blanc terrestre et l'ours brun ou noir; par conséqnent, l'ours blanc terrestre n'est qu'une variété de l'une ou de l'autre de ces espèces.

On trouve dans les Alpes l'ours brun assez communément, et rarement l'ours noir, qui se trouve au contraire en grand nombre dans les forêts des pays septentrionaux de l'Europe et de l'Amérique. Le brun est féroce et carnassier, le noir n'est que farouche, et refuse constamment de manger de la chair. Nous ne pouvons pas en donner un témoignage plus net et plus récent que celui de M. du Pratz. Voici ce qu'il en dit dans son histoire de la Loui-

siane. « L'ours paroît l'hiver dans la Louisiane, parce que les neiges qui couvrent les terres du nord l'empêchant de trouver sa nourriture, le chassent des pays septentrionaux ; il vit de fruits, entr'autres de glands et de racines, et ses mets les plus délicieux sont le miel et le lait : lorsqu'il en rencontre, il se laisseroit plutôt tuer que de quitter prise. Malgré la prévention où l'on est que l'ours est carnassier, je prétends, avec tous ceux de cette province et des pays circonvoisins, qu'il ne l'est nullement. Il n'est jamais arrivé que ces animaux aient dévoré des hommes, malgré leur multitude et la faim extrême qu'ils souffrent quelquefois, puisque même dans ce cas ils ne mangent point la viande de boucherie qu'ils rencontrent. Dans le temps que je demeurois aux Natchés, il y eut un hiver si rude dans les terres du nord, que ces animaux descendirent en grande quantité ; ils

étoient si communs qu'ils s'affamoient les uns les autres, et étoient très-maigres; la grande faim les faisoit sortir des bois qui bordent le fleuve; on les voyoit courir la nuit dans les habitations, et entrer dans les cours qui n'étoient pas bien fermées; ils y trouvoient des viandes exposées au frais, ils n'y touchoient point, et mangeoient seulement les grains qu'ils pouvoient rencontrer. C'étoit assurément dans une pareille occasion et dans un besoin aussi pressant, qu'ils auroient dû manifester leur fureur carnassière, si peu qu'ils eussent été de cette nature. Ils n'ont jamais tué d'animaux pour les dévorer, et pour peu qu'ils fussent carnassiers, ils n'abandonneroient pas les pays couverts de neige, où ils trouveroient des hommes et des animaux à discrétion, pour aller au loin chercher des fruits et des racines, nourriture que les bêtes carnassières refusent de manger». M. du Pratz ajoute, dans

une note, que depuis qu'il a écrit cet article, il a appris avec certitude que dans les montagnes de Savoie il y a deux sortes d'ours, les uns noirs, comme ceux de Louisiane, qui ne sont point carnassiers; les autres rouges, qui sont aussi carnassiers que les loups. Le baron de la Hontan dit que les ours du Canada sont extrêmement noirs et peu dangereux; qu'ils n'attaquent jamais les hommes, à moins qu'on ne tire dessus et qu'on ne les blesse. Et il dit aussi que les ours rougeâtres sont méchans, qu'ils viennent effrontément attaquer les chasseurs, au lieu que les noirs s'enfuient.

Les ours noirs n'habitent guère que les pays froids; mais on trouve des ours bruns ou roux dans les climats froids et tempérés, et même dans les régions du midi. Ils étoient communs chez les Grecs; les Romains en faisoient venir de Libye pour servir à leurs spectacles; il s'en trouve à la

Chine, au Japon, en Arabie, en Egypte, et jusque dans l'île de Java. Aristote parle aussi des ours blancs terrestres, et regarde cette différence de couleur comme accidentelle, et provenant, dit-il, d'un défaut dans la génération. Il y a donc des ours dans tous les pays déserts, escarpés ou couverts, mais on n'en trouve point dans les royaumes bien peuplés, ni dans les terres découvertes et cultivées.

L'ours est non-seulement sauvage, mais solitaire; il fuit par instinct toute société, il s'éloigne des lieux où les hommes ont accès, il ne se trouve à son aise que dans les endroits qui appartiennent encore à la vieille nature; une caverne antique dans des rochers inaccessibles, une grotte formée par le temps dans le tronc d'un vieux arbre, au milieu d'une épaisse forêt, lui servent de domicile; il s'y retire seul, y passe une partie de l'hiver sans provisions, sans en sortir pendant plusieurs

semaines. Cependant il n'est point engourdi ni privé de sentiment, comme le loir ou la marmotte; mais comme il est naturellement gras, et qu'il l'est excessivement sur la fin de l'automne, temps auquel il se recèle, cette abondance de graisse lui fait supporter l'abstinence, et il ne sort de sa bauge que lorsqu'il se sent affamé. On prétend que c'est au bout d'environ quarante jours que les mâles sortent de leurs retraites, mais que les femelles y restent quatre mois, parce qu'elles y font leurs petits. J'ai peine à croire qu'elles puissent non-seulement subsister, mais encore nourrir leurs petits, sans prendre elles-mêmes aucune nourriture pendant un aussi long espace de temps. On convient qu'elles sont excessivement grasses lorsqu'elles sont pleines; que d'ailleurs étant vêtues d'un poil très-épais, dormant la plus grande partie du temps, et ne se donnant aucun mouvement, elles doivent perdre très-

peu par la transpiration ; mais s'il est vrai que les mâles sortent au bout de quarante jours, pressés par le besoin de prendre de la nourriture, il n'est pas naturel d'imaginer que les femelles ne soient pas encore plus pressées du même besoin après qu'elles ont mis bas, et lorsqu'alaitant leurs petits, elles se trouvent doublement épuisées; à moins que l'on ne veuille supposer qu'elles en dévorent quelques-uns avec les enveloppes et tout le reste du produit superflu de leur accouchement, ce qui ne me paroît pas vraisemblable malgré l'exemple des chattes, qui mangent quelquefois leurs petits. Au reste nous ne parlons ici que de l'espèce des ours bruns, dont les mâles dévorent en effet les oursons nouveaux-nés, lorsqu'ils les trouvent dans leurs nids; mais les femelles, au contraire, semblent les aimer jusqu'à la fureur : elles sont, lorsqu'elles ont mis bas, plus féroces, plus dangereuses que les mâles; elles

combattent et s'exposent à tout pour sauver leurs petits, qui ne sont point informes en naissant, comme l'ont dit les anciens, et qui, lorsqu'ils sont nés, croissent à-peu-près aussi vîte que les autres animaux; ils sont parfaitement formés dans le sein de leur mère, et si les fœtus ou les jeunes oursons ont paru informes au premier coup-d'œil, c'est que l'ours adulte l'est lui-même par la masse, la grosseur et la disproportion du corps et des membres, et l'on sait que dans toutes les espèces, le fœtus ou le petit nouveau-né est plus disproportionné que l'animal adulte.

Les ours se recherchent en automne: l'on a vu des ours captifs s'accoupler, et produire; seulement on n'a pas observé combien dure le temps de la gestation. Aristote dit qu'il n'est que de trente jours; comme personne n'a contredit ce fait, et que nous n'avons pu le vérifier, nous ne pouvons aussi ni le nier ni l'assurer: nous remarque-

rons seulement qu'il nous paroît douteux, 1°. parce que l'ours est un gros animal, et que plus les animaux sont gros, plus il faut de temps pour les former dans le sein de la mère; 2°. parce que les jeunes ours croissent assez lentement; ils suivent leur mère et ont besoin de ses secours pendant un an ou deux; 3°. parce que l'ours ne produit qu'en petit nombre, un, deux, trois, quatre, et jamais plus de cinq, propriété commune avec tous les gros animaux, qui ne produisent pas beaucoup de petits, et qui les portent long-temps: 4°. parce que l'ours vit vingt ou vingt-cinq ans, et que le temps de la gestation et celui de l'accroissement sont ordinairement proportionnés à la durée de la vie. A ne raisonner que sur ces analogies, qui me paroissent assez fondées, je croirois donc que le temps de la gestation dans l'ours est au moins de quelques mois; quoi qu'il en soit, il paroît que la mère a le plus grand

soin de ses petits : elle leur prépare un lit de mousse et d'herbes dans le fond de sa caverne, et les alaite jusqu'à ce qu'ils puissent sortir avec elle ; elle met bas en hiver, et ses petits commencent à la suivre au printemps. Le mâle et la femelle n'habitent point ensemble, ils ont chacun leur retraite séparée et même fort éloignée : lorsqu'ils ne peuvent trouver une grotte pour se gîter, ils cassent et ramassent du bois pour se faire une loge qu'ils recouvrent d'herbes ou de feuilles, au point de la rendre impénétrable à l'eau.

La voix de l'ours est un grondement, un gros murmure, souvent mêlé d'un frémissement de dents qu'il fait surtout entendre lorsqu'on l'irrite ; il est très-susceptible de colère, et sa colère tient toujours de la fureur, et souvent du caprice : quoiqu'il paroisse doux pour son maître, et même obéissant lorsqu'il est apprivoisé, il faut toujours s'en défier, et le traiter avec circons-

pection, sur-tout ne le pas frapper au bout du nez. On lui apprend à se tenir debout, à gesticuler, à danser; il semble même écouter le son des instrumens, et suivre grossièrement la mesure; mais pour lui donner cette espèce d'éducation, il faut le prendre jeune, et le contraindre pendant toute sa vie; l'ours qui a de l'âge ne s'apprivoise ni ne se contraint plus : il est naturellement intrépide, ou tout au moins indifférent au danger. L'ours sauvage ne se détourne pas de son chemin, ne fuit pas à l'aspect de l'homme; cependant on prétend que par un coup de sifflet on le surprend, on l'étonne, au point qu'il s'arrête et se lève sur les pieds de derrière. C'est le temps qu'il faut prendre pour le tirer, et tâcher de le tuer; car s'il n'est que blessé, il vient de furie se jeter sur le tireur, et l'embrassant des pattes de devant, il l'étoufferoit s'il n'étoit secouru.

On chasse et on prend les ours de

plusieurs façons, en Suède, en Norwège, en Pologne, &c. La manière, dit-on, la moins dangereuse de les prendre, est de les enivrer en jetant de l'eau-de-vie sur le miel qu'ils aiment beaucoup, et qu'ils cherchent dans les troncs d'arbres. A la Louisiane et en Canada, où les ours noirs sont très-communs, et où ils ne nichent pas dans les cavernes, mais dans de vieux arbres morts sur pied, et dont le cœur est pourri, on les prend en mettant le feu dans leurs maisons : comme ils montent très-aisément sur les arbres, ils s'établissent rarement à rez de terre, et quelquefois ils sont nichés à trente et quarante pieds de hauteur. Si c'est une mère avec ses petits, elle descend la première, on la tue avant qu'elle soit à terre ; les petits descendent ensuite, on les prend en leur passant une corde au cou, et on les emmène pour les élever ou pour les manger, car la chair de l'ourson est délicate et bonne ; celle

de l'ours est mangeable, mais comme elle est mêlée d'une graisse huileuse, il n'y a guère que les pieds, dont la substance est plus ferme, qu'on puisse regarder comme une viande délicate.

La chasse de l'ours, sans être fort dangereuse, est très-utile lorsqu'on la fait avec quelque succès; la peau est de toutes les fourrures grossières celle qui a le plus de prix, et la quantité d'huile que l'on tire d'un seul ours est fort considérable. On met d'abord la chair et la graisse cuire ensemble dans une chaudière, la graisse se sépare; « ensuite, dit M. du Pratz, on la purifie en y jetant, lorsqu'elle est fondue et très-chaude, du sel en bonne quantité et de l'eau par aspersion : il se fait une détonation, et il s'en éleve une fumée épaisse qui emporte avec elle la mauvaise odeur de la graisse : la fumée étant passée, et la graisse étant encore plus que tiède, on la verse dans un pot où on la laisse reposer huit ou dix jours;

au bout de ce temps on voit nager dessus une huile claire qu'on enlève avec une cuiller ; cette huile est aussi bonne que la meilleure huile d'olive, et sert aux mêmes usages. Au-dessous on trouve un sain-doux aussi blanc, mais un peu plus mou que le sain-doux de porc ; il sert au besoin de la cuisine, et il ne lui reste aucun goût désagréable, ni aucune mauvaise odeur ». M. Dumont, dans les *Mémoires sur la Louisiane*, s'accorde avec M. du Pratz, et il dit de plus, que d'un seul ours on tire quelquefois plus de cent vingt pots de cette huile ou graisse ; que les Sauvages en traitent beaucoup avec les Français ; qu'elle est très-belle, très-saine et très-bonne ; qu'elle ne se fige guère que par un grand froid ; que quand cela arrive, elle est toute en grumeaux, et d'une blancheur à éblouir ; qu'on la mange alors sur le pain en guise de beurre. Nos épiciers-droguistes ne tiennent point d'huile d'ours, mais ils font ve-

nir de Savoie, de Suisse ou de Canada de la graisse ou axonge qui n'est pas purifiée. L'auteur du dictionnaire du Commerce dit même que pour que la graisse d'ours soit bonne, il faut qu'elle soit grisâtre, gluante, et de mauvaise odeur, et que celle qui est trop blanche est sophistiquée et mêlée de suif. On se sert de cette graisse comme de topique pour les hernies, les rhumatismes, &c. et beaucoup de gens assurent en avoir ressenti de bons effets.

La quantité de graisse dont l'ours est chargé le rend très-léger à la nage, aussi traverse-t-il sans fatigue des fleuves et des lacs. « Les ours de la Louisiane, dit M. Dumont, qui sont d'un très-beau noir, traversent le fleuve malgré sa grande largeur; ils sont très-friands du fruit des plaqueminiers, ils montent sur ces arbres, se mettent à califourchon sur une branche, s'y tiennent avec une de leurs pattes, et se servent de l'autre pour plier les autres

branches et approcher d'eux les plaquemines; ils sortent aussi très-souvent des bois pour venir dans les habitations manger les patates et le maïs ». En automne, lorsqu'ils se sont bien engraissés, ils n'ont presque pas la force de marcher, ou du moins ils ne peuvent courir aussi vîte qu'un homme. Ils ont quelquefois dix doigts d'épaisseur de graisse aux côtes et aux cuisses; le dessous de leurs pieds est gros et enflé; lorsqu'on le coupe, il en sort un suc blanc et laiteux: cette partie paroît composée de petites glandes qui sont comme des mamelons, et c'est ce qui fait que pendant l'hiver, dans leurs retraites, ils sucent continuellement leurs pattes.

L'ours a les sens de la vue, de l'ouïe et du toucher très-bons, quoiqu'il ait l'œil très-petit, relativement au volume de son corps, les oreilles courtes, la peau épaisse, et le poil fort touffu: il a l'odorat excellent, et peut-

être plus exquis qu'aucun autre animal.

OURS BLANC.

Un animal fameux de nos terres septentrionales, c'est l'ours blanc. Martens et quelques autres voyageurs en ont fait mention, mais aucun n'en a donné une assez bonne description pour qu'on puisse prononcer affirmativement qu'il soit d'une espèce différente de celle de l'ours; il paroît seulement qu'on doit le présumer en supposant exact tout ce qu'ils nous en disent: mais comme nous savons d'ailleurs que l'espèce de l'ours varie beaucoup suivant les différens climats; qu'il y en a de bruns, de noirs, de blancs et de mêlés, la couleur devient un caractère nul, et par conséquent la dénomination d'*ours blanc* est insuffisante, si l'espèce est différente: j'ai vu deux petits ours apportés de Russie

qui étoient entièrement blancs ; néanmoins ils étoient très-certainement de la même espèce que notre ours des Alpes. Ces animaux varient beaucoup aussi pour la grandeur ; comme ils vivent assez long-temps et qu'ils deviennent très-gros et très-gras dans les endroits où ils ne sont pas tourmentés, et où ils trouvent de quoi se nourrir largement, le caractère tiré de la grandeur est encore équivoque ; ainsi l'on ne seroit pas fondé à assurer que l'ours des mers du Nord est d'une espèce particulière, uniquement parce qu'il est blanc et qu'il est plus grand que l'ours commun. La différence dans les habitudes ne me paroît pas plus décisive que celle de la couleur et de la grandeur ; l'ours des mers du Nord se nourrit de poisson ; il ne quitte pas les rivages de la mer, et souvent même il habite en pleine eau sur des glaçons flottans ; mais si l'on fait attention que l'ours en général est un animal qui se

nourrit de tout, et qui, lorsqu'il est affamé, ne fait aucun choix, si l'on pense aussi qu'il ne craint pas l'eau, ces habitudes ne paroîtront pas assez différentes pour en conclure que l'espèce n'est pas la même ; car le poisson que mange l'ours des mers du Nord, est plutôt de la chair, c'est principalement les cadavres des baleines, des morses, et des phoques qui lui servent de pâture, et cela dans un pays où il n'y a ni autres animaux, ni grains, ni fruits sur la terre, et où par conséquent il ne peut subsister que des productions de la mer : n'est-il pas probable que si l'on transportoit nos ours de Savoie sur les montagnes de Spitzberg, n'y trouvant nulle nourriture sur la terre, ils se jetteroient à la mer pour y chercher leur subsistance ?

La couleur, la grandeur et la façon de vivre ne suffisant pas, il ne reste pour caractères essentiels que ceux qu'on peut tirer de la forme : or tout

ce que les voyageurs en ont dit, se réduit à ce que l'ours des mers du Nord a la tête plus longue que notre ours ; le corps plus alongé, le poil plus long et le crâne plus dur. Si ces caractères ont été bien saisis, et si ces différences sont réelles et considérables, elles suffiroient pour constituer une autre espèce ; mais je ne sais si Martens a bien vu, et si les autres qui l'ont copié n'ont pas exagéré. « Ces ours blancs, dit-il, sont faits tout autrement que les nôtres ; ils ont la tête longue, semblable à celle d'un chien, et le cou long aussi ; ils aboient presque comme des chiens qui sont enroués ; ils sont avec cela plus déliés et plus agiles que les autres ours ; ils sont à-peu-près de la même grandeur ; leur poil est long et aussi doux que de la laine ; ils ont le museau, le nez et les griffes noirs..... On dit que les autres ours ont la tête fort tendre ; mais c'est tout le contraire pour les ours blancs ; quelques

coups de massue que nous leur donnassions sur la tête, ils n'en étoient point du tout étourdis, quoique ces coups eussent pu assommer un bœuf ». On doit remarquer dans cette description, 1°. que l'auteur ne fait pas ces ours plus grands que les autres ours, et que par conséquent on doit regarder comme suspect le témoignage de ceux qui ont dit que ces ours de mer avoient jusqu'à treize pieds de longueur; 2°. que le poil aussi doux que de la laine ne fait pas un caractère qui distingue spécifiquement ces ours, puisqu'il suffit qu'un animal habite souvent dans l'eau, pour que son poil devienne plus doux et même plus touffu; on voit cette même différence dans les castors d'eau et dans les castors terriers : ceux-ci qui habitent plus la terre que l'eau ont le poil plus rude et moins fourni, et ce qui me fait présumer que les autres différences ne sont ni réelles ni même aussi apparentes que le dit Martens, c'est

que Dithmar Blefklein, dans sa description de l'Islande, parle de ces ours blancs, et assure en avoir vu tuer un en Groenland, qui se dressa sur ses deux pieds comme les autres ours, et dans ce récit, il ne dit pas un mot qui puisse indiquer que ces ours blancs du Groenland ne fussent pas entièrement semblables aux autres ours. D'ailleurs lorsque ces animaux trouvent quelque proie sur la terre, ils ne se donnent pas la peine d'aller chasser en mer; ils dévorent les rennes et les autres bêtes qu'ils peuvent saisir; ils attaquent même les hommes, et ne manquent jamais de déterrer les cadavres; mais la disette où ils se trouvent souvent dans ces terres stériles et désertes, les force à s'habituer à l'eau, ils s'y jettent pour attraper des phoques, de jeunes morses, de petits baleineaux; ils se gîtent sur des glaçons où ils les attendent, et d'où ils peuvent les voir venir, les observer de loin; et tant

qu'ils trouvent que ce poste leur produit une subsistance abondante, ils ne l'abandonnent pas, en sorte que quand les glaces commencent à se détacher au printemps, ils se laissent emmener, et voyagent avec elles; et comme ils ne peuvent plus regagner la terre, ni même abandonner plus long-temps le glaçon sur lequel ils se trouvent embarqués, ils périssent en pleine mer; et ceux qui arrivent avec ces glaces sur les côtes d'Islande ou de Norwège, sont affamés au point de se jeter sur tout ce qu'ils rencontrent pour le dévorer, et c'est ce qui a pu augmenter encore le préjugé, que ces ours de mer sont d'une espèce plus féroce et plus vorace que l'espèce ordinaire: quelques auteurs se sont même persuadés qu'ils étoient amphibies comme les phoques, et qu'ils pouvoient demeurer sous l'eau tout aussi long-temps qu'ils vouloient; mais le contraire est évident, et résulte de la ma-

nière dont on les chasse ; ils ne peuvent nager que pendant un petit temps, ni parcourir de suite un espace de plus d'une lieue ; on les suit avec une chaloupe, et on les force de lassitude ; s'ils pouvoient se passer de respirer, ils se plongeroient pour se reposer au fond de l'eau ; mais s'ils plongent, ce n'est que pour quelques instans et dans la crainte de se noyer, ils se laissent tuer à fleur d'eau.

La proie la plus ordinaire des ours blancs sont les phoques, qui ne sont pas assez forts pour leur résister ; mais les morses auxquels ils enlèvent quelquefois leurs petits, les percent de leurs défenses et les mettent en fuite ; il en est de même des baleines, elles les assomment par leur masse et les chassent des lieux qu'elles habitent, où néanmoins ils ravissent et dévorent souvent leurs petits baleineaux. Tous les ours ont naturellement beaucoup de graisse, et ceux-ci qui ne vivent

RELLE

, ils ne peu-
petit temps,
space de plus
vec une cha-
assitude ; s'ils
spirer, ils se
oser au fond
ent, ce n'est
s et dans la
laissent tuer

aire des ours
qui ne sont
ésister ; mais
lèvent quel-
percent de
ent en fuite ;
eines, elles
masse et les
es habitent,
t et dévorent
neaux. Tous
nt beaucoup
i ne vivent

Desève del. *Racine Sculp.*

1. LE BLAIREAU. 2. LE CARCAJOU.

Tom. IV.

acine Sculp.

CAJOU.

que d'animaux chargés d'huile en ont plus que les autres ; elle est aussi à-peu-près semblable à celle de la baleine. La chair de ces ours n'est, dit-on, pas mauvaise à manger, et leur peau fait une fourrure très-chaude et très-durable.

LE BLAIREAU.

Le blaireau est un animal paresseux, défiant, solitaire, qui se retire dans les lieux les plus écartés, dans les bois les plus sombres, et s'y creuse une demeure souterraine ; il semble fuir la société, même la lumière, et passe les trois quarts de sa vie dans ce séjour ténébreux, dont il ne sort que pour chercher sa subsistance. Comme il a le corps alongé, les jambes courtes, les ongles, sur-tout ceux des pieds de devant, très-longs et très-fermes, il a plus de facilité qu'un autre pour ouvrir la terre, y fouiller, y pénétrer, et

jeter derrière lui les déblais de son excavation, qu'il rend tortueuse, oblique, et qu'il pousse quelquefois fort loin. Le renard, qui n'a pas la même facilité pour creuser la terre, profite de ses travaux : ne pouvant le contraindre par la force, il l'oblige par adresse à quitter son domicile, en l'inquiétant, en faisant sentinelle à l'entrée, en l'infectant même de ses ordures ; ensuite il s'en empare, l'élargit, l'approprie, et en fait son terrier. Le blaireau, forcé à changer de manoir, ne change pas de pays; il ne va qu'à quelque distance travailler sur nouveaux frais à se pratiquer un autre gîte, dont il ne sort que la nuit, dont il ne s'écarte guère, et où il revient dès qu'il sent quelque danger. Il n'a que ce moyen de se mettre en sûreté, car il ne peut échapper par la fuite ; il a les jambes trop courtes pour pouvoir bien courir. Les chiens l'atteignent promptement, lorsqu'ils le surprennent à quelque

distance de son trou ; cependant il est rare qu'ils l'arrêtent tout-à fait, et qu'ils en viennent à bout, à moins qu'on ne les aide. Le blaireau a le poil très-épais, les jambes, la mâchoire et les dents très-fortes, aussi bien que les ongles ; il se sert de toute sa force, de toute sa résistance et de toutes ses armes en se couchant sur le dos, et il fait aux chiens de profondes blessures. Il a d'ailleurs la vie très-dure ; il combat long-temps, se défend courageusement, et jusqu'à la dernière extrémité.

Autrefois que ces animaux étoient plus communs qu'ils ne le sont aujourd'hui, on dressoit des bassets pour les chasser et les prendre dans leurs terriers. Il n'y a guère que les bassets à jambes torses qui puissent y entrer aisément ; le blaireau se défend en reculant, éboule de la terre, afin d'arrêter ou d'enterrer les chiens. On ne peut le prendre qu'en faisant ouvrir

le terrier par-dessus, lorsqu'on juge que les chiens l'ont acculé jusqu'au fond; on le serre avec des tenailles, et ensuite on le musèle pour l'empêcher de mordre: on m'en a apporté plusieurs qui avoient été pris de cette façon, et nous en avons gardé quelques-uns long-temps. Les jeunes s'apprivoisent aisément, jouent avec les petits chiens, et suivent comme eux la personne qu'ils connoissent et qui leur donne à manger; mais ceux que l'on prend vieux demeurent toujours sauvages; ils ne sont ni malfaisans ni gourmands, comme le renard et le loup, et cependant ils sont animaux carnassiers; ils mangent de tout ce qu'on leur offre, de la chair, des œufs, du fromage, du beurre, du pain, du poisson, des fruits, des noix, des graines, des racines, &c. et ils préfèrent la viande crue à tout le reste. Ils dorment la nuit entière et les trois-quarts du jour, sans cependant être sujets à l'engourdissement pen-

dant l'hiver, comme les marmottes ou les loirs. Ce sommeil fréquent fait qu'ils sont toujours gras, quoiqu'ils ne mangent pas beaucoup; et c'est par la même raison qu'ils supportent aisément la diète, et qu'ils restent souvent dans leur terrier trois ou quatre jours sans en sortir, sur-tout dans les temps de neige.

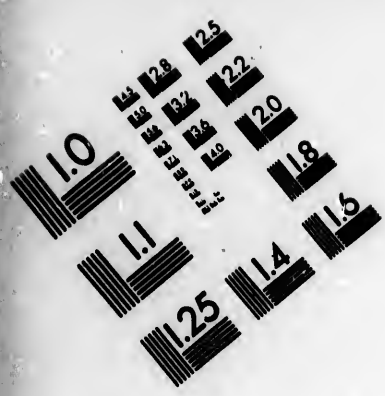
Ils tiennent leur domicile propre, ils n'y font jamais leurs ordures. On trouve rarement le mâle avec la femelle; lorsqu'elle est prête à mettre bas, elle coupe de l'herbe, en fait une espèce de fagot, qu'elle traîne entre ses jambes jusqu'au fond du terrier, où elle fait un lit commode pour elle et ses petits. C'est en été qu'elle met bas, et la portée est ordinairement de trois ou de quatre. Lorsqu'ils sont un peu grands, elle leur apporte à manger; elle ne sort que la nuit, va plus au loin que dans les autres temps, elle déterre les nids des guêpes, en emporte

le miel, perce les rabouillières des lapins, prend les jeunes lapereaux, saisit aussi les mulots, les lézards, les serpens, les sauterelles, les œufs des oiseaux, et porte tout à ses petits, qu'elle fait sortir souvent sur le bord du terrier, soit pour les alaiter, soit pour leur donner à manger.

Ces animaux sont naturellement frileux; ceux qu'on élève dans la maison ne veulent pas quitter le coin du feu, et souvent s'en approchent de si près qu'ils se brûlent les pieds, et ne guérissent pas aisément. Ils sont aussi fort sujets à la gale; les chiens qui entrent dans leurs terriers prennent le même mal, à moins qu'on n'ait grand soin de les laver. Le blaireau a toujours le poil gras et mal propre; il a entre l'anus et la queue une ouverture assez large, mais qui ne communique point à l'intérieur, et ne pénètre guère qu'à un pouce de profondeur: il en suinte continuellement une liqueur onctueu-

RELLE
illières des la-
pereaux, saisit
ards, les ser-
s œufs des oi-
petits, qu'elle
bord du ter-
ter, soit pour

naturellement
ve dans la mai-
tter le coin du
prochent de si
s pieds, et ne
. Ils sont aussi
les chiens qui
riers prennent
n'on n'ait grand
reau a toujours
pre; il a entre
ouverture assez
munique point
être guère qu'à
r: il en suinte
queur onctueu-



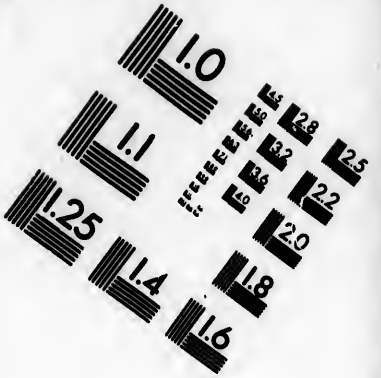
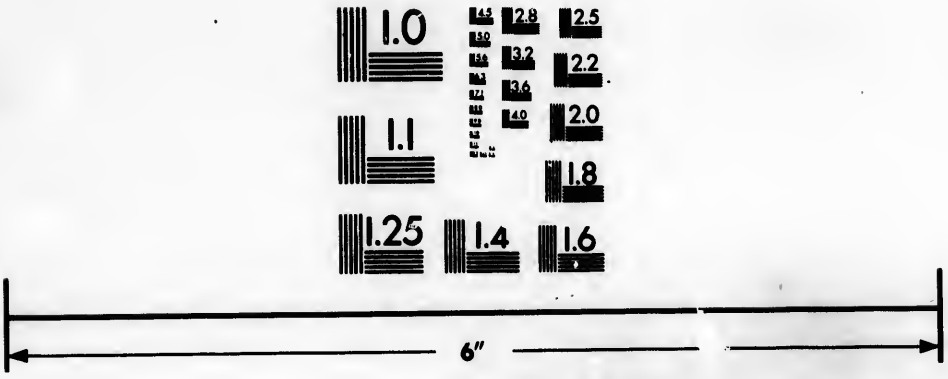
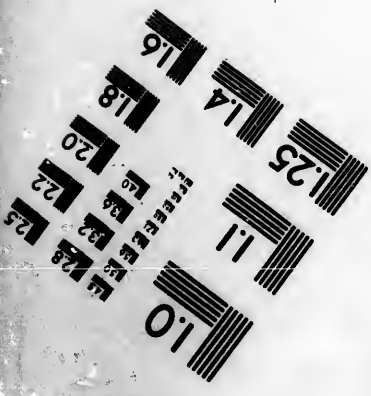
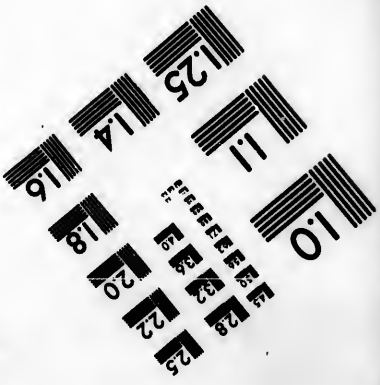


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

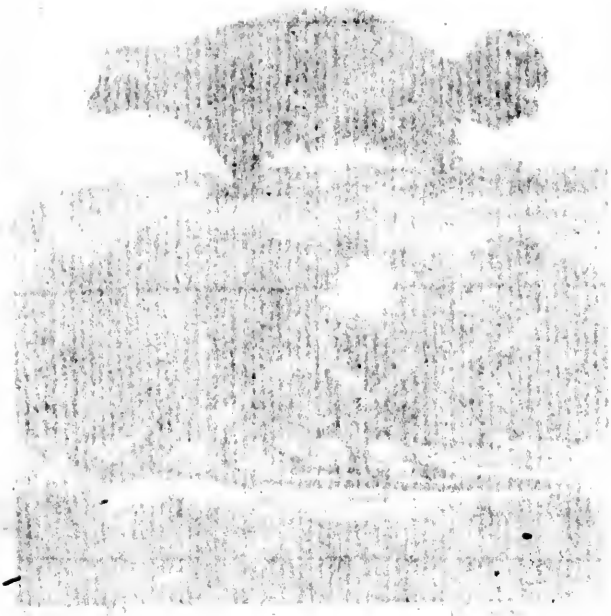
Deseve del. *F. Lardon Sculp.*

1. LE RATON. 2. LE GLOUTON.

[illegible]

DE [illegible]

[illegible]



se, d'assez mauvaise odeur, qu'il se plaît à sucer. Sa chair n'est pas absolument mauvaise à manger.

LE RATON.

Le raton que nous avons eu vivant, et que nous avons gardé pendant plus d'un an, étoit de la grosseur et de la forme d'un petit blaireau; il a le corps court et épais, le poil doux, long, touffu, noirâtre par la pointe, et gris par-dessous; la tête comme le renard, mais les oreilles rondes et beaucoup plus courtes: les yeux grands, d'un vert jaunâtre, un bandeau noir et transversal au-dessus des yeux; le museau effilé, le nez un peu retroussé, la lèvre inférieure moins avancée que la supérieure; les dents comme le chien, six incisives et deux canines en haut et en bas; la queue touffue, longue au moins comme le corps, marquée par des anneaux alternativement noirs et blancs dans toute son étendue; les

jambes de devant beaucoup plus courtes que celles de derrière, et cinq doigts à tous les pieds armés d'ongles fermes et aigus; les pieds de derrière portant assez sur le talon pour que l'animal puisse s'élever et soutenir son corps dans une situation inclinée en avant. Il se sert de ses pieds de devant pour porter à sa gueule, mais comme ses doigts sont peu flexibles, il ne peut, pour ainsi dire, rien saisir d'une seule main; il se sert des deux à la fois, et les joint ensemble pour prendre ce qu'on lui donne. Quoiqu'il soit gros et trapu, il est cependant fort agile; ses ongles pointus comme des épingles, lui donnent la facilité de grimper aisément sur les arbres; il monte légèrement jusqu'au-dessus de la tige, et court jusqu'à l'extrémité des branches; il va toujours par sauts, il gambade plutôt qu'il ne marche, et ses mouvemens quoiqu'obliques, sont tous prompts et légers.

Cet animal est originaire des contrées méridionales de l'Amérique, on ne le trouve que dans l'ancien continent, au moins les voyageurs qui ont parlé des animaux de l'Afrique et des Indes orientales, n'en font aucune mention ; il est au contraire très-commun dans le climat chaud de l'Amérique, et sur-tout à la Jamaïque où il habite dans les montagnes, et en descend pour manger des cannes de sucre. On ne le trouve pas en Canada, ni dans les autres parties septentrionales de ce continent ; cependant il ne craint pas excessivement le froid : M. Klein en a nourri un à Dantzick, et celui que nous avions a passé une nuit entière, les pieds pris dans de la glace, sans qu'il en ait été incommodé.

Il trempoit dans l'eau ou plutôt il détrempoit tout ce qu'il vouloit manger ; il jetoit son pain dans sa terrine d'eau, et ne l'en retiroit que quand il le voyoit bien imbibé, à moins qu'il ne

fût pressé par la faim ; car alors il prenoit la nourriture sèche, et telle qu'on la lui présentoit ; il furetoit par-tout, mangeoit aussi de tout, de la chair crue ou cuite, du poisson, des œufs, des volailles vivantes, des grains, des racines, &c. il mangeoit aussi de toute sorte d'insectes, il se plaisoit à chercher les araignées, et lorsqu'il étoit en liberté dans un jardin, il prenoit les limaçons, les hannetons, les vers. Il aimoit le sucre, le lait et les autres nourritures douces par-dessus toute chose, à l'exception des fruits auxquels il préféroit la chair et sur-tout le poisson. Il se retiroit au loin pour faire ses besoins; au reste il étoit familier, et même caressant, sautant sur les gens qu'il aimoit, jouant volontiers et d'assez bonne grace, leste, agile, toujours en mouvement ; il m'a paru tenir beaucoup de la nature du maki, et un peu des qualités du chien.

LE GLOUTON.

Le glouton, gros de corps et bas des jambes, est à-peu-près de la forme d'un blaireau, mais il est une fois plus épais et plus grand; il a la tête courte, les yeux petits, les dents très-fortes, le corps trapu, la queue plutôt courte que longue, et bien fournie de poil à son extrémité: il est noir sur le dos, et d'un brun-roux sur les flancs; sa fourrure est une des plus belles et des plus recherchées; on le trouve assez communément en Laponie et dans toutes les terres voisines de la mer du nord, tant en Europe qu'en Asie; on le retrouve sous le nom de *carcajou* au Canada et dans les autres parties de l'Amérique la plus septentrionale; il y a même toute apparence que l'animal de la baie d'Hudson, que M. Edwards a donné sous le nom de *quick-hatch* ou *Wolverene*, petit ours ou louve-

teau, selon son traducteur, est le même que le carcajou de Canada, le même que le glouton du nord de l'Europe. Il me paroît aussi que l'animal indiqué par Fernandès, sous le nom de *tepeytz-cuitli* ou *chien de montagne*, pourroit bien être le glouton dont l'espèce s'est peut-être répandue jusques dans les montagnes désertes de la Nouvelle-Espagne.

Olaüs Magnus me paroît être le premier qui ait fait mention de cet animal; il dit qu'il est de la grosseur d'un grand chien, qu'il a les oreilles et la face d'un chat, les pieds et les ongles très-forts, le poil brun, long et touffu, la queue fournie comme celle du renard, mais plus courte. Selon Scheffer, le glouton a la tête ronde, les dents fortes et aiguës, semblables à celles du loup; le poil noir, le corps large et les pieds courts comme ceux de la loutre. La Hontan, qui a parlé le premier du carcajou de l'Amérique

septentrionale, dit: « Figurez-vous un double blaireau, c'est l'image la plus ressemblante que je puisse vous donner de cet animal ». Selon Sarrazin, qui probablement n'en avoit vu que de petits, les carcajous n'ont guère que deux pieds de longueur de corps et huit pouces de queue; « ils ont, dit-il, la tête fort courte et fort grosse, les yeux petits, les mâchoires très-fortes garnies de trente-deux dents bien tranchantes ». Le petit ours ou louveteau d'Edwards, qui me paroît être le même animal, étoit, dit cet auteur, une fois aussi gros qu'un renard; il avoit le dos arqué, la tête basse, les jambes courtes, le ventre presque traînant à terre, la queue d'une longueur médiocre et touffue vers l'extrémité. Tous s'accordent à dire qu'on ne trouve cet animal que dans les parties les plus septentrionales de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique; M. Gmelin est le seul qui semble assurer qu'il voyage

jusques dans les pays chauds ; mais ce fait me paroît très-suspect, pour ne pas dire faux ; Gmelin, comme quelques autres naturalistes, a peut-être confondu l'hyæne du midi avec le glouton du nord, qui se ressemblent en effet par les habitudes naturelles, et sur-tout par la voracité, mais qui sont à tous autres égards, des animaux très-différens.

Le glouton n'a pas les jambes faites pour courir, il ne peut même marcher que d'un pas lent ; mais la ruse supplée à la légéreté qui lui manque : il attend les animaux au passage ; il grimpe sur les arbres pour se lancer dessus, et les saisir avec avantage ; il se jette sur les élans et sur les rennes, leur entame le corps, et s'y attache si fort avec les griffes et les dents, que rien ne peut l'en séparer ; ces pauvres animaux précipitent en vain leur course ; en vain ils se frottent contre les arbres et font les plus grands efforts pour

se délivrer; l'ennemi, assis sur leur croupe ou sur leur cou, continue à leur sucer le sang, à creuser leur plaie, à les dévorer en détail avec le même acharnement, la même avidité, jusqu'à ce qu'il les ait mis à mort : il est, dit-on, inconcevable combien de temps le glouton peut manger de suite, et combien il peut dévorer de chair en une seule fois.

Ce que les voyageurs en rapportent est peut-être exagéré; mais en rabattant beaucoup de leurs récits, il en reste encore assez pour être convaincu que le glouton est beaucoup plus vorace qu'aucun de nos animaux de proie, aussi l'a-t-on appelé le *vautour des quadrupèdes;* plus insatiable, plus déprédateur que le loup, il détruiroit tous les autres animaux, s'il avoit autant d'agilité; mais il est réduit à se traîner pesamment, et le seul animal qu'il puisse prendre à la course est le castor, duquel il vient très-aisément à bout,

et dont il attaque quelquefois les cabanes pour le dévorer avec ses petits, lorsqu'ils ne peuvent assez tôt gagner l'eau, car le castor le devance à la nage, et le glouton qui voit échapper sa proie, se jette sur le poisson, et lorsque toute chair vivante vient à lui manquer, il cherche les cadavres, les déterre, les dépèce et les dévore jusqu'aux os.

Quoique cet animal ait de la finesse et mette en œuvre des ruses réfléchies pour se saisir des autres animaux, il semble qu'il n'ait pas de sentiment distinct pour sa conservation, pas même l'instinct commun pour son salut; il vient à l'homme ou s'en laisse approcher sans apparence de crainte. Cette indifférence qui paroît annoncer l'imbécillité, vient peut-être d'une cause très-différente; il est certain que le glouton n'est pas stupide, puisqu'il trouve les moyens de satisfaire à son appétit toujours pressant et plus qu'immodéré; il ne manque pas de courage,

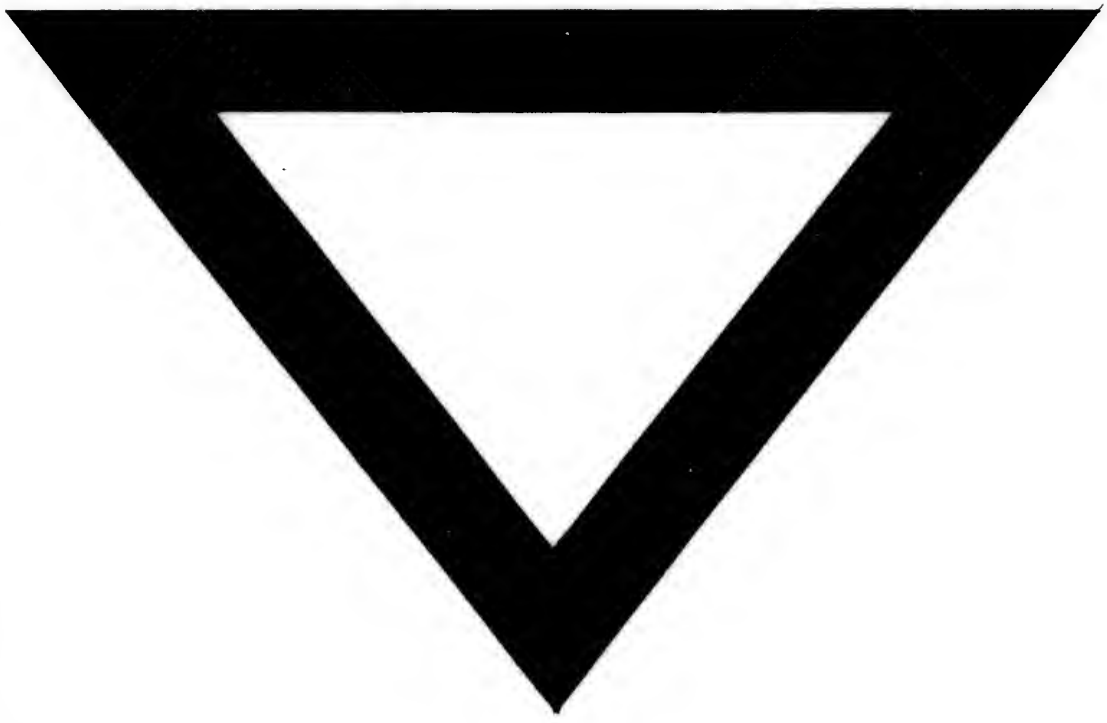
puisqu'il attaque indifféremment tous les animaux qu'il rencontre, et qu'à la vue de l'homme il ne fuit ni ne marque, par aucun mouvement, le sentiment de la peur spontanée; s'il manque donc d'attention sur lui-même, ce n'est point indifférence pour sa conservation, ce n'est qu'habitude de sécurité : comme il habite un pays presque désert, qu'il y rencontre très-rarement des hommes, qu'il n'y connoît point d'autres ennemis, que toutes les fois qu'il a mesuré ses forces avec les animaux, il s'est trouvé supérieur, il marche avec confiance et n'a pas le germe de la crainte, qui suppose quelqu'épreuve malheureuse, quelqu'expérience de sa foiblesse; on le voit par l'exemple du lion qui ne se détourne pas de l'homme, à moins qu'il n'ait éprouvé la force de ses armes; et le glouton se traînant sur la neige dans son climat désert, ne laisse pas d'y marcher en toute sécurité, et d'y ré-

gner en lion, moins par sa force que par la foiblesse de ceux qui l'environnent.

L'isatis, moins fort mais beaucoup plus léger que le glouton, lui sert de pourvoyeur; celui-ci le suit à la chasse, et souvent lui enlève sa proie avant qu'il ne l'ait entamée, au moins il la partage; car, au moment que le glouton arrive, l'isatis, pour n'être pas mangé lui-même, abandonne ce qui lui reste à manger; ces deux animaux se creusent également des terriers; mais leurs autres habitudes sont différentes, l'isatis va souvent par troupe, le glouton marche seul, ou quelquefois avec sa femelle; on les trouve ordinairement ensemble dans leurs terriers. Les chiens, même les plus courageux, craignent d'approcher et de combattre le glouton, il se défend des pieds et des dents, il leur fait des blessures mortelles; mais, comme il ne peut échapper par la fuite, les hommes en viennent aisément à bout.

La chair du glouton, comme celle de tous les animaux voraces, est très-mauvaise à manger : on ne le cherche que pour en avoir la peau, qui fait une très-bonne et magnifique fourrure; on ne met au-dessus que celle de la zibeline et du renard noir, et l'on prétend que quand elle est bien choisie, bien préparée, elle a plus de lustre qu'aucune autre, et que sur un fond d'un beau noir la lumière se réfléchit et brille par parties comme sur une étoffe damassée.

Espèces connues dans ce genre.

L'Ours proprement dit, *ursus Arctos.*
L'Ours blanc, *ursus Maritimus.*
Le Blaireau, *ursus Meles.*
Le Carcajou, *ursus Labradorius.*
Le Raton, *ursus Lotor.*
Le Glouton, *ursus Gulo.*

FIN DU TOME QUATRIÈME.